LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES, PAR MADAME DU NOYER:...

Digitized by Google

IV. 6
21
6

Digitized by Google

10314 Publ. L-V 1-9.

Digitized by Google

590752

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de plusieurs Lettres très-intéressantes.

TOME SIXIEME.

NAPOLI

A PARIS,

Et se trouvent à AVIGNON,

Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

Digitized by Google

LETTRES
HISTORIQUES
ET GALANTES.

LETTRE XCIV.

VOUS avez très-bien débuté & très-bien fini, Madame; la juſtification de Mylord *Albemarle* m'a fait un vrai plaiſir, auſſi bien que le Conte des Damnés. Enfin toute votre Lettre eſt inſtructive & réjouiſſante. J'avois ouï parler en gros du démêlé de Monſieur *Meſnager* avec le Comte de *Rechteren*, mais je n'en ſavois pas le détail. Il eſt certaines circonſtances dont on ne peut

être bien informé que ſur les lieux. Je conviens avec vous que cette affaire auroit dû être aſſoupie dès le commencement ; & que cela auroit été aiſé, ſi quelque pacifique s'en étoit d'abord mêlé. Il eſt fâcheux que pareilles bagatelles viennent juſques aux oreilles du Roi, & plus fâcheux encore qu'elles apportent des obſtacles, ou du moins du retardement à la grande affaire à laquelle on travaille à *Utrecht*. Il n'eſt rien de mieux imaginé que tous ces devants qu'on a pris pour éviter les cas. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on obſervât bien tous les Réglements qui ont été faits là-deſſus. Trouvez bon que je vous félicite de la rencontre que vous avez faite dans le Mail. J'avois déja oui parler de M. de *Julien*, & ce que je viens de voir de ſes Ouvrages, & ce que vous me dites de ſon caractere, confirment tout le bien qu'on m'en avoit dit. Il eſt fâcheux que de ſi beaux génies aillent briller chez les étrangers. Il eſt vrai qu'ils y font honneur aux François ; mais il vaudroit encore mieux les voir briller dans leur pa-

Digitized by Google

trie, & que M. de *Julien* vînt ramener ici le bon goût & la jeuneſſe d'eſprit. Le bruit des armes a fait négliger un peu les Belles-Lettres dans ce Pays. Mais voilà qui eſt fait, *Pallas* va quitter ſon caſque, pour paroître à nos yeux ſous la forme de *Minerve*; & pourvu qu'elle trouve des éleves dignes de ſes ſoins, nous pourrons peut-être voir refleurir parmi nous les beaux Arts & les Sciences.

Ah! quel malheur! Ah! quel dommage!
Qu'un auſſi bel eſprit & qu'un homme ſi ſage,
N'habite point dans nos heureux climats;
Le bon goût y ſuivroit ſes pas.

Mais, au reſte, il eſt juſte que pour vous dédommager du ſoin que vous voulez bien prendre de me conter ce qui ſe paſſe à *Utrecht*, je vous faſſe part d'une aventure aſſez plaiſante qui vient de ſe paſſer ici. Un *Bas-Normand* qui avoit paſſé ſes jours à plaider, & qui auroit pu faire paroli là-deſſus à la Comteſſe de *Pimbeche*, avoit trouvé le ſecret de ramaſſer par ſes chicanes un bien aſſez conſidérable, qu'il vient de laiſſer en

mourant à un grand benêt de fils, tourné à peu près comme M. *Vivien de la Chaponardiere.* Un vieux Procès prêt à juger, & que le bon homme avoit fait, à force d'interlocutoires, tranſporter à *Paris*, étoit compris dans l'héritage, & devoit le groſſir de beaucoup. Le pere en avoit recommandé le ſoin à ſon fils, lorſqu'il ſe vit prêt d'aller ſubir le jugement de *Minos*; ce fils nourri dans la plaidoierie, avoit promis de ne faire ni paix ni treve avec ſes parties, & de plaider juſques à extinction de chicanes. Après avoir rendu les derniers devoirs à ſon pere, il ſe mit en devoir d'exécuter ſes dernieres volontés, & ſe diſpoſa à partir pour *Paris*; il choiſit dans ſa baſſe-cour les chapons les plus gras qu'il pût trouver, fit emplette d'un quartier de veau de riviere, y joignit quelques pommes, afin de faire de tout cela enſemble un préſent à ſon Rapporteur. Son bagage ainſi trouſſé, il fut arrher ſa place au coche, & ſe mit en devoir de partir. Il avoit une petite maîtreſſe dans ſon voiſinage, que ſon dé-

nt pere ne lui avoit pas voulu permettre d'épouſer. Elle avoit pris de grandes eſpérances en le voyant devenir orphelin, & s'étoit auſſi vue en même-temps bon nombre de rivales : car on couroit de tous les côtés des filles à la tête de ce nouvel héritier : il ne ſe détermina pour aucune ; car un vieil ami de ſon pere, qui n'avoit point de filles à marier, & qui auroit été fâché de voir faire fortune à ſes voiſines, l'empêcha de répondre aux tendres avances de ſa belle, & d'écouter les propoſitions qu'on lui faiſoit d'ailleurs. Ne faites point de coup de jeune homme, lui dit-il, votre maîtreſſe n'a ni biens ni relief, & toutes celles qu'on vous offre ne vous conviennent guere mieux : les alliances que vous feriez ici ne vous ſerviroient de rien : il faut vous en procurer qui puiſſent vous être utiles ; & pour cela je ne vois rien de mieux que d'épouſer une Demoiſelle de Saint *Cyr* : elles n'ont pas à la vérité plus de bien que nos Campagnardes ; mais elles portent en dot la protection de Madame

de *Maintenon*, qui ſe doit compter pour beaucoup ; d'ailleurs elles ſont toutes nobles comme le Roi, & la bonne éducation qu'on leur donne, leur inſpire des ſentiments conformes à leur naiſſance. Vous trouvez en elles encore la jeuneſſe & la beauté : car il n'en entre point de défectueuſes dans cette illuſtre maiſon, & l'on ne les y laiſſe jamais vieillir : ainſi, par toutes ſortes d'endroits, vous ne pouvez rien faire de mieux, & je ne ſaurois vous donner de conſeils plus ſalutaires. C'eſt la mémoire de votre pere qui m'intéreſſe à ce qui vous regarde, & vous devez ſuivre les avis d'un ami ſincere & déſintéreſſé. L'apprentif plaideur parut les goûter très-fort, & partit dans le deſſein de s'y conformer. Il s'étoit muni d'une lettre de recommandation pour M. *Carnot*, Notaire de Madame de *Maintenon*, qui loge au Fauxbourg *Saint Germain*, ſur les foſſés de M. le Prince, auquel ce bon ami faiſoit le détail du bien de l'orphelin, qui étoit ſans doute aſſez con-

dérable pour lui faire obtenir une de es Demoiſelles. Mais il gâta tout, n allant conſulter là-deſſus ſon Procureur, qui, voyant que c'étoit un nigaud très-propre à plumer, lui dit : gardez-vous bien, Monſieur, de ſuivre l'idée qu'on vous a donnée : laiſſez les filles de *Saint Cyr* à des gens qui, n'ayant que la cape & l'épée, cherchent à être mis ſur les voies de la fortune, & à obtenir des Emplois dans l'Armée ou dans les Finances. Vous n'avez que faire des uns ni des autres, ayant déja de bonnes rentes, que vous augmenterez de beaucoup par le gain de votre procès, qui doit être à préſent votre unique but & votre point de vue. Attachez-vous à cela, & tâchez de vous allier à des gens de robe, afin que votre bon droit ſoit aidé par la faveur. Il me vient même là-deſſus une penſée : votre Rapporteur a une parente qu'il aime autant que ſi elle étoit ſa ſœur, & qui a tout pouvoir dans ſa maiſon : que ſait-on ſi, connoiſſant à fond la juſtice de votre cauſe, étant inſ-

truit auſſi de vos autres facultés, il ne vous la donneroit point? Ce ſeroit bien pour le coup que vous vous vengeriez de vos parties, & que vous les feriez bien enrager. Le *Bas-Normand* étoit de ces gens chez qui le dernier qui parle a toujours raiſon; ainſi le ruſé Procureur n'eut pas de peine à le perſuader. Ils furent enſemble voir le Rapporteur & lui porter le préſent. Le Magiſtrat, qui avoit été averti par l'habile entremetteur, reçut M. le Client de la maniere du monde la plus engageante. La Parente fit une petite apparition dans le cabinet, ſous prétexte d'y faire apporter des bougies, & diſparut en même-temps, après avoir donné à notre nigaud celui d'admirer ſes attraits. le Procureur lui marcha ſur le pied, pour lui faire comprendre que c'étoit-là la belle en queſtion; voyant que les choſes étoient en bon train, il propoſa l'affaire, après avoir exigé auparavant que la future épouſe lui compteroit, après la nôce, une certaine ſomme qui ſeroit priſe ſur les biens du futur, car elle n'a-

it pas le ſou : elle en fit ſon billet au ocureur, qui comptoit d'en tirer en- re le pot de vin de cette pauvre du- e. Le Rapporteur fit d'abord des dif- cultés, afin de faire valoir la choſe : ais il ſe rendit enfin aux inſtances du rocureur, que le *Bas-Normand* n'avoit garde de déſavouer : car il ſe croyoit le lus amoureux de tous les hommes, & comptoit de devenir par-là le plus heu- reux. La choſe ſe conclut & ſe conſom- ma le même ſoir ; les Robins étant trop habiles pour ne pas ſavoir que c'eſt quand le fer eſt chaud qu'il le faut bat- tre. Les amants furent conduits en cé- rémonie dans un beau lit de damas, après que le Curé de la Paroiſſe eut prononcé le fatal *ego vos conjungo.* Il étoit fort tard quand tout cela fut fini, & ils commençoient ſeulement à ſe dé- laſſer des fatigues nuptiales dans les bras du ſommeil, lorſque les rayons du So- leil pénétrerent dans la chambre, & frapperent les yeux du nouveau marié, qui voulant contempler les charmes de ſa belle dormeuſe, fut ſaiſi d'étonne-

ment à ſon aſpect, ne trouvant point en elle la même perſonne avec laquelle il s'étoit couché. La frayeur s'empara alors de ce petit eſprit, qui ſe ſouvenant des contes que ſa nourrice lui avoit fait autrefois, s'imagina d'abord qu'il y entroit de la diablerie, & ſe mit en tête, que le démon avoit animé cette nuit un cadavre pour contracter alliance avec lui. Dans cette penſée, il fit cent ſignes de croix, & courut au bénitier, qu'il renverſa ſur la dormeuſe, croyant par-là la faire diſparoître; mais il ne fut pas aſſez heureux pour cela; ainſi voyant que l'eau bénite n'opéroit point, & la Dame lui ayant paru très-vivante, il changea d'opinion, & ſe perſuada qu'on lui avoit joué le tour que *Laban* joua au Patriarche *Jacob*, & qu'on avoit ſubſtitué une *Lia* à ſa *Rachel*. Comme il n'étoit pas d'humeur à conſentir à l'échange, il fit un carrillon de tous les diables. Le grave Magiſtrat accourut. On trouva l'épouſe toute éplorée, l'aſperſion de l'eau bénite l'avoit éveillée en ſurſaut, & les compliments de ſon époux l'avoient miſe de

s-mauvaiſe humeur. C'étoit, dit-on, e laide pleureuſe. Qu'avez-vous, dit Conſeiller, & d'où vient tout ce bruit fort à contre-temps ? Qu'eſt-ce que ui, dit le *Bas-Normand* ? j'ai un monſe à mes côtés. Otez-le moi, & renez-moi ma femme : je ne ſuis pas aſſez ot pour n'en pas connoître la différene. Rendez-la moi, vous dis-je, & garlez cette antique pour quelque badaud. Quoi ! parce que je ſuis étranger, vous voulez me traiter en dupe ! Non, non, Monſieur le Conſeiller, cela ne ſe paſſera pas de même : apprenez que je ſuis un honnête Gentilhomme de *Normandie*, que j'entends la procédure, & que ſi vous ne faites pas les choſes de bonne grace, je ſuis homme à vous perdre & à manger juſques à mon dernier ſou, pour tirer raiſon d'un affront auſſi ſenſible ; oui, j'y mangerai juſques à la derniere plume de mes chapons. A tout ce diſcours les ſpectateurs ſe regardoient ſans rien dire, & enfin tout le monde lui proteſta que c'étoit la même perſonne qu'il avoit épouſée la veille. Le Pro-

Digitized by Google

cureur, qu'on fit venir en diligence, affirma la choſe, de même que le Curé. Mais cela n'appaiſa point le furibond *Normand.* Vous êtes tous de concert pour me tromper, leur diſoit-il, ma femme eſt grande & bien faite : celle-là eſt grande, à la vérité, mais c'eſt un échalas qui n'a point de hanches, & dont la taille eſt tout d'une venue ; d'ailleurs elle a tout au moins cinquante ans. Voyez ſes rides, & ſon crâne pelé, que le dérangement de ſa cornette de nuit vous préſente : le peu de cheveux qui lui reſtent ſont gris, & ceux de ma femme étoient les mieux plantés du monde, & du plus beau noir de jais. Elle n'avoit tout au plus que vingt ans. Son teint étoit blanc & fleuri, ſes lévres vermeilles, ſes dents paroiſſoient d'ivoire, au lieu que celle-ci nous préſente le charnier *S. Innocent*, lorſqu'elle ouvre la bouche : ſon teint eſt olivâtre & baſané ; ſes lévres ſont livides ; il n'eſt rien de plus dégoûtant que toute ſa perſonne. Otez-la d'ici, & rendez moi la mienne. Il eſt temps, dit enfin le Conſeiller

Conſeiller en fronçant les ſourcils, il eſt temps, Monſieur le manant, de finir vos extravagances, elles commencent à me fatiguer, & je ſuis las de vous voir répondre comme vous faites à l'honneur que vous avez de vous faufiler dans ma famille. La perſonne qui eſt à vos côtés eſt votre femme, & ce n'eſt pas dans une maiſon comme la mienne où l'on ſouffriroit que vous fuſſiez couché avec une autre que celle que vous avez épouſée. Songez donc à vivre avec elle comme vous le devez, & à la traiter comme elle le mérite, ou vous aurez affaire à moi. Après cela, il dit à ſa Parente : levez-vous, ma couſine, & mettez-vous comme vous étiez hier, afin qu'on voie ſi cet animal vous reconnoîtra. Voyons un peu cette métamorphoſe, dit alors le *Bas-Normand*; mais j'y veux être préſent, car on pourroit bien me montrer le jour une jolie perſonne, & m'en donner une laide la nuit : je ne veux point avoir deux femmes ; je veux que celle du jour & celle de la nuit ne ſoient qu'une même choſe, & que ce

ſoit celle que l'on me montra hier que j'ai épouſée, & que j'aime autant que j'abhorre celle que voilà. Patience, dit le Procureur, vous l'allez voir paroître tout à l'heure, & vous ſerez convaincu de l'injuſtice de votre procédé. Je vois que ce ſont les ajuſtements qui vous charment, & que vous êtes de ces gens qui s'attachent à l'écorce; ainſi nous allons prier Madame de vous donner contentement. Ce qui fut dit fut fait, l'épouſe paſſa ſes deux grands bras de coteret dans une robe de chambre; & courant à ſa toilette, elle y prit le ratelier d'ivoire qu'elle avoit ſubtilement poſé le ſoir, & le plaça dans ſa bouche demeublée : enſuite ouvrant certaines petites boëtes, elle rattrapa tous ſes attraits piece à piece, & les mit en place avec une adreſſe admirable. Les rides furent en un moment cachées ſous une couche de blanc : on en poſa une de noir ſur les ſourcils & ſur le peu de cheveux gris, auxquels un tour poſtiche fut artiſtement ajouté. Les joues & les lévres furent enluminées & colorées

par le vermillon qu'on appliqua deſſus, & ce viſage prit dans un inſtant une forme toute nouvelle. Ce ne fut pas tout, on ſe donna des hanches & un derriere rebondi, avec le ſecours d'un bourrelet de crin, & d'une juppe à laquelle pluſieurs cerceaux de baleine avoient fait prendre la figure d'un tonneau; & par-là on parut avoir la taille la mieux priſe du monde. Que nous conterez-vous encore, Monſieur le mangeur de pommes, dit alors le Conſeiller au pauvre *Normand?* N'eſt-ce pas-là celle qui vous a charmé? Nous étourdirez-vous encore avec vos viſions? Je dis, répondit le campagnard, que nous ne ſommes point au carnaval, & que je ne prétends point me marier avec un carême-prenant. Mon mariage a été fait ſur un faux expoſé; *ergo* il doit être nul, & je proteſte de nullité. J'entends les affaires, une fois; j'ai été deux ans chez un Procureur à *Caen*, & ce n'eſt pas à moi à qui il faut vendre du noir; je ne me ſuis pas maſqué; vous m'avez trouvé ce matin tel que vous me laiſſâtes hier.

A deux de jeu, s'il vous plaît, & point de ſupercherie. Madame n'a qu'à aller courir le bal, la voila bien maſquée. Adieu, Monſieur le Magiſtrat, je ſuis ſon valet & le vôtre. Toute la famille que cet incident avoit raſſemblée, tenta inutilement de l'appaiſer. Vous êtes bien heureux, lui diſoit-on, ſi vous croyez avoir été trompé, de ne l'être du moins que dans la ſuperficie. Combien de pauvres maris, qui comptoient, en faiſant le tour du *Zodiaque*, d'aller tout de go au ſigne de *Virgo*, & qui dès la premiere nuit de leurs nôces ont abordé *au Capricorne*, ne s'en ſont pas ſeulement plaints; & voyant le mal ſans remede, ont pris patience, quoique ce mal-là fût bien plus grand que celui dont vous vous plaignez? Ces maris ſont des ſots, répondit alors l'obſtiné *Normand*, & je ne veux pas paſſer pour tel. D'ailleurs qui ſait ſi, comme l'on dit, que qui triche en vin, triche en tout, je n'ai pas été trompé de plus d'une maniere, & ſi cette adroite femelle ne s'eſt point maſquée en tout & par-tout. C'eſt ce

que je ne veux point approfondir, parce que la choſe ne me regarde point, & que je m'en tiens à la non-validité du mariage. Je vous prends tous à témoins de mes proteſtations, ajouta-t-il. Après quoi il tira ſa révérence, & dégringolant les montées, courut comme ſi le diable l'avoit emporté, ſans qu'il fût poſſible de le retenir. Il fut de ce pas chercher un autre Procureur, & commença à préluder le plus groteſque Procès dont on ait jamais oui parler. Quelques Avocats qu'il a conſultés, lui ont dit qu'il perdroit ſa cauſe, parce qu'on ne ſuit point ici le Droit écrit, & que *Paris* ne connoît que la Coutume pour loi : ainſi le cas dont il ſe plaint étant fondé en coutume, & les Dames étant coutumieres du fait, il ne peut qu'être condamné. Il prétend pourtant que non, & il pouſſe la choſe juſques à vouloir faire changer la coutume, croyant qu'au ſujet de ſon affaire, & pour en éviter de pareilles, on défendra aux Dames le fard & tous les autres agréments poſtiches par leſquels les amants ſont atti-

rés & les époux dégoûtés. Nous verrons ce qui en arrivera. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a déja des frais faits, & bien du papier barbouillé : car, comme la vache a bon pied, les Procureurs travaillent toujours à bon compte, sans s'embarrasser de ce qui en arrivera, & le pauvre *Bas-Normand* pourra bien être ruiné de cette affaire-là; car il a affaire à forte partie, & le Conseiller prend vivement les intérêts de sa parente, que la chronique scandaleuse prétend lui appartenir par plus d'un endroit. Cependant il faut convenir que ce pauvre diable n'a pas tout-à-fait tort d'être fâché, & que c'est quelque chose de bien vilain de se donner pour autre que ce que l'on est. Si c'est un crime de mentir, c'en doit être aussi un bien grand de se farder, puisqu'on peut dire que le fard est un mensonge réel. Il a été condamné dans tous les temps, & par conséquent dans tous les temps pratiqué, puisqu'on ne s'avise guere de crier contre les vices qui ne sont pas connus. Il est arrivé, à propos de fard, une

aventure assez désagréable à la Duchesse de ***. Elle se promenoit il y a quelque temps dans le Parc de *Versailles* avec d'autres Dames. Le Comte du *** qui a la vue un peu basse, & qui étoit de la partie, s'avisa sous prétexte qu'il étoit nouvellement arrivé de campagne, de vouloir lui donner un baiser, qu'elle para en faisant adroitement demi-tour à gauche, & en se retranchant derriere une statue, qui fut tendrement baisée à son intention. Cette mépriſe fit rire toute la compagnie. Mais le Comte ne se déferra point pour cela; & prenant d'abord son parti, il n'y a rien de perdu, s'écria-t-il, & plâtre pour plâtre, c'est à peu près de même. Les rieurs ne furent plus du côté de la Dame, qui ayant la réputation d'être fardée, ne sut que répondre à ce qui va-là. Tous ceux qui étoient présents dirent au Comte, qu'il avoit tort de se moquer ainsi de la barbouillée; & cette aventure donna lieu à la Fable suivante, dont le sujet est pris de l'Histoire Grecque.

Digitized by Google

Phriné, ſi renommée en Grece,
Etant dans un feſtin, dont la délicateſſe
Des Grecs polis étaloit le plus fin;
Où maintes Dames invitées au feſtin,
Faiſoient briller ſur leur viſage
L'aſſemblage
Du rouge de la roſe & de l'éclat du lys,
(Mérite prévenant des Tays, des Lays:)
La belle *Phriné*, je dis, avant d'entrer à table,
Propoſa de jouer à quelques petits jeux:
La chaſſe, l'avocat, le corbillon, la fable;
L'avocat fut celui qu'on choiſit pour le mieux.
On joua peu de temps, on donna force gages;
Et quand il fallut les toucher,
On vint les joueuſes chercher
Pour aller manger le potage.
Chacune s'écrioit, rendez-moi donc mon gage;
Mais *Phriné* répondit, il faut les racheter:
On attend après nous, nous ne pouvons reſter.
Hé bien! pour ne pas faire attendre,
Je vais, dit *Phriné*, vous les rendre,
Pourvu qu'on faſſe ici tout ce que je ferai.
Sur mon honneur en tout je vous imiterai,
Jura chacune de ces Dames.
Sur mon honneur, gros jurement des femmes;
Mais qui le plus ſouvent ne les oblige à rien,
Qu'autant qu'elles veulent bien feindre.
Phriné, dont la beauté du temps ſeul eut à craindre,
Va d'abord ſe laver le viſage & la main,
Diſant il faut faire de même.
Les autres crevant dans leur peau,
Se lavent. Mais, hélas! le ruſé ſtratagême
Fit leur beau coloris s'en aller à vau-l'eau;
Au lieu de lys, de roſe, une peau jaune & blême
Effraya les yeux détrompés:

Et loin d'être l'objet de leur idolâtrie,
Elles furent celui de l'âpre raillerie
Des galants qu'on avoit ci-devant attrapés ;
Tandis que de *Phriné* la beauté naturelle
N'en parut que plus belle.
Ce tour adroit enſeigne plaiſamment,
Ce qu'autrefois Socrate a dit fort ſagement :
Qu'il faut véritablement être
Tel pour qui nous voulons paſſer,
Ou bien que tout le fard que nous faiſons paroître,
D'un mépris inſultant ſe voit récompenſer.

Il me ſemble, Madame, que ces Vers pourroient entrer dans le Procès du Bas-Normand, & je crois que s'il les ſavoit, il en feroit une des meilleures pieces de ſon ſac. Voici une Ballade, dont les Vers m'ont paru aſſez bons, & que je vous envoie, au hazard de groſſir cette Lettre.

BALLADE ſur la Retraite.

QUE la retraite eſt un plaiſir charmant !
Sur ſon ſujet, ami, je veux t'écrire
En même ton que raiſonne la lyre
Du grand rimeur nommé Maître *Clément*.
Je ſuis épris de ſes charmes & graces ;
Que bien heureux ſerois, ſi de ſon chant
Je pouvois, las ! quelques beautés élire !
Certes, ami, j'oſerois bien te dire
Que la retraite eſt un plaiſir charmant !

Quoi qu'il en ſoit, j'oſerai cependant
Poétiſer dans le feu qui m'inſpire ;
A tout hazard de me laiſſer ſéduire,
J'en veux toujours tenter l'événement.
Nous avons vu, qu'aidante noble audace,
Maints ont atteint la cime du Parnaſſe.
Pourquoi, comme eux, ne l'irois-je montant ?
Suivant *Marot*, c'eſt le point où j'aſpire.
Or ſus voyons comme je vais déduire
Que la retraite eſt un plaiſir charmant !

D'un petit coin de ſon appartement
On peut ſeulet conſidérer l'empire
De l'univers, & tout ce qui reſpire,
Et les beautés du vaſte Firmament.
On peut auſſi voir de la même place,
Des fols humains cette gent qui tracaſſe,
Qui va, qui vient, s'agite pour néant ;
Et ne trouvant le bien qu'elle deſire,
Laſſe de trouble, en ſon ame ſoupire
Que la retraite eſt un plaiſir charmant !

Loin d'écouter un ennuyeux pédant,
Ou d'honorer un coquin de Meſſire,
Voir un muguet qui, faiſant le beau Sire,
Tranche du ſot, vient faire le ſavant
Ou le gauſſeur. Loin de voir les grimaces
D'une laidron, qui penſe que les graces
Sur ſon viſage ont pris leur logement ;
Qui croit charmer par le moindre ſourire.
En les fuyant, on ſait les éconduire.
Que la retraite eſt un plaiſir charmant !

Digitized by Google

L'on peut chez soi discourir doctement:
Les Anciens, les Modernes élire
Pour le sujet. C'est raisonner que lire
Ces beaux écrits, tant fait élégamment.
Si d'un Auteur vous blâmez l'outrepasse,
Faites-le taire en fermant la liasse
Du livre sien. Un autre sur le champ,
D'un tel sujet pourra mieux vous instruire,
Soit gravement, soit en vous faisant rire.
Que la retraite est un plaisir charmant!

Et puis, peut-on s'occuper trop souvent
A méditer? Cette œuvre nous retire
Des noirs chagrins où l'erreur fait conduire:
Maints ont péri faute de pensement.
Heureux celui que la vanité lasse
De cetui siecle! Ains qui prudent amasse
De ces trésors qu'on trouve après le temps,
Dans ce val triste où l'air que l'on respire
Est air infect, par qui tout mal empire.
Que la retraite est un plaisir charmant!

ENVOI.

P... D..., dont l'ame haute aspire,
Trop mieux qu'au bien du monde séduisant,
Avecque moi ne dois-tu pas redire,
Que la retraite est un plaisir charmant!

Je finis enfin cette Lettre, Madame, par des assurances très-sinceres du parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre, &c. *A Paris ce*,

Digitized by Google

LETTRE XCV.

SANS vous faire de compliment ſur votre derniere Lettre, qui étant du même ſtyle que les autres, n'a pu que me faire le même plaiſir, je vais, Madame, tâcher de vous payer vos peines, en continuant la relation d'*Utrecht*, à laquelle je me ſuis engagée. Vous avez vu les articles préliminaires ſur leſquels ce Congrès a été convoqué : mais il eſt bon de vous dire que ces articles n'étant point du goût des Alliés, dès la premiere Aſſemblée, qui ſe tint le 29 Janvier 1712, les Miniſtres de *France* furent priés d'expliquer leurs demandes d'une maniere plus intelligible ; & après quelques délais demandés, obtenus & expirés, ils donnerent dans l'Aſſemblée du 10 Février des demandes ſpécifiées, que voici.

EXPLICATION

EXPLICATION ſpécifique des Ordres de la France pour la Paix générale, à la ſatisfaction de tous les Intéreſſés à la Guerre préſente.

LE Roi reconnoîtra, en ſignant la Paix, la Reine de la Grande-Bretagne en cette qualité, auſſi bien que la ſucceſſion à cette Couronne, ſuivant l'établiſſement préſent, & de la maniere qu'il plaira à Sa Majeſté Britannique.

Sa Majeſté fera démolir toutes les fortifications de Dunkerque immédiatement après la Paix, moyennant un équivalent à ſa ſatisfaction. L'Iſle de S. Chriſtophe, *la Baie & le Détroit d'*Hudſon *ſeront cédés entiérement à la Grande-Bretagne; reſpectivement l'Acadie, avec le Fort & le Port-Royal, ſeront reſtitués entiers à Sa Majeſté.*

Quant à l'Iſle de Terre-Neuve, le Roi offre encore de la céder à la Grande-Bretagne, en ſe réſervant ſeulement le Fort de Plaiſance, & le droit de pêcher & ſécher la morue, comme devant la Guerre.

On conviendra de faire un Traité de Commerce devant ou après la Paix, au choix de l'Angleterre, dont on rendra les conditions égales entre les deux Nations, le plus qu'il ſera poſſible.

Le Roi conſentira, en ſignant la Paix, que les Pays-Bas Eſpagnols, cédés à l'Electeur de Baviere par le Roi d'Eſpagne, ſervent de barriere aux Provinces-Unies; & pour l'augmenter il y joindra Furnes *&* Furner-Ambagt, *la* Knocke, Ypres *& ſa Châtellenie,* Menin *avec ſa Verge. En échange Sa Majeſté demande, pour former la barriere de la France,* Aire, S. Venant, Bethune, Douay, Bouchain *& leurs dépendances.*

Si les Etats-Généraux veulent retenir des Garniſons dans les Places fortes de la barriere ainſi formée des Etats cédés à Son Alteſſe Electorale, & de ceux que la France y joint du ſien, Sa Majeſté conſent qu'ils y mettent leurs Troupes en ſi grand nombre qu'il leur plaira, & de plus qu'elles ſoient entretenues aux dépens du Pays.

Au moyen de cette ceſſion & de ce conſentement, le Roi de ſon côté demande pour l'équivalent de la démolition de Dunkerque, *les Villes & Citadelles de Lille, de Tournay, avec leurs Châtellenies & dépendances.*

La barriere ainſi réglée entre la France & les Etats-Généraux, le Roi accordera, pour augmenter le Commerce de leurs Sujets, ce qui eſt ſtipulé par le Traité de Ryswick, *& le tarif avantageux de* 1664, *à l'exception ſeulement de ſix genres de Marchandiſes dont on con-*

Digitized by Google

viendra, & qui demeureront chargées des mêmes droits qui ſe payent aujourd'hui; enſemble l'exception de 50 ſ. par tonneau ſur les Vaiſſeaux Hollandois venant en France, des Provinces-Unies & des Pays Etrangers.

A l'égard du Commerce d'Eſpagne, & des Indes Eſpagnoles, le Roi s'engagera, non-ſeulement aux Etats-Généraux, mais encore à la Grande-Bretagne & à toutes les autres Puiſſances, en vertu du pouvoir qu'il en a, que ces Commerces ſe feront préciſément & en tout de la même maniere qu'ils ſe faiſoient ſous le régne & juſques à la mort de Charles II, *& promettra que les François s'aſſujettiront, comme toutes les autres Nations, aux anciennes Loix & Réglements faits par les Rois Prédéceſſeurs de Sa Majeſté Catholique, au ſujet du commerce & de la navigation des Indes Eſpagnoles.*

Sa Majeſté de plus conſent que toutes les Puiſſances de l'Europe entrent en garantie de cette promeſſe.

Sa Majeſté promet que le Roi ſon Petit-Fils renoncera, pour le bien de la Paix, à toute prétention ſur les Royaumes de Naples & de Sardaigne, auſſi bien que ſur le Duché de Milan, dont elle conſentira, audit nom, que la partie cédée au Duc de Savoye demeure à Son Alteſſe Royale; bien entendu que, moyennant cette ceſſion, la Maiſon d'Autriche ſe déſiſtera

pareillement de toutes prétentions ſur les autres parties de la Monarchie d'Eſpagne, d'où elle retirera ſes Troupes immédiatement après la Paix.

Les frontieres de part & d'autre ſur le Rhin ſeront remiſes au même état qu'elles étoient avant la préſente Guerre.

Moyennant toutes ces conditions ci-deſſus, le Roi demande que les Electeurs de Cologne & de Baviere ſoient rétablis dans la pleine & entiere poſſeſſion de leurs Etats, dignités, prérogatives, biens, meubles & immeubles, dont ils jouiſſoient avant la préſente Guerre; & réciproquement Sa Majeſté reconnoîtra dans l'Allemagne & dans la Pruſſe tous les titres que juſqu'à préſent elle n'a pas reconnus.

Le Roi reſtituera au Duc de Savoye ce qu'il lui a pris pendant cette Guerre, comme pareillement Son Alteſſe Royale lui rendra ce qu'Elle a pris ſur la France; de ſorte que les limites de part & d'autre ſeront les mêmes qu'elles étoient avant la Déclaration de la Guerre.

Les choſes pour le Portugal ſeront rétablies & demeureront ſur le même pied en Europe qu'elles étoient avant la préſente Guerre, tant à l'égard de la France que de l'Eſpagne; & quant aux Domaines qui ſont dans l'Amérique, s'il y a quelque différend à régler, on tâchera d'en convenir à l'amiable.

Le Roi conſentira, volontairement & de bonne

Digitized by Google

foi, à prendre, de concert avec les Alliés, toutes les meſures les plus juſtes pour empêcher que les Couronnes de France & d'Eſpagne ne ſoient jamais réunies ſur une même tête; c'eſt-à-dire, qu'un même Prince puiſſe être tout enſemble Roi de l'une & de l'autre.

Tous les précédents Traités, ſavoir, celui de Munſter *& les ſuivants, ſeront rappellés & confirmés pour demeurer dans leur force & vigueur, à l'exception ſeulement des articles auxquels le Traité de Paix à faire préſentement aura dérogé ou changé quelque choſe.*

Etoit ſigné HUXELLES.

Ces propoſitions ne furent pas du goût du public, qui ſe récria fort contre, & en murmura hautement, prétendant qu'il y avoit des choſes captieuſes. Les Alliés donnerent quelque temps après les leurs chacun ſéparément, que vous me diſpenſerez de vous envoyer, parce qu'elles ſont très-longues, & que d'ailleurs il y en a une bonne partie en Latin; Langue qui, comme vous ſavez, n'eſt pas fort uſitée parmi le beau ſexe. Vous n'ignorez pas que les Puiſſances Alliées ſont l'*Empereur*, la Reine

de la *Grande-Bretagne*, les *Etats-Généraux*, le Roi de *Portugal*, le Roi de *Pruſſe*, l'Electeur *Palatin*, le Prince de *Wirtemberg*, le Duc de *Savoye*, le Landgrave de *Heſſe-Caſſel*, l'Evêque de *Munſter*, les Electeurs de *Treves* & de *Mayence*, & les Cercles aſſociés. Il y a encore d'autres Princes qui ont des demandes à faire dans cette occaſion, quoiqu'ils aient été neutres pendant la Guerre. Le Duc de *Lorraine* eſt de ceux-là, de même que Notre-Saint Pere le *Pape*, qui a des affaires à régler à la Paix, par rapport à ſes intérêts temporels, dont il a confié le ſoin à M. le Comte *Paſſionei* ſon Miniſtre, qui eſt un homme de conſidération & de mérite. M. le Baron le *Begue* eſt ici pour veiller aux intérêts du Duc de *Lorraine*. M. de *Salis* pour ceux des *Griſons* dont il eſt le Miniſtre, & M. de *S. Saphorin* pour les *Suiſſes*. Il y en a quelques autres que je ne connois point encore; mais, comme je viens de le dire, tous ces MM. ne ſont pas ceux qui ont le plus grand

intérêt à la Paix ; & ceux qui y travaillent effectivement ſont, pour l'Empereur, M. le Comte de *Zinzendorf*, M. le Comte de la *Corſane*, & M. de *Consbruk*. Pour la Reine de la *Grande-Bretagne*, Mylord Evêque de *Briſtol*, Garde du Sceau Privé d'Angleterre, & Mylord Comte de *Straford*, que la Reine a fait Directeur, c'eſt-à-dire premier Seigneur de l'Amirauté, avec tous les avantages dont jouiſſoit Mylord *Pembrok*, & enſuite le Mylord d'*Oxford* qui ont poſſédé cette Charge, à laquelle Sa Majeſté ajoute, en faveur de Mylord *Straford*, l'entrée au Conſeil du Cabinet, comme un des principaux Miniſtres d'Etat de Sa Majeſté Britannique, avec les appointements de quatre mille livres ſterling par an. Sa Majeſté vient auſſi d'honorer ce Seigneur du Cordon bleu de l'Ordre de la *Jarretiere*, avec la médaille de *S. Georges* ; voulant, par toutes ces marques de diſtinction, faire connoître combien Elle eſt contente de ſes ſervices. Quelque temps avant le Congrès, Elle lui

avoit donné le titre de Comte de *Straford*, qui avoit été déja dans ſa famille. Ce Seigneur étoit connu auparavant ſous le nom de Mylord *Rabi*, qu'il avoit rendu illuſtre dans les Armées & dans ſes Ambaſſades. Les Miniſtres du Roi de *Portugal* ſont le Comte de *Tarouca*, & *Don Louis* d'*Acunha*, qui étoit ci-devant ſon Miniſtre auprès de la Reine de la Grande-Bretagne. Meſſieurs les Comtes de *Denhof*, de *Meternich*, & M. *Markchal de Biebreſtein*, ſont ceux du Roi de *Pruſſe*; & M. le Marquis *del Borgo*, le Comte de *Maſey*, & M. *Mellarede*, ceux du Duc de *Savoye*. Le Roi de *Pologne* a trois Miniſtres ici, qui ſont les Comtes de *Wethen*, de *Lagnaſco*, & le Baron de *Geeſdorf*. Ceux des Provinces-Unies ſont, Meſſieur *Buys*, & *Vander-Duſſen* pour celle de Hollande; je ne ſais pas encore les noms des autres.

M. le Baron de *Dalwick* eſt ici pour le Landgrave de *Heſſe-Caſſel*, & M. de *Heſpen* pour le Duc de *Wirtemberg*. Je ne connois point encore les Miniſ-

Digitized by Google

tres des autres Princes ; car on ne peut pas connoître tout le monde à la fois. Tout ce que je vous puis dire eſt, qu'il n'y a pas un de ces Meſſieurs que je viens de vous nommer, qui ne méritât un éloge en particulier ; mais comme ces digreſſions m'auroient mené trop loin, & dérouté de ma narration, je me réſerve à vous en parler dans les occaſions, & à vous faire connoître leur mérite en temps & lieu, ſuppoſé que ce ne ſoit pas aſſez de les avoir nommés, puiſque leur nom fait leur éloge ; car on peut dire que le Congrès eſt compoſé de gens choiſis, & que chaque Souverain a envoyé ici l'élite de ſa Cour. Le Chevalier de *Ruzzini*, Ambaſſadeur de la République de *Veniſe*, eſt un Seigneur des plus accomplis, & auſſi illuſtre par ſon bel eſprit, ſon génie, & ſes belles manieres, que par ſon rang & ſa naiſſance. Nous avons encore ici deux Plénipotentiaires, qui prétendent y être pour veiller aux intérêts d'une Puiſſance ſupérieure à toutes les autres. Ces Meſſieurs ſont les

Marquis de *Miremond*, & de *Rochegude*, qui travaillent à obtenir le rétabliſſement de la Religion en *France*. Le deſſein eſt grand, & l'on ne peut que louer leur zele, quand même on le croiroit mal placé, puiſque cela marque toujours un fond de piété & beaucoup de Foi. L'un de ces deux Meſſieurs eſt un Gentilhomme des *Cevennes*, dans le *Bas-Languedoc*; & le Marquis de *Miremond*, qui eſt de la maiſon de *Malauſe*, & du ſang de nos Rois, porte le nom de *Bourbon*. Il étoit auſſi proche parent du feu Roi d'*Angleterre*, étant neveu de feu M. de *Turenne*. Vous voyez qu'on ne peut guere être de meilleure Maiſon, ni être mieux allié de tous les côtés. M. le Cardinal de *Bouillon* eſt ici pour ſes propres affaires, & eſpere que dans cette occaſion on pourra lui faire raiſon de quantité d'injuſtices qu'il prétend lui avoir été faites. Enfin chacun ſonge ici à ſes intérêts ou à ſon plaiſir : car il y a bien des déſœuvrés qui n'y viennent que pour cela, & on trouve ici, comme à *Bagnères* & à *Aix*-

la-Chapelle, un assemblage confus de gens de toute espece, sur-tout des joueurs en titre d'office, qui ont jetté les fondements de leur fortune sur la subtilité de leurs mains. Il y a assemblée certains jours de la semaine chez les Ministres, qui ont ici leurs épouses avec eux, & chez d'autres personnes de considération de la Ville. C'est dans ces assemblées que l'on voit briller les belles Ambassadrices de *Prusse*, Madame la Comtesse de *Denhof*, & Madame *Markchal*. Ces deux Dames font l'admiration du Congrès, & pourroient avec raison faire celle de tout l'Univers: car on n'a jamais rien vu de plus charmant. Vous en jugerez par des Vers qui ont paru sur la *Quinteſſence*, dans lesquels leur portrait n'est qu'ébauché. Voici ceux qui ont été faits pour la Comtesse de *Denhof*.

La Prusse féconde en beautés,
Nous en fait voir ici l'élite;
La Seine sur ses bords, autrefois tant vantés,
N'eut rien d'égal à leur mérite,
Et jamais la Françoise Cour
Ne se para de tant de charmes

Qu'on en voit briller dans ce jour
Chez l'illuſtre *Denhof*, à qui tout rend les armes.
En elle on trouve les vertus
De la protectrice d'Athenes,
Tous les agréments de Vénus,
Et la majeſté d'une Reine.
Quelle bouche ! quels yeux ! quel teint ! quelle douceur !
Quel brillant dans l'eſprit ! quel charme dans l'humeur !
Non, non, la belle Citherée
Du ſein de l'Océan ne reçut point le jour,
Et c'eſt des rives de la Spée
Que paroît à nos yeux la mere de l'Amour.

Voici pour Madame *Markchal*.

Vénus fut belle, mais peu ſage ;
Sapho brilla par ſon eſprit :
Une autre eut la vertu pour unique héritage ;
Celle-là de grands biens, cette autre du crédit ;
Mais, par un heureux aſſemblage,
La divine *Markchal* ſait unir aujourd'hui,
Aux charmes de ſon beau viſage,
Les vertus, les talents & tous les avantages
Qu'autrefois l'Univers admira dans autrui.

Tout ce que je puis vous aſſurer, c'eſt qu'il n'entre point de flatterie là-dedans. Je parle pour avoir vu, & l'on peut dire qu'il n'eſt rien de plus charmant que ces deux Dames. Il y a encore ici de très-aimables perſonnes ; mais, comme

comme je vous le disois tout à l'heure, on ne peut pas tout-connoître à la fois. Il y a souvent bal ici, & le Comte de *Tarouca*, premier Plénipotentiaire du Roi de *Portugal*, qui est le Seigneur du monde le plus poli, fait de son mieux pour procurer de l'agrément à ces belles Dames. Ce fut chez M. le Comte *Passionei*, que M. le Prince *Eugene* dîna avec l'Abbé de *Polignac*. Le repas fut magnifique; l'Abbé y fit briller son bel esprit, & l'on dit que le Prince emporta une idée fort avantageuse de lui. Cela se passa avant la derniere Campagne, & lorsque le Prince alloit en *Flandres* pour en faire l'ouverture. Il y a ici deux Plénipotentiaires plus occupés à present du soin de faire leur paix avec le bon Dieu, que de celui de la Paix de l'*Europe*: l'un est M. de *Moermont*, Député de la Province de *Zélande*, & l'autre M. de *Consbrug*, l'un des trois Ministres Impériaux, & peut-être un des plus habiles hommes de son temps pour ce qui regarde les Droits & les Constitu-

tions de l'Empire. Ils ſont tous deux condamnés par le Médecin de l'Ambaſſadeur de *Veniſe* ; & c'eſt autant que s'ils l'étoient par la *Tournelle* : car cet homme eſt d'une habileté étonnante. Il y a déja quelque temps que M. de *Consbrug* avoit demandé ſon rappel, ſentant bien que l'air de ce Pays-ci ne lui étoit point propre : mais comme on le croyoit abſolument néceſſaire au Congrès, on ne s'étoit pas preſſé de lui accorder ſon congé. On l'a pourtant fait enſuite, & le Baron de *Kirchner* a été nommé à ſa place. Mais, ſi l'on en croit le Médecin Venitien, le ſecours viendra trop tard. On dit que le mal de ce Miniſtre vient d'une ſalade qu'il mangea, il y a environ cinq ans, dans laquelle on prétend qu'il étoit entré quelques herbes venimeuſes. Tous ceux qui en mangerent avec lui en furent incommodés, & il n'a ceſſé de maigrir depuis ce temps & de ſe deſſécher. Il ne voulut point approfondir ſi la choſe s'étoit faite par malice ou par imprudence, & ſe contenta

de congédier ſa Cuiſiniere ; ainſi on n'en peut parler que par ſoupçon.

Il paroît ici une petite Brochure, intitulée, Lettre écrite de *Valenciennes* par un François à un de ſes amis, en lui envoyant les ſoupirs de l'*Europe*, dont cette Lettre eſt proprement la critique. Elle eſt très-bien écrite : comme vous pourrez la voir, je ne vous en donne point ici un extrait. On trouve ici qu'il y a bien du ſophiſme dedans ; c'eſt de quoi vous pourrez décider. On apprend de *Londres*, que Mylord *Malbourough* cede au torrent, & que préférant le repos aux ſoins d'être toujours en garde contre la mauvaiſe volonté de ſes ennemis, il prend le parti de ſe retirer en *Allemagne*, dans ſa Principauté de *Mindelheim*. Il en a demandé la permiſſion à la Reine, qui la lui a accordée, & qui lui a donné un Paſſeport qui contient ſon Panégyrique, dans lequel Sa Majeſté le traite de *Couſin & Ami* ; & parle de ſes vertus héroïques, de ſa valeur & des importants ſervices qu'il a rendus : enfin ce Sei-

gneur ne pouvoit jamais faire une retraite plus honorable. Tout le monde convient qu'il ne pouvoit jamais ſe retirer dans une conjoncture plus glorieuſe pour lui. Nous en pouvons parler à nos dépens, & nos Soldats pourroient nous en dire des nouvelles. Ce qui me donne de l'eſtime pour ce Seigneur, c'eſt que ceux qui ne ſont pas de ſes amis, & qui cherchent à le blâmer, ne l'accuſent que d'une économie un peu trop outrée. Je ne ſais ſi l'accuſation eſt juſte; &, ſans approfondir la choſe, je ſoutiens qu'un homme qui n'a qu'un ſeul défaut eſt bien près de la perfection, puiſqu'il n'a qu'un pas à faire pour y atteindre. Il doit aller s'embarquer à *Douvres* pour *Oſtende*, d'où, ſans paſſer par la Hollande, il ſe rendra dans ſa Principauté. Le bruit a couru ici que le Pere *Vota*, ce fameux Jéſuite dont vous avez ſans doute entendu parler, étoit auſſi venu au Congrès. Tout le monde l'aſſuroit: les uns diſoient l'avoir vu; les autres prétendoient ſavoir d'original qu'il

étoit à *Utrecht*, & l'avoir oui dire à des Plénipotentiaires ; cependant il n'en étoit rien, & ce bruit avoit un fondement assez plaisant. Mylord *Straford*, Plénipotentiaire de la Reine de la *Grande-Bretagne*, a amené d'*Angleterre* un singe des plus charmants en ce genre, & qui pourtant est, comme toutes ces autres images de la figure humaine, d'une physionomie assez rechignante Un Ministre (qu'il n'est pas nécessaire de nommer) lui trouva quelque air du Jésuite en question, & dit à Mylord *Straford*, chez qui il vit ce petit animal : je crois, Mylord, que voilà le Pere *Vota*. Cette petite plaisanterie fut entendue de quelques Valets, qui, prenant la chose pour argent comptant, ne sachant pas qu'il fût question du singe, publierent que le Pere *Vota* étoit venu au Congrès, & qu'on l'avoit oui dire à Monsieur le M. d***. Voilà quel fondement ont la plûpart des sottises qui se débitent dans le monde. Au reste, *Gâcon*, autrement dit le Poëte sans fard, a été ici. Pour

celui-là il y eſt venu réellement, & je parle pour l'avoir vu. Le ſujet de ſon voyage en Hollande a été l'impreſſion de ſon *Anti-Rouſſeau*, qu'on n'a pas voulu lui permettre en France. Cet ouvrage n'a pas eu un fort grand ſuccès ici, & l'on n'y a rien trouvé de joli qu'une Chanſon hiſtorique, ſur l'air des pendus, dans laquelle il fait toute l'hiſtoire de *Rouſſeau*, ſous le nom de le Roux. Il le fait naître dans la boutique de ſon pere, qu'il dit être Cordonnier; & paſſant enſuite aux aventures qui lui ſont arrivées pendant ſa vie, il prétend que le diable s'empara de lui, parce qu'il avoit renié ſon pere, & qu'il lui faiſoit jetter par la bouche des ſerpents, viperes & autres choſes pareilles, & que pour en avoir vomi chez les grands Seigneurs, il a eu diverſes fois des coups de bâton. Cette imagination eſt aſſez plaiſante, puiſqu'il eſt vrai (du moins à ce que j'ai oui dire) que Rouſſeau ne vouloit pas reconnoître ſon pere, lorſqu'au ſortir de voir jouer une piece de ſa façon,

ce bon homme vint à lui les bras ouverts pour le féliciter ſur le ſuccès qu'elle avoit eu ; & qu'on prétend auſſi que, pour avoir répandu le venin de ſa langue ſur certaines perſonnes de conſidération, il a eſſuyé des aventures mortifiantes. Quoi qu'il en ſoit, l'*Anti-Rouſſeau* a eu le ſort de la plûpart des critiques, qui eſt de tomber bientôt après avoir paru, pendant que l'ouvrage critiqué ſubſiſte toujours ; & l'on ne ſauroit diſconvenir, à la médiſance près, que Rouſſeau a trop outré ; on ne peut, dis-je, diſconvenir qu'à cela près il n'y ait beaucoup d'eſprit dans Rouſſeau, & qu'il ne ſoit bon Poëte. Voici une Epigramme que *Gâcon*, ſon antagoniſte, a faite contre un Auteur qui, dans un ouvrage appellé le Miſantrope, l'avoit traité de copiſte & d'imitateur de *Boileau*.

EPIGRAMME du Poëte ſans fard à l'Auteur du Miſantrope.

ENFANT bâtard de Calliope,
Faux plaiſant, fade Miſantrope,

Tu prétends te railler du Poëte ſans fard,
Qui regardant Boileau comme Maître en ſon art,
Tâche de le ſuivre à la piſte :
Mais apprends, pauvre eſprit, Auteur bas & vénal,
Qu'il vaut mieux être un bon copiſte,
Que d'être, comme toi, mauvais original.

Je ne me ſouviens pas bien de la réponſe que le *Miſantrope* fit à cette Epigramme : je ſais ſeulement qu'après s'être récrié ſur ce qu'on s'en prend à l'honneur d'une Muſe, & qu'on accuſe Calliope d'avoir eu un enfant illégitime, il finit en diſant :

Qu'une Muſe qui ſe proſtitue
Au Poëte ſans fard,
Peut avoir un enfant bâtard.

Au reſte je vous ai promis de vous donner tous les noms de tous les Miniſtres qui compoſent l'auguſte Aſſemblée qu'on appelle le Congrès : je vais vous tenir parole, & vous les faire paſſer tous en revue, ainſi qu'ils ſont dans une liſte qu'on vient d'imprimer ; & je ne prétends pas être garante ſi les rangs ſont obſervés, & ſi chacun y eſt dans la place qui lui convient. Voici ceux

de l'Empereur ; car je vous répéterai ceux que j'avois déja nommés, afin de joindre leurs titres à leurs noms.

I. Philippe-Louis Comte de Zinzendorf & Fanhauſen, Chevalier de la Toiſon d'Or, Burkgrave de Reynbeek, Baron de Renſtburn, Tréſorier Héréditaire de l'Empire, Echanſon de la haute Autriche, Seigneur de Gfaal, Seclowitz & Porliz, &c., Conſeiller d'Etat, Grand Chancelier de la Cour, &c.

II. Le Comte de Corzana, Grand d'Eſpagne, Conſeiller d'Etat de Sa Majeſté Impériale & Catholique, &c.

III. M. de Consbrug, qui vient de mourir, & que le Baron de Kirchner a relevé.

On trouve dans l'imprimé la demeure de tous ces Seigneurs & les couleurs de leurs Livrées ; mais comme vous n'avez que faire de cela, j'ai cru que je pouvois les ſupprimer, de même que toutes les Excellences qui précédent leurs noms, & qui n'auroient pas laiſſé de prendre de la place & de groſſir cette

Lettre. Après ce petit avertiſſement, je vais continuer l'énumération, & paſſer aux Miniſtres de la Grande-Bretagne, qui ſont :

I. Mylord Jean Robinſon, par la grace de Dieu, Evêque de Briſtol, Grand Doyen de Windſor & de Wolnerhampton, Regiſtraire du très-illuſtre Ordre de Periſſelide, Conſeiller, Miniſtre d'Etat, Garde-Sceau Privé de Sa Majeſté la Reine de la Grande-Bretagne.

II. Mylord Thomas Comte de Straford, Vicomte de Weniworth & de Stainboroug, Baron de Rabi, de Neumark & d'Overſley, Ambaſſadeur extraordinaire de Sa Majeſté Britannique près de Leurs Hautes Puiſſances les Etats-Généraux, Colonel du Régiment Royal des Dragons Anglois de Sa Majeſté, Lieutenant-Général de ſes Armées, premier Seigneur de l'Amirauté de la Grande-Bretagne & d'Irlande, Membre du Conſeil Privé de Sa Majeſté, & Chevalier du très-noble Ordre de la Jarretiere.

Digitized by Google

Portugal. I. Jean Gomez d'Aſilva, Comte de Tarouca, Seigneur des Villes de Tarouca, de Lalin, de Lazarin, de Penalva, de Gulfar, & leurs dépendances, Commandeur de Villacova, Membre du Conſeil de Sa Majeſté le Roi de Portugal, Meſtre de Camp Général de ſes Armées, &c.

Don Louis d'Acunha, Commandeur de Sainte Marie du Carrecedo, de l'Ordre de Chriſt, Conſeiller de Sa Majeſté le Roi de Portugal, &c.

Pruſſe. I. Otto Magnus, Comte du Saint Empire & de Denhof, Miniſtre d'Etat & de Guerre de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe, Lieutenant-Général d'Infanterie, Chevalier de l'Aigle Noire, Gouverneur & Droſſaërd de Memel, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, Seigneur des Terres de Frederichſtein, de Wenefeld, & de Shonmor.

II. Erneſte Comte de Metternich, Comte du Saint Empire, Miniſtre d'Etat de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe, ſon Ambaſſadeur à la Diete générale de l'Empire, & ſon Plénipotentiaire au-

Digitized by Google

près de Sa Majesté Impériale, &c.

III. Jean-Auguste Markchal de Bicherstein, Ministre d'Etat, Grand-Maître des Armoiries, & Chambellan de Sa Majesté le Roi de Prusse, Drossaërd des Bailliages de Guebicherstein & de Moritzbourg, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle Noire & de Saint Jean, &c.

C'est celui-là qui est destiné pour l'Ambassade de France, où il menera la beauté même, en la personne de Madame son épouse, qui est une jeune Dame d'environ seize ans.

Vous croyez bien, Madame, qu'une personne aussi accomplie ne manquera pas de briller à notre Cour, où l'on fait profession de bon goût. Je ne doute pas non-plus que Monsieur son époux n'y réussisse très-bien; car c'est un Seigneur fort aimable, & qui a bien de l'esprit & du mérite. On avoit cru d'abord que ce seroit le Comte de *Denhof* qui seroit Ambassadeur : mais soit qu'il ait mieux aimé le repos que cette brillante commission, ou par quelqu'autre

Digitized by Google

quelqu'autre raiſon, M. Markchal vient d'être nommé dans un voyage qu'il a été faire en poſte à Berlin. On ne pouvoit que bien rencontrer, ſur lequel des deux que le ſort eût pu tomber, puiſque M. le Comte de *Denhof* eſt un Seigneur des plus diſtingués par ſa capacité, ſon beau génie, & mille autres belles qualités; & nous ne pouvions pas manquer d'avoir une belle Ambaſſadrice, puiſque Madame la Comteſſe de *Denhof* eſt toute belle, toute brillante, & d'un air & d'une tournure enchantée.

Mais revenons à notre énumération, que les charmes de ces belles Ambaſſadrices ont interrompue. Nous en étions aux ſept Provinces-Unies, dont les Députés au Congrès ſont,

I. Le Baron de Randwick, Seigneur de Bleck, Roſſum, Heiſſel & Gameren; Bourggrave de l'Empire, & Juge de la Ville de Nimegue, Conſeiller Extraordinaire de la Province de Gueldre, & Député de la même Province aux Etats-Généraux, &c.

II. M. Guillaume Buys, Conſeiller-Penſionnaire d'Amſterdam, &c.

III. M. Bruno Vander-Duſſen, ancien Bourg-Meſtre, Sénateur & Conſeiller-Penſionnaire de la Ville de Gauda, Aſſeſſeur au Conſeil des Heemrades, de Schieland, Dijkgrave du Crimpenerwaard, &c.

IV. Feu M. de Moërmond, Député de la Province de Zelande, dont la place n'a pas été remplie, non-plus que celle de M. le Comte de Rechteren, Député de la Province d'Over-Iſſel, qui s'eſt démis de lui-même de ſon emploi après ſon démêlé avec M. Meſnager; ainſi il faut paſſer à la Province d'Utrecht, dont le Miniſtre eſt

Frédérick-Adrien, Baron de Rhede, Seigneur de Reſwoude & d'Emikhuiſe, Membre du College des Nobles de la Province d'*Utrecht*, & leur Député aux Etats-Généraux, &c.

Friſe. M. Sicco de Goſtinga Grietman de Franikerdeel, Curateur de l'Académie de Franeker, Député de la Province de Friſe aux Etats-Généraux, &c.

Digitized by Google

Groningue. Charles-Ferdinand, Comte d'Inhauſen & de Kinephauſen, Baron d'Autel & de Vogelſang, Seigneur de Nieuwort, du Pays de Urde-Wold & du Pleweed, Député extraordinaire aux États-Généraux des Provinces-Unies, Conſeiller dans l'Amirauté d'Amſterdam, Heemraad héréditaire d'Almeraud, Directeur de la Compagnie des Indes Occidentales, &c.

Savoye. I. Le Comte de Maffey, Chevalier des Ordres de S. Maurice & de S. Lazare, Gentilhomme de la Chambre, & Premier Ecuyer de S. A. R. le Duc de Savoye, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, Général de Bataille dans ſes Armées, & ſon Envoyé auprès de Sa Majeſté Britannique.

II. Ignace Solar, Marquis du Bourg, de S. d'Almaſſe & d'Ogliani, Comte de Morette, de Maſſel & de la Tour de S. George, Seigneur de Tigeron, Gentilhomme de la Chambre de S. A. R. de Savoye, Chevalier Grand-Croix de l'Ordre Sacré & Militaire de S. Maurice & de S. Lazare, Envoyé extraor-

dinaire auprès de Leurs Hautes-Puiſſances les États-Généraux.

III. M. de Mollarede, Conſeiller d'Etat de Son Alteſſe Royale de Savoye, &c.

Mayence. Jean-Philippe Comte de Stadien, Seigneur de Thauhauſen & de Warthauſen, Chevalier du S. Empire, Grand-Maître & Premier Miniſtre d'Etat de Son Alteſſe Electorale de Mayence, &c.

Treves. I. Jean-Guillaume-Antoine Baron d'Elz, Premier Seigneur dudit lieu, Grand Doyen de la Métropolitaine de Treves, Conſeiller Intime, &c.

II. Jean-Henri de Keiſersfield, Conſeiller Intime, & Miniſtre ordinaire de Son Alteſſe Electorale auprès de Leurs Hautes-Puiſſances.

Palatin. Le Baron de Haudheim, Conſeiller Intime & Chevalier de l'Ordre de S. Hubert, Commandeur de Waldeck & Commiſſaire Général de Son Alteſſe Palatine, &c.

Pologne & Saxe. I. Georges Comte de Werthern, Conſeiller d'Etat de S.

Digitized by Google

M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, ſon Miniſtre d'Etat, &c.

II. Le Comte de Lagnaſco, Miniſtre d'Etat & du Cabinet, Lieutenant-Général de la Cavalerie, & Capitaine-Lieutenant du corps des Chevaliers-Gardes de Sa Majeſté le Roi de Pologne Electeur de Saxe, &c.

III. Le Baron de Guerſdorf, Conſeiller Privé de S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

Hanovre. Le Baron de Bodmar, Conſeiller & Miniſtre d'Etat de Son Alteſſe Electorale de Brunſwick-Lunebourg, &c.

Cercle de Franconie. I. François Georges Comte de Schomborn, Chambellan de Sa M. I. Conſeiller d'Etat de S. A. E. de Mayence.

II. Le Baron de Fischern, Chevalier du S. Empire, Miniſtre d'Etat Privé & Grand-Bailli à Boheimſtein-Peignis de Son Alteſſe Séréniſſime de Brandebourg-Coulembac, &c.

Voici à cette heure les trois Miniſtres de France, que je vais vous nom-

mer auſſi, quoique vous les connoiſſiez auſſi bien que moi.

I. Nicolas du Bled, Marquis d'Huxelles, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de S. M. dans le Duché de Bourgogne, Gouverneur de la Ville & Citadelle de Châlons, Commandant en chef en Alſace.

II. Meſſire Melchior de Polignac, Abbé de Bonport, de Begard & de Mauſon, Prieur de la Voute & de Mont-Didier, Conſeiller d'Etat, ci-devant Ambaſſadeur extraordinaire de Sa Majeſté Très-Chrétienne en Pologne, Auditeur de Rote en Cour de Rome, &c.

III. M. Meſnager, Conſeiller & Secrétaire d'Etat du Roi Très-Chrétien, Chevalier de l'Ordre Royal de S. Michel, &c.

MINISTRES NEUTRES.

Cour de Rome. Le Comte Paſſionei, Camérier d'honneur du Pape, &c.

Suede. Le Baron du Polmquiſt.

Digitized by Google

Cercle du Haut-Rhin. George-Bernard Baron d'Engelbrechten, Conſeiller d'Etat de S. M. Suédoiſe au Duché de Breme & Verden, & ſon Miniſtre Plénipotentiaire à la Viſitation de la Chambre Impériale à Weſſar, &c.

Cercle de Suabe & de Wirtemberg. I. Le Baron de Stauffemberg, Conſeiller d'Etat de S. A. E. de Mayence, & ſon Grand Ecüyer dans l'Evêché de Bamberg, &c.

II. M. de Heſpen, Conſeiller d'Etat de Son Alteſſe Séréniſſime de Wirtemberg, &c.

Munſter. Bernard Arnolph de Ducker, Seigneur de Rodin Gaüſen, Conſeiller d'Etat, de Légation & de Guerre de Son Alteſſe Monſeigneur l'Evêque Prince de Munſter & de Paderborn, Envoyé extraordinaire de Son Alteſſe à Leurs Hautes-Puiſſances les Etats-Généraux, &c.

Heſſe-Caſſel. Le Baron de Dalwich, Conſeiller d'Etat de Son Alteſſe Séréniſſime le Landgrave de Heſſe-Caſſel, &c.

Digitized by Google

AUTRES MINISTRES NEUTRES.

Veniſe. Charles Buzzini, Chevalier & Procurateur de S. Marc pour la Séréniſſime République de Veniſe, &c.

Lorraine. I. Le Baron le Begue, Conſeiller d'Etat de S. A. R. de Lorraine, &c.

II. Le Baron de Forſtner, Conſeiller d'Etat de Son Alteſſe Royale de Lorraine, &c.

III. M. de Moigneville, Conſeiller d'Etat de Son Alteſſe Royale de Lorraine, &c.

Toſcane. Le Marquis de Rinuccini, &c.

Modéne. Le Comte Bergomi, Chambellan & Miniſtre d'Etat de S. A. S. le Duc de Modéne, Gouverneur de la Grafagnane, Envoyé extraordinaire de Son Alteſſe à Leurs Hautes-Puiſſances les Etats-Généraux, &c.

Parme. Le Comte Ottavio S. Severin d'Arragon, Gentilhomme de la Chambre de M. le Duc de Parme, & ſon Envoyé extraordinaire.

Digitized by Google

Suiſſe. M. de S. Savorin, &c.

Guaſtalla. Le Comte de Fantoni, Conſeiller d'Etat de S. A. de Guaſtalla, Conſeiller Intime de S. A. l'Electeur Palatin, &c.

Griſons. Le Baron de Salis, &c.

Chapitre de Cologne. I. M. de Eſſchenbrenner, Chanoine de la Métropolitaine de Cologne, &c.

II. M. de Solemacher, Conſeiller d'Etat & Directeur du Conſeil Aulique dans l'Archevêché de Cologne, &c.

Génes. M. de Sorba, &c.

Hanau. Le Baron de Delcheim, Conſeiller d'Etat de Son Alteſſe le Prince de Hanau, &c.

Voilà, Madame, les noms & les qualités des Miniſtres qui repréſentent ici les premieres têtes de l'Empire; j'eſpere que vous ne ſerez pas fâchée de les connoître, & que cette longue kyrielle ne vous ennuyera point. Vous les auriez pu connoître plus commodément & d'un ſeul coup d'œil, ſi vous aviez été ſpectatrice de la fête qui vient de les raſſembler tous chez

Digitized by Google

Son Excellence M. le Comte de *Tarouca*. Ç'auroit été un ſpectacle digne de votre curioſité que tous ces Miniſtres rangés en une même table, dreſſée dans un lieu délicieux, & ſervie avec toute la délicateſſe & la ſomptuoſité digne de la magnificence de celui qui donnoit la fête, dont le ſujet étoit la naiſſance du Prince du Breſil, fils de S. M. le Roi de *Portugal*.

Je renvoie la deſcription de toutes ces magnificences à la premiere Lettre que je vous écrirai; celle-ci me paroît déja aſſez remplie; je crois qu'il eſt temps de la finir & de vous aſſurer que je ſuis, votre, &c. *A Utrecht ce.*

LETTRE XCVI.

QUELQUE longues que puiſſent être vos Lettres, Madame, elles ne me paroiſſent jamais telles. Je voudrois que vous puſſiez avoir en les écrivant le même plaiſir que je goûte à les lire.

Digitized by Google

Quand vous auriez joint aux noms & aux qualités des Plénipotentiaires leurs Armes, Chiffres & Deviſes, vous n'auriez point couru riſque de m'ennuyer. Je conviens pourtant avec vous, que je puis me paſſer de ce ſuperflu, & qu'il me ſuffit de connoître ces Meſſieurs par leurs noms & ſurnoms; c'en eſt aſſez pour l'uſage que j'en veux faire, & j'aime bien mieux que, au lieu de cela, vous me donniez une relation exacte de la fête que le Comte de *Tarouca* a donnée en l'honneur de la naiſſance du Prince du *Breſil*. Vous m'en donnez une fort grande idée, & je ne doute point qu'un récit plus circonſtancié ne la rempliſſe pleinement. Je ſouhaiterois bien à mon tour pouvoir vous mander d'ici quelque choſe d'agréable; mais il n'y a pas moyen: les mariages qui devoient ſe faire dans la Famille Royale, ſont renvoyés à la Paix. Vous ſavez que le Roi en avoit propoſé trois; celui du Comte de *Toulouſe* avec Mademoiſelle de *Conti* l'aînée; celui de M. le Duc avec Made-

moiſelle de *Conti* la cadette ; & celui du Prince de *Conti* avec Mademoiſelle de *Bourbon*, Sœur de M. le Duc. On avoit cru qu'ils ſe célébreroient pendant le carnaval ; mais, comme je viens de vous le dire, la partie a été renvoyée. En voici quatre qui doivent précéder, & qui ſerviront de prélude à ceux-là : celui du nouveau Duc de *Sulli* avec Mademoiſelle de *Barbeſieux* ; du Marquis d'*Aubigné*, neveu de Madame de *Maintenon*, avec Mademoiſelle *Rajat*, fille de l'Intendant de *Rouen* ; celui du Marquis de *Maillebois*, fils ainé de M. *Deſmarets*, Miniſtre des Finances, avec Mademoiſelle d'*Alegre* ; & celui de M. *Bouille*, neveu de M. *Deſmarets*, avec Mademoiſelle *Gaucin*, fille d'un Greffier du Conſeil, fort riche. On attend toujours ici la Paix avec beaucoup d'impatience ; mais on ne laiſſe pas de faire de grands préparatifs de Guerre. L'arrivée du Maréchal de *Berwick* en *Catalogne* a d'abord opéré. Il vient d'écrire au Roi une lettre datée du premier de cette

cette année, par laquelle il donne avis à Sa Majeſté de la levée du Blocus de *Gironne*. Ces pauvres gens avoient bien beſoin de ſa préſence; car on dit que la faim les preſſoit déja, & que pour s'en garantir ils étoient obligés de recourir à de fâcheuſes extrêmités, & de s'accommoder des ragoûts les plus dégoûtants. On eſpere ici que la guerre de *Turquie* & du *Nord* déterminera l'Empereur à donner promptement les mains à la Paix, à laquelle on dit qu'il eſt le ſeul oppoſant. Vous ſavez ſans doute les changements qui ſont arrivés à la *Porte-Ottomane*, Pays où les louis neufs ont beaucoup de cours, & où le Roi de Suede eſt rentré plus que jamais en crédit; & ſi fort, que le Bacha qui lui étoit oppoſé, & qui avoit conclu la Paix avec les Moſcovites, vient d'être dépoſé & conduit dans une Iſle, où, après avoir eſſuyé trois fois la queſtion, il a été étranglé: ſort ordinaire à tous les premiers Miniſtres de cet Empire, que la politique Turque

ne laiſſe jamais mourir dans leur lit. Son Prédéceſſeur a été rappellé de l'exil, & mis à ſa place, parce qu'il avoit toujours été attaché au Roi de *Suede*, auquel le Grand Seigneur vient d'envoyer de magnifiques préſents, & qui fait à l'heure qu'il eſt la pluie & le beau temps dans ce Pays-là, où l'on arme à grand' force pour venger ſa querelle, & pour le mettre en état d'entrer, la force en main & à la tête d'une nombreuſe Armée, dans ſes Etats, après avoir, chemin faiſant, ravagé ceux de ſes Ennemis, au ſecours deſquels le Czar de *Moſcovie* vient de marcher. Les Rois de *Pruſſe*, de *Pologne* & de *Danemarck* auront auſſi de l'occupation dans cette affaire, & ſeront par-là moins en état d'aider aux Alliés, qui par cette diverſion ſeront enfin obligés d'accepter nos propoſitions. Ainſi voilà comme on guérit un mal par un autre, en allumant le feu d'un côté, afin de pouvoir l'éteindre de l'autre. Mais, à propos d'éteindre, on dit ici que l'affaire de M.

Meſnager, qui paroiſſoit aſſoupie, n'étoit que couverte, comme un feu ſous la cendre, & qu'aux approches de la Paix, elle ſe réveille tout de plus belle. On prétend que le Roi demande des ſatisfactions là-deſſus, & qu'il ne ſe contente pas de la démiſſion volontaire de M. le Comte de *Rechteren*, qu'il veut encore un déſaveu public de ſa conduite par Meſſieurs les Etats, & qu'ils nomment un autre Miniſtre à la place de celui-là. Mandez-moi ſi l'on eſt diſpoſé à lui donner cette ſatisfaction, & ſur quel pied on travaille à la Paix. Je voudrois bien que vous m'envoyaſſiez auſſi la Chanſon de *Rouſſeau*, que *Gâcon* a faite ſur l'air des *Pendus* : mais ſur-tout n'oubliez pas de me donner la relation de vos fêtes Portugaiſes. Nous en avons eu une ici d'une autre eſpece : car ce n'a été qu'une proceſſion pompeuſe, qui s'eſt faite par ordre du Roi, lorſque le Miniſtre du Grand-Maître de la Religion de *Malte* a fait ici ſon entrée publique. Il y avoit quarante ans qu'on n'avoit point vu ici

d'Ambaſſadeur de *Malte*. C'eſt au Bailli de la *Vieuville* que le Grand-Maître vient de donner à préſent ce caractere, que le Roi a voulu encore relever, en ordonnant à tous les Chevaliers qui ſe ſont trouvés à *Paris*, d'aſſiſter à cette cérémonie en habit décent, c'eſt-à-dire, en manteaux noirs, ſur leſquels on voyoit la Croix de leur Ordre : ce qui faiſoit le plus bel effet du monde ; & comme ces Meſſieurs étoient en fort grand nombre, ils groſſirent & embellirent beaucoup le magnifique cortége de M. l'Ambaſſadeur, qui fit en très-bon ordre ſon entrée le 4 Décembre dernier. Le Duc d'*Aumont* à été honoré, avant de partir pour ſon Ambaſſade de *Londres*, de l'Ordre du Saint Eſprit, dans lequel il fut inſtallé le 2 de Décembre dernier. Il a été très-bien reçu à la Cour de la Reine de la *Grande-Bretagne*. Tous les Miniſtres & les Seigneurs de ce Pays l'ont régalé à l'envi les uns des autres ; & on dit que pour ſe concilier l'affection des Peuples, il jetta quantité d'argent, par la portiere

de ſon caroſſe, le jour qu'il fut rendre viſite à Mylord *Burlinbroke*. Il a un train & une ſuite très-magnifiques : il brille par ſa belle dépenſe, auſſi bien que par ſon mérite ; on peut dire qu'à tous égards il fait honneur au Maître qui l'envoie. Quelque temps avant qu'il partît pour *Londres*, le Maréchal de *Villars* donna un magnifique repas au Chevalier *Thomas Hanmer*, & à quantité d'autres Seigneurs Anglois : les Dames furent de la partie, & un très-beau bal fit la clôture de la fête. Le Duc de *Shrewsburi*, que la Reine d'*Angleterre* nous a envoyé à la place du feu Duc d'*Hamilton*, a été très-bien reçu ici, de même que la Ducheſſe ſon épouſe : & le mérite de l'un & de l'autre nous conſole de la perte du Duc d'*Hamilton*, que tout le monde ſe faiſoit un plaiſir de voir, & qu'on a beaucoup regretté par rapport à lui-même, & à cauſe du funeſte accident qui lui a ôté la vie. Vous ſavez ſans doute qu'il l'a perdue dans un combat particulier, qui a été auſſi fatal à Mylord

Mohun ſon ennemi, que l'on a trouvé mort comme lui ſur la place. Un procès a été la cauſe apparente de ce duel, dans lequel bien des gens prétendent qu'il eſt auſſi entré un peu d'eſprit de parti : car l'un de ces Seigneurs étoit de celui des *Toris*, & l'autre des *Wihgs*. Quoi qu'il en ſoit, ils ont pouſſé la haine & l'acharnement auſſi loin que les Héros de la *Thébaïde*, puiſqu'à l'exemple de ces deux freres ennemis, ils ont épuiſé leurs dernieres forces à s'entre-tuer, & que déja couchés par terre & frappés à mort, ils ſe ſont encore portés les derniers coups. Les deux Meſſieurs qui leur ſervoient de ſecond, étoient le Colonel *Hamilton*, parent du Duc, & le Général *Mackartney*. Ce dernier a jugé à propos de ſe ſauver, & on dit qu'il a fait fort prudemment, parce qu'étant du parti oppoſé au Miniſtere, il n'auroit pas dû en attendre beaucoup de grace, ſurtout, s'il eſt vrai ce qu'on dit, que quelque-tems auparavant il avoit bu à la confuſion de ce même Miniſtere. Le

Colonel *Hamilton*, qui n'avoit pas les mêmes raiſons de craindre la ſuite de cette affaire, eſt venu de lui-même ſe mettre en priſon, pour ſubir le jugement de la Juſtice, qui après que ſa cauſe eut été bien plaidée & débattue, le déclara coupable d'homicide involontaire, & le condamna à la peine due à ce crime, qui eſt d'être brûlé à la main ; car quoique par toute terre l'homicide ſoit digne de mort, les Loix d'Angleterre veulent que pour le premier crime qu'on fait, on ne ſoit point obligé à perdre la vie, & que le criminel en ſoit quitte pour être marqué à la main, à condition qu'il ſache lire. Ce privilege fut accordé autrefois, afin d'engager les peres & les meres à faire inſtruire leurs enfants. Et l'on peut dire que l'intention des Fondateurs a été parfaitement bien remplie, puiſqu'il n'eſt point de Nation au monde chez qui l'ignorance regne moins que chez les Anglois. Or comme le Colonel *Hamilton* ſait à coup ſûr lire & & écrire, ſa vie ne couroit au-

cun danger : il s'en eſt même tiré à fort bon marché ; car lorſqu'on vint pour exécuter la Sentence qui avoit été donnée contre lui, on le trouva muni de Lettres de Grace que Sa Majeſté lui avoit données, & qui le garantirent de cette eſpece de flétriſſure, à laquelle il auroit été expoſé ſans cela. On avoit cru ici que le Roi donneroit le Gouvernement de *Guyenne* au Maréchal de *Villars*, à la place de celui de *Provence* dont il a été pourvu après la mort du Duc de *Vendôme* ; mais il s'en eſt tenu à ce dernier, & Sa Majeſté a diſpoſé de l'autre en faveur de M. le Comte d'*Eu*, fils de M. le Duc du *Maine*, après avoir donné à Madame la Ducheſſe de *Chevreuſe* un Brevet de retenue de trente mille livres ſur ce même Gouvernement. Au reſte, il faut que je vous faſſe part d'une Ode anacréontique, qui a paru depuis peu, & qu'on trouve très-jolie. Elle eſt adreſſée à Mademoiſelle d'A***. Vous devinerez qui elle eſt, ſi vous le pouvez ; car il ne m'eſt pas permis de vous en

dire davantage. L'Auteur de cette piece ne vous eſt pas inconnu ; il en a fait quantité d'autres très-jolies ; il eſt lui-même très-joli : mais comme il veut être *incognito*, il faut attendre qu'il lui plaiſe de ſe démaſquer lui-même ; après quoi nous pourrons mettre ſon nom à la tête de l'ouvrage. Mais venons à la piece ; la voici.

ODE ANACRÉONTIQUE
*à Mademoiſelle d'A***.*

OUTRÉ des dédains de Climene,
Je voulus rompre avec l'Amour,
Et jurer que vers l'inhumaine
Je n'aurois jamais de retour.

Amour, dis-je, tu n'es qu'un traître,
Propre à troubler notre repos ;
L'eſpérance que tu fais naître
Eſt la ſource de tous mes maux.

De Climene, pour me ſurprendre,
Tu mis en œuvre tous les traits ;
Mais ſi mon cœur s'eſt laiſſé prendre,
Il te dit adieu pour jamais.

Alors ſentant la violence
D'un mal dont je craignois le cours,
Je crus qu'il falloit, par prudence,
A Bacchus demander ſecours.

J'implore ce Dieu ſalutaire,
Qui guérit l'ame de ſes ſoins;
Je m'arme d'abord d'un grand verre,
Mais, hélas! je n'aime pas moins.

Car l'Amour, ruſé par merveille,
Jugeant quelle eſt ma guériſon,
Emplit de ſes feux ma bouteille,
Et fit du remede un poiſon.

Plus je bois, plus mon cœur s'enflamme;
Plus mes ſens ſont épris de vin,
Et plus juſqu'au fond de mon ame
L'Amour fait couler ſon venin.

Je m'en plaignis à Bacchus même.
Que veux-tu, me répond Bacchus?
Tout devient poiſon quand on aime:
Non, non, tu ne guériras plus.

D'A *** quelle eſt cette Climene
Que je dois aimer ſans guérir,
Qui fait mon amour & ma peine,
Et qui prend plaiſir à l'aigrir?

Auſſi-tôt qu'on la voit paroître,
Auſſi-tôt l'on ſent Cupidon.
Pourriez-vous bien la méconnoître?
Je n'ai changé que votre nom.

On continue à tourmenter plus que jamais ici les pauvres Proteſtans, & cela me fait de la peine. Les Habitants d'*Orange* ont eu ordre de faire de nou-

Digitized by Google

veau abjuration, ou de paſſer dans les Pays étrangers, d'où ils étoient revenus à la faveur de la Paix de *Ryſwick*: ce qui fait bien voir que le Roi ne compte pas de rendre ce petit Etat à la future Paix, puiſqu'il parle en maître à ces pauvres gens, deſquels on peut bien dire à la lettre, qu'ils ſont errants comme des brebis qui n'ont point de Paſteur : car depuis la mort du Roi *Guillaume*, il y a je ne ſais combien de Souverains qui prétendent avoir domination ſur eux; & comme la choſe n'a pas été encore décidée, ils ne ſavent de quel côté ſe tourner. Il ſembloit d'abord que la diſpute ne devoit être qu'entre le Roi de *Pruſſe* & le Prince de *Naſſau*, *Stadhouder de Friſe*, qui fut noyé dans le *Moerdyk*, dont l'un fondoit ſon droit ſur le Teſtament du feu Roi d'*Angleterre*, & l'autre ſur une ſubſtitution antérieure : mais il a paru depuis bien d'autres concurrents. La maiſon de *Neſley* y prétend, & y prétend doublement depuis qu'elle s'eſt alliée à celle de *Naſſau* par le mariage

de Mademoiſelle de *Mailli* avec un demi-frere du Prince de *Naſſau-Siegen*. Et je crois que tous ces Prétendants François ſeront de l'humeur du feu Prince de *Conti*, & diſpoſés auſſi bien que lui à céder au Roi toutes leurs prétentions. On dit que Sa Majeſté offre au Roi de *Pruſſe* quatorze cens mille livres pour toutes les ſiennes; & qu'enfin, à quelque prix que ce puiſſe être, notre Monarque veut qu'*Orange* reſte en ſes mains. Et, comme je le diſois tout à l'heure, de l'air dont il parle, on voit bien qu'il compte là-deſſus. On écrit de *Millau* en *Rouergue*, que dernièrement le Préſident de cette Ville, & un nommé *Bonnefons*, Subdelégué de Monſieur le *Gendre*, Intendant de *Montauban*, furent dans la maiſon d'une Dame appellée Madame de *Veiſſiere*, où il y avoit une compagnie compoſée de femmes, & que ces deux Meſſieurs s'en ſaiſirent, & les firent conduire au nombre de dix-huit en priſon, comme atteintes & convaincues de s'être donné rendez-vous dans cette

maiſon,

Digitized by Google

maiſon, pour y pratiquer quelque acte de piété. Quoiqu'on ne les eût point trouvées ſur le fait, ni armées d'aucun Livre, on ſuppoſa qu'une compagnie auſſi nombreuſe ne s'étoit point ainſi raſſemblée pour enfiler des perles; & ce ſoupçon tenant lieu de conviction, les pauvres femmes furent traitées en criminelles d'Etat, & transférées de *Millau* à *Montauban*, dans un temps très-rude, malgré la longueur du chemin, & quoiqu'il y eût des femmes de quatre-vingts ans parmi ces priſonnieres. Il y en eut une entr'autres qui, ne pouvant réſiſter à la fatigue du chemin, fut laiſſée dans une priſon ſur la route, quelques inſtances que ſes parents puſſent faire pour obtenir qu'on la leur confiât, offrant de la repréſenter toutes les fois que le cas le requerroit: ils eurent beau offrir d'engager leurs biens & leurs perſonnes pour cela, il n'y eut rien à faire; & la bonne Dame mourut dans cette priſon, ſans qu'il leur fût permis de la voir ni de la ſecourir. Franchement c'eſt pouſſer un

peu trop loin la dureté, & dépouiller non-seulement le Christianisme, mais même l'humanité : & j'oserai bien assurer qu'on excede dans les Provinces, & que, par un zele indiscret pour le service du Roi, on passe de beaucoup ses ordres. Mais laissons ces pauvres malheureux dont nous ne saurions adoucir le sort, & qui, en excitant notre compassion, nous feroient en quelque maniere partager leurs peines; il vaut mieux se remplir l'imagination d'idées plus réjouissantes : la rupture du mariage du Marquis de *** & de Mademoiselle D*** se présente fort à propos : le sujet en est des plus frivoles, & l'aventure assez plaisante, pour que je doive vous en faire part. Un rival outragé par la préférence, s'est avisé de faire le portrait de ce futur époux. Vous pouvez croire qu'il ne l'a pas flatté ; vous en jugerez tout à l'heure : & ce qu'il y a de particulier, c'est que le dernier Vers de ce portrait a déterminé la belle à rompre une union qui paroissoit devoir être avantageuse

pour elle ; & cela de peur que l'étoile du Cavalier ne prévalût ſur l'envie qu'elle avoit d'être femme d'honneur. Faites attention à ce dernier, & vous verrez de quoi il eſt queſtion. C'eſt ce qui vient de rompre le nœud-gordien ; & graces à ſa veine poétique, l'amant délaiſſé devient à préſent l'amant heureux, & ſes Vers ont triomphé de la Proſe du Notaire. Les voici.

Qui diroit que.... &c.
Eſt un homme ſans cœur,
Sans air, ſans eſprit, une bête,
Depuis les pieds juſqu'à la tête ?
Le prendroit-on pour un menteur ?
Non ; car on pourroit ſans menſonge
Dire qu'il n'a de l'homme que le nom.
Et celui qui le voit peut croire, ſans qu'il ſonge,
Qu'il voit un ours, un tigre, un bœuf, une guenon.
Il eſt cruel, brutal, ſauvage ;
Il a de la guenon les yeux & le viſage,
La démarche & la voix d'un bœuf :
Et ſi cet animal, qu'en Egypte on adore,
Eſt différent de lui plus qu'un œuf d'un autre œuf,
C'eſt qu'il n'en a pas pris les deux cornes encore.
Mais attendons le jour qu'il ſe mariera,
Je vous jure qu'il les aura.

La Demoiſelle a craint le pronoſtic :

peut-être auſſi que le futur époux a partagé ſa crainte. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt par-là que l'affaire a manqué. Il vient d'arriver ici une autre aventure, dans laquelle il n'entre ni enchantements ni géants, qui n'a nul air ni des *Amadis* ni des *mille & une nuits*, & qui pourtant, je gage, vous paroîtra fabuleuſe. Je vous prie cependant de ne la point traiter de roman, puiſque je vous aſſure que c'eſt un fait dont j'ai preſque été le témoin oculaire. La Marquiſe de ***, cette belle indolente, qui parce qu'elle n'avoit point eu juſques ici d'engagement d'éclat, prétendoit s'ériger en prude, nourriſſoit dans le cœur la paſſion du monde la plus violente & la plus ridicule, quoiqu'elle n'eût dans le fond rien que de fort naturel, puiſque cette belle paſſion n'avoit qu'elle-même pour objet. Charmée du tour de ſon viſage, de ſa gorge, de ſes bras, elle paſſoit les journées entieres en contemplation, & à ſe regarder depuis les pieds juſques à la tête dans un grand miroir. Dès qu'elle

ſe perdoit un moment de vue, elle perdoit tout ſon enjouement : l'idée qu'elle conſervoit de ſon mérite & de ſes charmes, lui faiſoit recevoir avec dédain les hommages d'une foule d'adorateurs ; & le Duc de ***, qui étoit l'un des plus empreſſés, avoit preſque envie de ſe pendre, lorſque l'officieuſe Mademoiſelle de R***, bonne amie de la Marquiſe, lui promit d'employer tous ſes ſoins pour découvrir ce qu'elle avoit dans l'ame. Laiſſez-moi faire, lui dit cette obligeante fille ; ſi vous avez un rival, je vous réponds qu'il n'échappera pas à ma pénétration & à ma vigilance. Quand nous l'aurons déterré, nous travaillerons à le détruire ; & ſi après cela vous ne pouvez ni devenir heureux, ni vous guérir, vous ſerez toujours aſſez à temps à vous pendre. Le Duc goûta un raiſonnement auſſi ſolide, & pria la Demoiſelle de mettre la main à l'œuvre. Elle le fit : & toutes ſes perquiſitions aboutirent à lui faire connoître que la Dame étoit dans le goût de feu *Narciſſe*. Pour s'en

convaincre entiérement, elle propoſa une partie de chaſſe dans une des Terres de la Marquiſe : on prit pour cela des habits d'Amazone. Les cheveux blonds de la Marquiſe, bouclés & poudrés, flottoient ſur un juſtaucorps d'écarlate brodé d'or. Elle avoit un petit chapeau orné d'un plumet blanc ; & de la ceinture en haut, c'étoit le plus joli homme du monde. Je dis de la ceinture en haut, car vous ſavez bien qu'à la Cour nos Amazones portent de longues juppes, qui marquent leur ſexe. Dès que la Marquiſe fut ainſi équipée, ſon amie vint avec précipitation l'avertir qu'il y avoit un Monſieur qui la demandoit, & la prenant par la main, elle la conduiſit dans l'appartement où elle ſuppoſoit qu'il étoit, & dans lequel cette adroite fille avoit fait placer un miroir tout vis-à-vis de la porte, mais un miroir d'une taille où l'on ne pouvoit ſe voir qu'en buſte : ſi bien que la Marquiſe, qui ne ſongeoit plus à ſon ajuſtement maſculin, & qui, graces à la petiteſſe du

Digitized by Google

miroir, ne pouvoit pas découvrir le défaut de la cuiraſſe, frappée de la gentilleſſe du prétendu cavalier, demeura comme immobile. Il n'avoit garde de manquer à faire la même choſe : qu'eſt ceci, s'écria alors Mademoiſelle de*** ? tous deux dans la même attitude, tous deux charmés du premier coup d'œil ! O miracle de ſympathie ! La Marquiſe confuſe voulut répliquer; mais un éclat de rire que fit la Demoiſelle, découvrit tout le myſtere. Quoi ! dit-elle à ſon amie, vous pouſſez l'amour propre juſques-là ? Vous ne trouverez que vous au monde digne de vous-même; & ſemblable au chien de la Fable, qui quittoit le réel pour l'ombre, vous rebutez une infinité d'adorateurs, pour vous repaître du chimérique amour de vous-même, & pour courir après une ombre & un fantôme ? Il me tarde de voir le Duc de*** pour lui montrer ſon rival. Nous verrons comment il s'y prendra pour le détruire. Le Duc qui avoit le mot, entra fort à propos, & con-

vint, après qu'on lui eut conté l'aventure, que ne pouvant pas avoir de rival plus accompli, il n'en auroit jamais pu rencontrer de plus redoutable. Cependant il ne perdit point tout-à-fait courage; & appellant sa Muse à son secours, il fit là-dessus quelques couplets de Chanson, sur l'air d'un certain menuet de le Comédie du Mari retrouvé, qu'on connoît sous le nom de Mari d'une Coquette. Voici la Chanson.

Plus je vous vois, plus je vous aime;
Rien n'est égal à mon ardeur.
Hélas! que n'êtes-vous de même,
Que ne fixez-vous votre cœur?

L'Aurore aime la fleur nouvelle;
Elle aime le Zéphir si doux.
L'Amour a tant de droits sur elle,
Qu'elle aime jusqu'à son époux.

Psyché, cette beauté suprême,
Qui de l'Amour bravoit les traits;
Psyché brûla pour l'Amour même,
D'abord qu'elle eut vu ses attraits.

Mais je vois mon erreur extrême:
D'un objet vos yeux sont charmés;
Narcisse n'aima que lui-même,
Et c'est ainsi que vous aimez.

Digitized by Google

Pour finir ma cruelle peine,
Et rendre mon ſort ſans égal,
Par pitié, charmante *Climene*,
Abandonnez-moi mon Rival.

La Chronique ſcandaleuſe prétend, que ſi la choſe n'eſt pas déja arrivée, elle pourra bien arriver; ce qui fait voir qu'il eſt un temps pour toutes choſes, & qu'on ne doit déſeſpérer de rien. Mais en voilà aſſez pour le coup; la poſte va partir, il faut que cette Lettre parte avec elle, puiſqu'en différant ſon départ, je reculerois le plaiſir que votre réponſe me fera. Je puis dire à coup ſûr qu'elle m'en fera, puiſqu'après celui de vous voir, celui de recevoir de vos Lettres eſt pour moi le plus ſenſible. Adieu donc, Madame; je ſuis, bien plus que je ne puis le dire, toute à vous, &c. *A Paris ce.*

Digitized by Google

LETTRE XCVII.

S'IL m'étoit permis de juger du plaiſir que mes Lettres vous font, par celui que j'ai en recevant les vôtres, je vous aſſure, Madame, que je n'aurois pas de regret à toute la peine que celle-ci va me donner : car, ne vous déplaiſe, vous me demandez bien des choſes. Cependant, pour commencer par un bout, je m'en vais débuter par la plus facile, qui eſt la Chanſon de Rouſſeau, que vous avez envie de ſavoir Or il eſt bon de vous dire que cette Chanſon, qui eſt à l'imitation & ſur l'air des Pendus, eſt ornée d'une planche que je n'ai pas cru devoir faire deſſiner, dans laquelle on voit ce prétendu le *Roux*, naiſſant dans la boutique de ſon pere, qui étoit Cordonnier, & que l'on avoit entouré de tous ſes outils, travailler auprès de l'accouchée. On voit d'un autre côté ce même le *Roux*, devenu

grand, auprès d'une Bibliotheque. On le voit chez un grand Seigneur, à qui ſon pere porte des ſouliers, déſavouer ce bon-homme, & lui tourner le dos. Dans un autre endroit on voit le diable qui s'empare de lui, & qui lui fait vomir quantité de viperes, crapaux & autres animaux immondes. Enfin, on le voit bien roſſé par des gens que ces viperes ont piqué, & il paroit encore menacé de quelque choſe de pis. Mais il eſt temps d'en venir à la Chanſon, dont voici le titre.

HISTOIRE véritable & remarquable, arrivée à l'endroit d'un nommé LE ROUX, *fils d'un Cordonnier, lequel ayant ruiné ſon pere, le diable en prit poſſeſſion.* Sur l'air *des Pendus.*

OR écoutez, petits & grands,
L'hiſtoire d'un ingrat enfant,
Fils d'un Cordonnier honnête homme,
Et vous allez apprendre comme
Le diable, par punition,
Le prit en ſa poſſeſſion.

Ce fut un beau jour à midi,
Que ſa mere au monde le mit.
Sa naiſſance eſt aſſez publique,

Car il nâquit dans la boutique,
Dieu ne voulant qu'il pût nier
Qu'il étoit fils d'un Cordonnier.

Le pere n'ayant qu'un enfant,
L'éleva très-ſoigneuſement
Aimant ce fils d'un amour tendre,
Au College lui fit apprendre
Le latin comme un grand Seigneur,
Tant il le ſavoit tout par cœur.

Puis il apprit pareillement
A jouer ſur des inſtruments,
A faire des airs en Muſique,
Et puis il apprit la pratique:
Car le pere n'épargnoit rien
Pour en faire un homme de bien.

A peine eut-il atteint quinze ans,
Qu'il renia tous ſes parents.
Il fut en Suede, en Angleterre,
Pour éviter Monſieur ſon pere.
Plus traître, plus ingrat, hélas!
Que ne fut le rouſſeau Judas.

Pour s'introduire auprès des Grands,
Fit le flatteur, le chien couchant:
Mais par permiſſion divine
Il fut reconnu à ſa mine,
Et chacun diſoit en tous lieux:
Que ce flatteur eſt ennuyeux!

Et pour faire le bel eſprit,
Se mit à coucher par écrit
Des Opéra, des Comédies,
Des Chanſons pleines d'infamies;

Chantant

Chantant des ordures en tout lieu
Contre les ſerviteurs de Dieu.

Un jour en honnête maiſon
Il ſe verniſſoit d'un faux nom;
On l'honoroit ſans le connoître :
Son pere vint chauſſer le maître,
S'écrie en le voyant, mon fils!
Auſſi-tôt le coquin s'enfuit.

Auſſi-tôt entra dans ſon corps
Le diable nommé Couplegor;
Son poil devint roux, ſon œil louche;
Il lui mit de travers la bouche;
Et de ſa bouche de travers
Sortoient des crapauds & des vers.

Un jour chez M. Francinois
Il y vomit tout à la fois
Des ſerpens avec des viperes
Tous couverts d'une bile noire;
Et chez M. l'Abbé Pinguant
Il en a vomi tout autant.

Or donc ayant mordu quelqu'uns
Qui n'étoient pas gens du commun,
Ces gens lui caſſerent les côtes,
Avec une canne fort groſſe,
Dont il eut très-grande douleur
Tant ſur le dos que dans le cœur.

Vous peres & meres honnêtes gens,
A qui Dieu donne des enfants,
Gardez-vous bien qu'ils ne l'approchent,
Vous en recevriez du reproche;

Il les rendroit, pour votre ennui,
Auſſi grands ſcélérats que lui.

Or prions le doux Rédempteur
Qu'il marque au front cet impoſteur,
Afin qu'on fuie ce déteſtable
Comme le précurſeur du diable;
Car Noſtradamus à prédit
Qu'il doit engendrer l'Antechriſt.

Vous voyez, Madame, qu'on n'a pas mal imité, dans cette Chanſon, le ſtyle de celles qu'on s'eſt propoſé pour modele, dans leſquelles on s'attache bien moins à la rime qu'à la narration des faits. Telle qu'elle eſt, je vous l'envoie, puiſque vous le ſouhaitez, mais à condition que vous ne me demanderez pas mon avis ni ſur *Rouſſeau*, ni ſur ſon Antagoniſte. Je les laiſſe l'un & l'autre pour ce qu'ils ſont, & pour tels qu'il plaira au Public de les caractériſer, ſans m'ingérer de décider ſur ces deux Meſſieurs: car j'ai toujours oui dire qu'il faut éviter d'avoir affaire aux Poëtes & aux Orateurs. Après cette petite précaution, je m'en vais ſatisfaire à vos autres demandes. La Paix, pour laquelle

il me paroît que vous vous intéreſſez, ainſi que tout bon chrétien, eſt en bon train; & à préſent que Mylord *Straford* eſt de retour d'*Angleterre*, on va y travailler à grande force, & ſur un nouveau Plan que ce Seigneur a apporté aux *Etats-Généraux* de la part de la Reine ſa Maîtreſſe. Auſſi dit-on qu'il eſt grand Ecuyer de la Paix, & c'eſt lui qui lui donne la main pour la conduire à *Utrecht*; du moins c'eſt la penſée de ces Vers, qui ont paru dans la *Quinteſſence.*

Straford paroît à nos yeux
Tout brillant des faveurs d'une puiſſante Reine *;
Il va faire voler des Cieux
La Paix ſur ces climats : c'eſt lui qui la ramene.
Elle viendra, n'en doutons pas,
Et les plaiſirs ſuivront ſes pas.

Voilà un heureux pronoſtic, qui, ſelon toutes les apparences, ſera bientôt accompli. Mais avant de vous parler de ce nouveau plan de Paix, ſur lequel on va travailler, il eſt bon de vous faire ſouvenir qu'après que les Miniſtres des

* *Le Cordon Bleu & la Jarretiere.*

Alliés eurent donné ſéparément leurs demandes, les Miniſtres de *France* furent priés d'y répliquer, & d'en donner de plus raiſonnables que les précédentes ; & qu'après quelques délais expirés, ils firent cette réponſe laconique.

Comme l'on s'eſt donné réciproquement de part & d'autre des demandes par écrit, nous croyons pouvoir entrer à préſent en négociation, ainſi que cela ſe pratique ordinairement en pareille occaſion.

Comme tous les hommes ne penſent pas de même, il y en eut qui trouverent cette réponſe judicieuſe & raiſonnable, d'autres la condamnerent ; & Meſſieurs les François furent encore priés & repriés de s'expliquer par écrit, ſans qu'on pût les y engager. Ils perſiſterent toujours dans le même ſentiment, & il arriva peu de temps après des incidents qui accrocherent les Conférences. Cependant, Madame, il ne faut pas croire que l'Empereur aït été le ſeul oppoſant à la Paix. Je vous ai déja dit que la plûpart des

Digitized by Google

Alliés n'étoient pas plus contens que lui des conditions auxquelles on proposoit de la faire, & vous pourrez connoître les sentiments de l'Electeur d'*Hanover* sur ce sujet, en lisant le Mémoire suivant.

MÉMOIRE du Baron de *Bothmar*, Envoyé Extraordinaire de Son Alteſſe Electorale d'Hanover, touchant la Paix, préſenté à la Reine de la Grande-Bretagne le 9 Décembre 1711.

SON Alteſſe Electorale de Brunswick-Lunebourg *ayant renvoyé le ſouſſigné, ſon Miniſtre d'Etat & de ſon Conſeil Privé, le Baron de* Bothmar *auprès de S. M. la Reine de la Grande-Bretagne, lui a ordonné principalement de remercier très-humblement S. M. de l'honneur qu'Elle lui a fait de lui communiquer ce qui s'eſt paſſé depuis peu, touchant la négociation de la Paix, par une perſonne de diſtinction, & de la confiance de M. le Comte de* Rivers, *& de la nouvelle marque de l'honneur de ſon amitié, qu'Elle a bien voulu donner à cette occaſion, à lui & à Sa Séréniſſime Famille, par ſes généreux ſoins pour ſes intérêts.*

Monſeigneur l'Electeur ſe rapporte particuliérement aux ſentiments qu'il a fait connoître à Mylord Rivers, *& à la réponſe qu'il lui a fait donner par écrit ſur ſes propoſitions, dont une copie eſt ci-jointe. Il croit que ce ſeroit manquer au reſpect dû à la confiance dont Sa Majeſté l'a honoré, s'il n'y répondoit avec la ſincérité qu'elle doit attendre de ſon plus véritable & de ſon plus zélé ſerviteur & ami, qui s'intéreſſe pour ſon intérêt plus que perſonne du monde. Il eſpere que Sa Majeſté lui fera l'honneur de recevoir, dans ce ſens & ſelon cette intention, tant ce qu'il a pris la liberté de lui faire dire de ſes ſentiments, par le ſuſdit Lord* Rivers, *que ce qu'il a ordonné au ſouſſigné ſon Miniſtre de ſe donner l'honneur de repréſenter encore à Sa Majeſté.*

Les ſentiments de S. A. E. ſur la Paix & ſur la négociation ſont : que les Alliés ont beſoin, non-ſeulement de déclaration poſitive, mais encore de ſûretés réelles, ſur-tout ayant affaire à un Ennemi dont les manieres d'agir ſont aſſez connues. C'eſt à quoi les préliminaires précédents auroient pourvu, en obligeant la France à reſtituer préalablement des Places de ſûreté. Ici il n'y a ni ſûretés réelles, ni aucunes déclarations claires & préciſes : tout ſe réduit à des généralités vagues, qui au fond ne veulent rien dire, & ſur leſquelles on pourroit né-

Digitized by Google

gocier des années. On laisse à juger quel est le moyen le plus sûr pour mettre une prompte fin à la guerre, ou d'exiger préalablement de la France de telles conditions qu'il n'y ait plus rien à faire dans l'Assemblée générale que de leur donner la forme de traité, ou d'ouvrir cette Assemblée sur des articles captieux & obscurs, qui laissent le champ libre à la France de mettre en usage ses intrigues & ses chicanes ordinaires.

Il n'y a qu'une parfaite union entre les Alliés, pendant qu'on traitera la Paix générale & la garantie mutuelle qu'ils se donneront de ce qui aura été conclu, qui puisse les mettre en sûreté pour l'avenir. Sans cela toute l'Europe tombera dans la confusion, & tôt ou tard dans l'esclavage, sur-tout si on laissoit l'Espagne & les Indes à un Prince de la Maison de Bourbon. On ne pourroit pas se flatter que même, après la Paix conclue de telle maniere, la Grande-Bretagne pût être en sûreté, & se maintenir dans un état tranquille & florissant, à moins que de demeurer, avec les Etats-Généraux & avec les autres Alliés, dans une union qui les met tous ensemble à couvert des entreprises de la France. Toutes leurs forces unies ont à peine suffi pour s'en garantir. D'où l'on peut juger de ce qui arriveroit, si cette Couronne venoit à bout de les diviser, & ce qu'elle seroit capable d'exécuter, après avoir respiré

Digitized by Google

pendant quelques années, & après s'être renforcée par l'Eſpagne & par les richeſſes des Indes. On ne doute donc pas que S. M. Britannique ne ſe propoſe d'agir dans toutes ſes affaires conjointement & de concert avec ſes Alliés, conformément aux aſſurances qu'Elle leur a données. Mais pour bannir toute défiance, il ſeroit bon qu'il n'y eût aucune négociation ſecrette, qui pût donner lieu de ſoupçonner que l'un ou l'autre des Alliés pourroit faire ſon traité ſéparément.

Tous les Alliés concourront avec plaiſir à conclure la Paix, pourvu qu'elle leur procure leur ſûreté, n'y en ayant point qui ne ſoit las des dépenſes & des incommodités de la guerre, qui veuille la continuer lorſqu'elle ne ſera plus néceſſaire. De plus, il n'y en a point parmi eux qui ne ſe faſſe un plaiſir de contribuer de tout ſon pouvoir à obtenir à la Grande-Bretagne les conditions & les avantages qu'elle peut prétendre de la France. Son Alteſſe Electorale ſe fera en particulier un devoir d'y apporter tous les ſoins qu'on pourra déſirer d'Elle, rien au monde n'étant plus juſte, après tant de grandes choſes que Sa Majeſté Britannique a faites avec ſa triomphante Nation pour la cauſe commune depuis le commencement de ſon heureux régne. Et cette voie paroit plus ſûre à S. A. E. pour parvenir à ce but, & pour ſe con-

Digitized by Google

ſerver les avantages, que ſi la Grande-Bretagne y travailloit ſans la concurrence de ſes Alliés par une négociation ſéparée. Rien ne ſeroit auſſi plus avantageux à la France, que ſi par ſon habileté elle pouvoit éblouir une des deux Puiſſances Maritimes, pour lui faire accepter quelque avantage tellement au préjudice de l'autre, que la jalouſie qui en pourroit naître devînt un obſtacle à leur union pour l'avenir; laquelle faiſant leur sûreté réciproque, paroît à la France le plus grand empêchement à ſes vaſtes deſſeins.

Son Alteſſe Electorale peut répondre, que la Cour Impériale n'a jamais formé le deſſein qu'on lui impute de vouloir entamer avec la France une négociation ſecrette, au préjudice des intérêts de la Grande-Bretagne. Mais pour ôter à cet égard tout ſujet d'ombrage, tant de la part de l'Empereur, que de la part des Etats-Généraux des Provinces-Unies, on pourra prendre avec ces deux Puiſſances de nouveaux engagements, & on peut s'aſſurer qu'elles ne feront aucune difficulté de promettre à la Reine, de la maniere la plus forte & la plus ſolemnelle, de n'entrer jamais avec l'Ennemi commun dans aucune négociation, & de ne recevoir jamais aucune ouverture ou propoſition de ſa part, ſans la participation de S. M., & ſans prendre de concert avec Elle des meſures communes. On al-

Digitized by Google

légue que la Cour Impériale renoncera ſans peine à l'Eſpagne & aux Indes, pourvu qu'on lui donne les Etats d'Italie & les Pays-Bas; mais c'eſt ſur quoi il eſt juſte d'entendre le nouvel Empereur, qu'on ſait avoir fort à cœur les affaires d'Eſpagne.

Il eſt aiſé de connoître les ſuites pernicieuſes qu'on auroit ſujet d'appréhender, ſi on laiſſoit l'Eſpagne & les Indes au Duc d'Anjou. S. M. Elle-même s'eſt expliquée ouvertement dans ſa harangue à l'entrée de la derniere ſeſſion de ſon Parlement, recommandant la guerre d'Eſpagne comme celle qui intéreſſoit le plus la Nation Britannique, qui ne ſera aucunement dédommagée par le commerce de la Mer du Sud, dont on la flatte; lequel, ſi on lui en donnoit même la réalité, dont on peut juſtement douter encore, ne ſeroit au moins que précaire, & ne dureroit qu'autant que la France & l'Eſpagne voudroient bien le permettre. Ces deux Couronnes ne pourront être conſidérées, au ſuſdit cas, que comme une même Puiſſance. Tout le monde ſait que c'eſt la France qui gouverne les Eſpagnols dans leur Conſeil, dans leurs Finances, dans le Militaire, & qui même fait leur commerce aux Indes par ſes Vaiſſeaux. Elle s'eſt déja rendue tellement maîtreſſe de tout cela, que quand les Eſpagnols voudroient s'en affranchir, ſoit après la Paix, ſoit après la mort du Roi

Digitized by Google

de France d'à préſent, cela n'eſt plus dans leur pouvoir, & aucun traité ne ſera aſſez fort pour obtenir de la France de quitter effectivement ces avantages. Il y a outre cela à conſidérer, que ſi la lignée du Duc d'Anjou, ou la lignée mâle du Dauphin ſon frere, venoient tôt ou tard à manquer, ces deux Couronnes ſeroient entiérement combinées ſous une même tête. Nul traité, nulle réconciliation ne ſeroient aſſez forts pour empêcher cette combinaiſon en pareil cas, dont la renonciation faite à la paix des Pyrénées, & le traité de partage, fourniſſent entr'autres des exemples d'une aſſez grande évidence. Il eſt très-certain auſſi que le Roi de France, qui, nonobſtant la Paix & ſes engagements avec le Roi Guillaume III. de glorieuſe mémoire, a reconnu de ſon vivant un autre pour Roi d'Angleterre, auſſi-tôt qu'il ſeroit maître de l'Eſpagne par ſon Petit-Fils, ne verra pas ſi-tôt celui-ci affermi ſur ce Trône, qu'il travaillera à mettre ſa créature ſur celui de la Grande-Bretagne, & qu'il en viendra à bout, ayant augmenté ſa puiſſance par celle d'Eſpagne, & ſes richeſſes par celles des Indes. Il eſt aiſé de prévoir le danger où ſeroit en ce cas la perſonne de la Reine, & ce que deviendroit alors la liberté de la Grande-Bretagne, ſous un Maître élevé dans les principes de la France, & dans la haine contre les meilleurs Anglois, qui

Digitized by Google

l'ont abjuré ſelon la loi, & ce qu'il feroit faire enſuite de celle de toute l'Europe, & de la Religion Proteſtante, par la liaiſon d'obligation, de néceſſité & de reconnoiſſance de trois Rois d'une Religion oppoſée, & d'une telle puiſſance par mer & par terre, ſous la direction de celui de France. Ce ſont des conſéquences où Son Alteſſe Electorale eſt trop intéreſſée, pour les conſidérer avec indifférence.

Quant à la barriere aux Pays-Bas-Eſpagnols, on ne peut pas dire qu'elle ne regarde que la ſûreté des Provinces-Unies. Elle regarde au contraire tout autant celle de la Grande-Bretagne, laquelle ne ſe trouveroit pas moins en danger que ladite République, ſi la France devenoit maîtreſſe des Pays-Bas Eſpagnols. C'eſt une vérité qui a été reconnue de tout temps par les Anglois, & même ſous le régne de Charles II., *lequel, malgré ſes liaiſons avec cette Couronne, ne voulut pas permettre qu'elle en fit la conquête : de ſorte que la barriere qui ferme à ce dangereux Ennemi l'entrée aux Pays-Bas, eſt un intérêt commun aux deux Puiſſances Maritimes, de même qu'à l'Empire d'Allemagne ; outre que la Grande-Bretagne trouve à cette heure dans ſa garantie celle de la ſucceſſion Proteſtante réciproquement.*

Quelque choſe qui arrive, & ſoit qu'on ouvre dès-à-préſent l'Aſſemblée de la Paix, ſoit qu'on

qu'on la renvoye à un autre temps, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que la France ait fait des déclarations plus ſatisfaiſantes, S. A. E. croit qu'il eſt d'une abſolue néceſſité de ne ſe point relâcher par rapport aux préparatifs pour la Campagne prochaine, n'y ayant aucune eſpérance d'obtenir de bonne condition de Paix, qu'en ſe mettant en état de pourſuivre vigoureuſement la guerre, & de commencer la Campagne de bonne heure avec des forces conſidérables; & cela d'autant plus, qu'on voit les préparatifs que la France fait déja de ſon côté pour cela. C'eſt auſſi par cette conſidération que Son Alteſſe Électorale ne veut point ſe prévaloir de la permiſſion que S. M. a eu la bonté de lui accorder avec tant d'amitié, de prendre pendant cet hiver quelques-uns de ſes Régiments de Dragons dans ſon propre Pays, ayant réſolu de les laiſſer tous aux Pays-Bas. Monſeigneur l'Electeur conſervera, ce nonobſtant, pour S. M. la même reconnoiſſance que s'il ſe fût ſervi effectivement de ſadite permiſſion. On ne doit pas douter que l'Empereur ne faſſe de beaucoup plus grands efforts que ci-devant, & que les Etats-Généraux ne fourniſſent ce à quoi ils ſont obligés par leurs Traités, Sa Majeſté Impériale étant prête de faire de nouveaux concerts là-deſſus avec Sa Majeſté Britannique. Mais il ſera ſur-tout eſſentiel de ſe garantir du piege d'une ceſſation

d'armes, qu'il eſt très-apparent que la France propoſera auſſi-tôt que l'Aſſemblée de la Paix ſera ouverte, qui laiſſant les Puiſſances Maritimes dans la néceſſité de faire les mêmes efforts & les mêmes dépenſes pour la guerre, d'entretenir les mêmes Flottes & les mêmes Armées, leur ôteroit les moyens de s'en ſervir, & arrêteroit les progrès de leurs armes victorieuſes.

Il y a lieu d'eſperer, qu'en demeurant bien unis, on réduira bientôt la France, avec la bénédiction de Dieu, à accorder des conditions raiſonnables. L'extrême épuiſement où eſt cette Couronne, & le beſoin qu'elle a de la Paix, étant très-certain & confirmé de tous côtés, Dieu a béni les armes de la Reine & de ſes Alliés de tant de triomphes ſur leur puiſſant Ennemi, pour les mettre à couvert par une Paix ſûre & avantageuſe de ce qu'ils ont à craindre de lui, qu'il ne voudra pas que, tout épuiſé & vaincu qu'il eſt dans toutes les occaſions, il obtienne encore ſon but par cette guerre, & qu'il en ſorte par une Paix glorieuſe pour lui, à la ruine des Alliés victorieux, & à la diſtraction de la liberté de toute l'Europe, en gagnant par cette Paix le pouvoir de donner un Roi à l'Eſpagne, d'en impoſer un à la Grande-Bretagne, & de faire dépendre de ſon approbation la validité de l'élection d'un Chef de l'Empire. Fait à Londres ce neuvieme jour de Décembre mil ſept cent onze.

Signé le Baron de Bothmar.

Digitized by Google

Voilà, Madame, quels étoient les ſentiments de l'Electeur de *Hanover*, même avant l'ouverture du Congrès, & vous allez voir quels étoient ceux de la Reine de la *Grande - Bretagne*, par la Harangue qu'Elle fit à ſon Parlement le 18 du même mois de Décembre 1711.

Le Parlement s'étant aſſemblé ce jour-là, & la Reine étant venue à la Chambre des Pairs, & s'étant aſſiſe ſur le Trône, & revêtue de ſes robes royales, Elle envoya le Chevalier *Oldes*, Grand-Huiſſier de la Verge noire, ordonner aux Communes de ſe rendre dans la Chambre des Pairs, où après être venus, Sa Majeſté fit aux deux Chambres la très-favorable Harangue qui ſuit.

MYLORDS ET MESSIEURS,

JE vous ai aſſemblés auſſi-tôt que les affaires publiques l'ont permis, & je ſuis bien aiſe de pouvoir préſentement vous dire, que nonobſtant les artifices de ceux qui ſe plaiſent dans la guerre, on a réglé le lieu & le jour

Digitized by Google

pour commencer à traiter de la Paix générale.

Nos Alliés, ſur-tout les Etats-Généraux, dont je regarde les intérêts inſéparables des miens propres, ont témoigné, par leur prompt conſentement, l'entiere confiance qu'ils avoient en moi, & je n'ai pas raiſon de douter que mes Sujets ne ſoient auſſi perſuadés du ſoin particulier que j'ai d'eux.

Mon principal deſſein eſt que la Religion Proteſtante, les Loix & les libertés de cette Nation vous ſoient conſervées, en aſſurant la ſucceſſion à la Couronne, comme elle a été érigée par le Parlement, dans la Maiſon d'Hanover.

Je ferai enſorte qu'après la guerre, qui a coûté tant de ſang & de ſi grandes ſommes, vous trouviez votre intérêt dans le commerce, qui s'étendra & qui augmentera par la Paix, avec les autres avantages qu'une Souveraine tendre & affectionnée peut procurer à un Peuple obéiſſant & fidele.

Les Princes & les Etats qui ſont engagés avec vous dans cette guerre, étant en droit, ſuivant les Traités, d'aſſurer leurs differents intérêts à la prochaine Paix, je ferai non-ſeulement tout mon poſſible pour leur procurer à chacun une ſatisfaction raiſonnable; mais auſſi je m'unirai avec eux par des engagements les plus étroits, pour continuer l'alliance, afin

Digitized by Google

de rendre la Paix générale, sûre & durable.

Le meilleur moyen de mettre ce Traité en exécution, c'est de travailler de bonne heure aux préparatifs pour la Campagne; c'est pourquoi je vous demande à vous, Messieurs de la Chambre des Communes, les subsides nécessaires pour la guerre de l'année prochaine, & je vous recommande instamment de faire une telle diligence, que nos Ennemis soient convaincus, que si nous ne pouvons pas obtenir une bonne Paix, nous sommes en état de continuer la guerre avec vigueur.

Il sera toujours en votre pouvoir d'employer tout ce que vous me donnerez à l'usage que vous trouverez à propos, & je ne doute pas que peu de temps après qu'on aura commencé de travailler au Traité, vous ne puissiez juger du succès.

MYLORDS ET MESSIEURS,

COMME vous m'avez aidé avec plaisir à soutenir cette longue & pesante guerre, aussi je m'assure qu'il n'y a point de véritable Protestant, ou de bon Sujet, qui puisse envier à la Grande-Bretagne & à moi la gloire & la satisfaction de la finir par une Paix juste & honorable pour nous & pour nos Alliés.

Une telle Paix donnera une nouvelle vigueur

Digitized by Google

à notre commerce étranger, & je ferai tout mon possible pour profiter de l'heureuse occasion qui se présente pour faire fleurir nos Manufactures ; ce qui soulagera mes Sujets dans les dépenses excessives qu'ils sont obligés de faire pour soulager les pauvres. Je travaillerai aussi à corriger les abus qui se sont introduits dans une partie du Gouvernement pendant une si longue guerre.

Je ne puis finir sans vous recommander fortement à tous l'unanimité, & que vous évitiez avec soin tout ce qui pourroit donner lieu à l'Ennemi de croire qu'il y a de la division entre nous, & par conséquent empêcher que nous obtenions une bonne Paix, dont nous avons de si raisonnables espérances, & qui nous paroît si prochaine.

Je prie Dieu de diriger vos délibérations à ce but, afin qu'étant délivrés du puissant fardeau de la guerre, vous deveniez un Peuple heureux & florissant.

Voilà à présent le nouveau plan sur lequel on travaille à la Paix, & que Mylord *Straford* a apporté d'*Angleterre* à Messieurs les *Etats-Généraux*. Ce plan contient en substance :

Que la Reine de la *Grande-Bretagne*

ſouhaite que *Leurs Hautes - Puiſſances* veuillent bien ſe joindre à Elle, pour travailler à la Paix générale ſous les conditions ſuivantes, qui ſont :

Que l'Electeur de *Baviere* aura *Namur*, *Luxembourg* & *Charleroy* : que les *Etats* pourront avoir leurs Garniſons dans ces trois Places ; & que ſi l'*Empereur* rend la *Baviere* à ce Prince, leſdites trois Places appartiendront en propriété à Sa Majeſté Impériale : que ledit Electeur ſera Roi de *Sardaigne*, & le Duc de *Savoye* de *Sicile* ; que la *France* rendra à ce dernier ce qui a été conquis dans ſes Etats, & lui laiſſera la Vallée de *Pragelas* & le Fort d'*Exiles* dont il s'eſt emparé. Que l'Electeur de *Cologne* ſera rétabli dans ſon Electorat, & le Roi de *Pruſſe* reconnu Roi par la *France*, qui n'a pas voulu accorder ce titre au Roi de *Suede*, & qui offre à ce premier pour tous ſes droits ſur la Principauté d'*Orange*, quatorze cens mille livres en argent, ou un équivalent en terres, outre la ſatisfaction qu'Elle promet lui donner

au ſujet de *Neufchâtel* & de *Valangin*. L'*Empereur* aura *Landau* & les autres Places qu'il poſſede. La barriere étant ainſi fermée, *Strasbourg* demeurera à la *France*, qui s'engage à faire raſer les Forts qui ſont ſur le *Rhin* : le Roi de *Portugal*, aura *Badajos* & les Villes qu'il a conquiſes. Si l'*Empereur* veut continuer la guerre, on lui accordera la neutralité en *Italie* : mais en ce cas, les *Catalans* ſeront ſacrifiés aux forces de l'*Eſpagne* & de la *France* ; au lieu que s'ils ſe ſoumettent au Roi *Philippe V*, on leur accordera une Amniſtie générale, & la conſervation de tous leurs Privileges : *Philippe V.* ſera Roi d'*Eſpagne* & des *Indes* : & au cas que la Ligne maſculine vînt à s'éteindre, le Duc de *Savoye* ſera appellé à la ſucceſſion. L'*Angleterre* renouvellera l'alliance offenſive & défenſive avec *Leurs Hautes-Puiſſances*, & on conviendra de la quantité de Troupes & de Vaiſſeaux qu'il ſera néceſſaire d'entretenir. On traitera auſſi ſur la ſucceſſion dans la Ligne Proteſtante pour la Couronne

d'*Angleterre*. La barriere reſtera comme on l'avoit projetté, excepté *Lille*, qui n'y ſera pas compriſe : mais on y laiſſera *Mons* & *S. Guillain*. Le Commerce ſera réglé dans un Traité à part. Le tout doit être exécuté au plutôt, autrement l'*Angleterre* ſera obligée de faire ſa Paix particuliere ; & tout ce que deſſus ne pourra avoir lieu, bien entendu que cette offre eſt la derniere qu'on fera.

On croit que ce projet a été mieux goûté que ne l'avoient été les autres propoſitions qui avoient déja été faites. L'on prétend même que le Traité de barriere entre l'*Angleterre* & la *Hollande* eſt ſigné, de même que la garantie de la ſucceſſion à la Couronne, en faveur de la Maiſon d'*Hanover*. Que l'alliance offenſive & défenſive a été renouvellée, & que M. *Hariſſon*, Secrétaire de l'Ambaſſade d'*Angleterre* à *Utrecht*, qui en eſt parti depuis peu pour *Londres*, eſt allé faire ſigner tous ces divers Traités à la Reine. Le temps nous apprendra ce qui en eſt. Cepen-

dant je m'en vais vous apprendre comment l'affaire de M. *Meſnager* a été terminée. Le 30 Janvier M. *Vander-Duſſen*, le Baron de *Renſwoude*, & le Comte *Kniphauſen* furent environ midi chez M. le Maréchal d'*Huxelles*, où l'Abbe de *Polignac* & M. *Meſnager* ſe trouverent. La converſation roula ſur diverſes choſes, & tomba enfin ſur l'affaire en queſtion, à laquelle les trois Miniſtres *Hollandois* firent connoître qu'ils n'y avoient eu aucune part, non-plus que Meſſieurs les Etats. M. le Maréchal leur donna à dîner aux uns & aux autres, ainſi finit le différent. Ainſi voilà une affaire de moins, & cet incident n'accrochera plus les Conférences générales, qui doivent, dit-on, ſe renouer au premier jour. On croit même que les Ambaſſadeurs du Roi *Philippe V.* obtiendront bientôt des Paſſeports pour venir figurer ici. Le Public s'étoit imaginé que M. le Duc de *S. Pierre*, qui eſt ici depuis quelque temps avec Madame ſon épouſe, y étoit avec caractere, & de la part de la Reine

Douairiere d'*Eſpagne*, dont il eſt le Premier Miniſtre. Mais c'étoit mal-à-propos qu'on avoit eu cette imagination, car ce Seigneur n'eſt venu au Congrès que pour ſes propres intérêts, qui ſont aſſez conſidérables pour avoir dû l'engager à faire ce voyage, puiſqu'il a été dépouillé pendant cette guerre d'une grande partie de ſes biens & d'une Souveraineté qu'il avoit dans le Royaume de *Naples*.

Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que M. le Duc de *S. Pierre* eſt de l'illuſtre Maiſon de *Spinola*, une des plus conſidérables de *Genes*; qu'il eſt Grand d'*Eſpagne*, Majordome de la Reine Douairiere, & revêtu de quantité d'autres dignités. Vous le connoiſſez ſans doute, & vous devez l'avoir vu à notre Cour, où il a beaucoup brillé, & où l'on croyoit qu'il ſe marieroit avec la belle Mademoiſelle d'*Armagnac*. Son goût & ſa deſtinée décidérent pour Madame la Marquiſe de *Revel*, ſœur de M. le Marquis de *Torci*, qui étoit une veuve jeune & belle. Il

la mena en *Eſpagne*, Pays où l'on eſt depuis quelque temps en poſſeſſion d'enlever à la Cour de *France* tous ſes plus beaux ornements; & il vient de l'amener ici, où elle fait un de ceux du Congrès, & où elle fait beaucoup d'honneur aux deux Nations, dont elle a ſu réunir le mérite dans ſa charmante perſonne. Tout le monde l'admire ici pour ſa beauté, ſon eſprit, ſa grande politeſſe, qui fait que, ſans déroger à ſon rang, elle trouve le ſecret de faire que tout le monde ſe loue de ſes honnêtetés & de ſes bonnes manieres. Voici des Vers qui vous donneront une idée de ce qu'on penſe ici ſur ſon chapitre.

Belle Ducheſſe de Saint Pierre,
Quand tous les cœurs ſeroient de pierre,
Vous auriez droit de les toucher,
Puſſent-ils même de rocher.

Le rang, la beauté, la naiſſance,
Tout brille dans votre Excellence.
Vos vertus vous font révérer,
Vos appas vous font adorer.

Dans ces lieux chacun vous admire.
Oſerois-je bien ſur ma lyre

Chanter

Chanter tant de dons précieux
Que vous avez reçu des Cieux ?

Mais où m'emporte donc mon zele,
J'empiéte ſur les droits d'Appelle,
Puiſqu'il n'eſt que ſon ſeul pinceau
Propre à tracer votre tableau.

M. le Duc de *S. Pierre* eſt un Seigneur d'un mérite infini, très-poli & très-honnête. Lorſqu'il épouſa Madame la Marquiſe de *Revel*, il étoit veuf d'une ſœur du Prince d'*Eſcalona*, de laquelle il a pluſieurs enfants. Madame la Ducheſſe de *S. Pierre* me conduit inſenſiblement aux fêtes *Portugaiſes* dont vous me demandez une deſcription, & dans leſquelles elle a beaucoup brillé. On avoit d'abord craint qu'elle n'en ſeroit point, à cauſe de quelques difficultés qui regardoient le cérémonial, & des viſites que M. le Duc de *S. Pierre* & M. le Comte de *Tarouca* croyoient ſe devoir l'un à l'autre, & qu'ils ne s'étoient point rendues : mais ces difficultés furent levées par les ſoins & l'entremiſe du Marquis de *Miremond ;* & l'avant-veille de la fête, le Comte de *Tarouca*

fut avec le Comte da *Zinzendorf* chez M. le Duc & Madame la Ducheſſe de *S. Pierre*, pour les prier l'un & l'autre de vouloir bien en être. Cet ajuſtement fit beaucoup de plaiſir à tout le monde; car les François avoient déja pris leur parti là-deſſus, & ils étoient réſolus de ne point aller au bal, ſi Madame la Ducheſſe n'en étoit pas, & vous ſavez qu'en pareille occaſion les François ne ſont pas ceux qui procurent le moins de plaiſir, & qui rendent ici les fêtes moins brillantes. Mais venons à la deſcription de celle-ci. M. le Comte de *Tarouca* avoit fait conſtruire dans le milieu de ſon jardin une ſalle de plus de deux cens pas en longueur, & large à proportion, pour ſervir de théâtre à cette magnifique ſcene. Cette ſalle renfermoit deux rangs d'orangers, dont la plûpart étoient chargés de fruits, & qui bordoient les murs en dedans : elle étoit entourée de bancs, & tendue partout d'une tapiſſerie uniforme, & éclairée par quatorze luſtres, & par plus de deux cens bougies, qui étoient diſper-

Digitized by Google

ſées dans divers bras, par diſtances égales. Au milieu de cette ſalle étoit une grande table ovale, où l'on voyoit environ cinquante Miniſtres, qui repréſentent ici tous les Souverains de l'Europe. Cette table fut ſervie avec toute la profuſion & la délicateſſe digne de la grandeur du ſujet de cette fête, & de la magnificence de celui qui la donnoit, & tout cela ſe paſſa avec un ordre & une tranquillité admirable. Au fond de la ſalle on voyoit un buffet des plus riches & des plus ſomptueux, extrêmement illuminé par une grande quantité de bougies, dont pluſieurs grands miroirs, qui ornoient le fond de cette ſalle, multiplioient la lumiere; & ſur ce buffet rempli des vaſes les plus précieux, & où la vaiſſelle d'argent & de vermeil étoit en abondance, on trouvoit les vins les plus délicieux & les liqueurs les plus exquiſes. Pendant ce feſtin enchanté, qui auroit pu faire paroli à ceux des anciens Rois de *Perſe*, on entendit une ſymphonie admirable, qui étoit placée dans une tribune faite

Lisbonne, richement chargée. C'eſt ce qu'on a remarqué dans ces quatre Vers Latins.

Hoc Infante dato, Pax devolat edita Cœlo.
Urbs ſervata ſolo, claſſis adepta ſalo.
Cui naſcendo favent cœlumque, ſolumque, ſalumque;
Dicite quis tanto Principe major erit?

La *Quinteſſence* a pris un autre tour : car elle dit que ce jeune Prince a amené avec lui la victoire, la paix & l'abondance. Voici des Vers dans leſquels elle exprime ſa penſée.

Héros, que la victoire accompagne en naiſſant,
Et qui mene avec lui la paix & l'abondance,
On fête avec éclat votre heureuſe naiſſance.
Peut-on trop célébrer un Prince ſi charmant ?

Né pour remplir un jour un Trône floriſſant,
Et pour donner des loix juſqu'en l'autre hémiſphere,
Les Grâces ont pris ſoin de vous former pour plaire,
Et Mars de vous donner le cœur d'un Conquérant.

Puiſſiez-vous triompher de l'aurore au couchant,
Avoir de cent vertus le noble caractere,
Et pour rendre par-tout votre nom éclatant,
Marcher deſſus les pas de votre auguſte Pere!

Mais il eſt temps de tirer de table M. le Comte de *Tarouca* & ſon auguſte aſ-

Digitized by Google

d'une beauté enchantée. Il y avoit de petites forêts d'orangers chargés d'oranges confites, ſi artiſtement attachées, qu'on eût dit qu'elles tenoient véritablement à la branche, & qu'elles venoient d'y prendre naiſſance. Dans d'autres baſſins on voyoit un ſuperbe temple, que l'adreſſe du Confiturier avoit conſtruit & élevé ſur des portiques tranſparents & à colonnes torſes, ſur le frontiſpice deſquelles on pouvoit lire en gros caractere le nom du Prince du *Breſil*. Enfin on ne finiroit point s'il falloit faire une deſcription exacte de tout ce qu'il y avoit de beau & d'admirable. Cette fête, qui a réuni dans une même table tant de différentes perſonnes, dont les intérêts étoient ſi oppoſés, m'a d'abord paru d'un bon augure pour la Paix. Voici quelques couplets de Chanſon ſur l'air du menuet d'*Héſione*, & qui ont été faits au ſujet de ce dernier plan de Paix dont je vous ai parlé.

très-réjouiſſant, intitulé *Arlequin étourdi*. Cela fut mêlé de danſes, & la journée ſe termina par-là d'une maniere fort agréable. Toute la rue étoit illuminée par de gros flambeaux, qu'on avoit attachés par diſtances égales au parapet du canal ſur lequel le Comte de *Tarouca* eſt logé, & qui, comme ils étoient attachés près à près, rendoient la rue auſſi claire que ſi l'on eût été en plein jour. Tout le canal en étoit bordé depuis un bout juſques à l'autre, à droite & à gauche de l'Hôtel du Comte, & auſſi loin que la vue pouvoit porter des deux côtés. Cette illumination dura cette nuit-là & la ſuivante : car le lendemain la fête recommença, & ce jour-là elle fut donnée pour les Dames. Il y en avoit plus de deux cens de priées, & d'autres que la curioſité attira, & que la politeſſe du Comte y fit recevoir avec la même honnêteté. Toutes ces Dames étoient d'une magnificence enchantée. Les Meſſieurs n'étoient pas moins parés. On avoit mis quantité de bancs, en

Digitized by Google

forme d'amphithéâtre, au-deſſous du balcon ou étoit la ſymphonie, & cet amphithéâtre étoit pour les ſpectateurs. M. le Comte de *Tarouca*, dont la prudence lui fait prévenir & éviter tous les incidents qui pourroient arriver, pria un jeune Seigneur Danois, Fils de feu M. *Vanſtucke*, qui mourut il y a quelques années à la *Haye*, où il étoit Envoyé du Roi de *Danemarck*, il le pria, dis-je, de prendre la Dame qui lui plairoit, & de commencer à danſer avant qu'on eût commencé à ſe ranger. Ce jeune Monſieur prit Mademoiſelle d'*Engelbrecht*, fille d'un des Miniſtres du Roi de *Suede*; ainſi le bal ſe trouva commencé, & chacun danſa enſuite ſans obſerver de rang ni de primauté, & la ſage précaution du Comte empêcha tous les cas que le cérémonial auroit pu cauſer. Ainſi tout ſe paſſa d'une maniere aiſée, & avec cette liberté qui donne le prix au plaiſir. On danſa juſques à cinq heures du matin, & le bal ne fut interrompu que par un ſouper magnifique, qui fut ſervi environ

à minuit, dans une autre ſalle où le Comte conduiſit les Dames priées, & tout le reſte de l'aſſemblée alla enſuite tour-à-tour ſe régaler. Outre cela on ſervoit continuellement, dans la ſalle du bal, toutes ſortes de liqueurs chaudes & glacées, avec des baſſins de confitures, & l'on n'avoit là qu'à déſirer. On peut croire que la compagnie ſe retira fort ſatisfaite. La rue étoit illuminée comme elle l'avoit été la veille, & l'on n'avoit rien omis de tout ce qui pouvoit contribuer à la ſatisfaction & à l'utilité du public. Le troiſieme jour la fête ſe fit chez Don Louis d'*Acunha*, ſecond Plénipotentiaire du Roi de Portugal, qui donna un bal en maſque qui fut la plus jolie choſe du monde. On avoit d'abord douté du ſuccès; car en ce Pays on ne ſavoit ce que c'étoit que maſcarade, & les perſonnes les plus âgées diſent n'en avoir jamais vu à *Utrecht* avant ce jour. Ainſi il falloit non-ſeulement imaginer le deſſein du déguiſement, mais le faire comprendre enſuite à des Ouvriers qui n'é-

Digitized by Google

toient nullement au fait. Ce qui rendoit la choſe bien moins aiſée qu'elle ne l'eſt à *Paris*, où l'on trouve des gens faits à ce manége, & des habits de maſques tous prêts chez les Frippiers. Cependant vous euſſiez dit qu'on n'avoit jamais fait autre choſe que ſe maſquer dans ce Pays, & les maſques y étoient d'un goût & d'une magnificence enchantés. Ils ne cauſerent ni confuſion ni déſordre, & tout s'y paſſa avec une tranquillité & un agrément le plus grand du monde. Notre charmante Ducheſſe de *S. Pierre* y brilla en habit de *Scaramouche*. Nos Meſſieurs François y firent merveilles; mais les Etrangers n'y reuſſirent pas moins bien. Il y eut une maſcarade de ſix enfants rouges, dont les uns étoient Anglois, les autres Allemands ou Danois, qui fut la plus jolie du monde. Madame la Ducheſſe de *Denhof* n'y fut pas moins admirée en habit d'Eſpagnole, qu'elle l'avoit été la veille dans ſes propres habits chez le Comte de *Tarouca*. On danſa dans pluſieurs ſalles différentes; dans d'autres

d'autres on joua à la baſſette, & un ambigu magnifique fut ſervi dans un autre, où il y eut table ouverte toute la nuit, & où tous les Maſques furent régalés tour-à-tour. Les rafraîchiſſements ne furent point épargnés, non-plus que chez le Comte de *Tarouca*, & franchement nous devons mettre pavillon bas devant Meſſieurs les Portugais pour le bon goût & la maniere de faire les choſes. Outre les fêtes qu'on peut appeller d'éclat & les fêtes publiques, il s'en eſt donné ici de particulieres, dont l'origine a été un gâteau des Rois qu'on rompit chez M. le Comte de *Denhof*, où Mylord Comte de *Straford* fut proclamé Roi, & Madame la Ducheſſe de *S. Pierre* Reine. Mylord remplit parfaitement bien ſes engagements en priant chez lui, quelques jours après, les mêmes perſonnes qui avoient été du repas de M. le Comte de *Denhof*. Il y en joignit encore quelques autres, & leur donna à tous un feſtin magnifique, qui fut ſuivi d'un bal. L'aſſemblée étoit compoſée des

deux Miniſtres du Roi de *Pruſſe*, avec Meſdames leurs épouſes; deux des Miniſtres du Duc de *Savoye* : M. le Comte de *Zinzendorf*, les deux Miniſtres de *Portugal*, les trois de *France*, celui de *Veniſe*, M. le Duc & Madame la Ducheſſe de *S. Pierre*, Madame d'*Alwich* & M. ſon époux, Envoyé du Prince de *Heſſe*; Mademoiſelle *Woold*, niéce de Mylord Evêque de Briſtol, qui eſt une Demoiſelle de mérite & généralement aimée & eſtimée ici, & pour laquelle Madame la Ducheſſe de *S. Pierre* a un parfait attachement. M. le Comte *Paſſionei* étoit auſſi de la partie, de même que M. le Marquis de *Miremond.* Le premier fut l'héritier de la Couronne, qu'il poſa ſur la tête de la belle Madame *Markchal.* Je vous parlerai une autre fois de la maniere dont ces fêtes ſe ſont perpétuées juſques à la fin du Carnaval, & je vous dirai à préſent comment on célébra celle des Rois chez M. l'Abbé de *Polignac.* Ce fut d'une maniere convenable à ſon caractere, & par une belle Meſſe en

muſique, dans laquelle on chanta le Motet ſuivant.

Motet chanté à *Utrecht* le jour des Rois, jour de la fête de Son Excellence Monſeigneur l'Abbé de *Polignac*, Cardinal *in petto*, un des Plénipotentiaires de S. M. Très-Chrétienne au Congrès, en préſence de Son Excellence. La Muſique avoit été compoſée par M. *Cayrol.*

Entonnez des Pſeaumes, jouez du Tympanon, du Pſaltérion & de la Harpe : chantez les merveilles de Dieu. Les Mages ont vu une étoile ; ils ſe ſont dit l'un à l'autre : c'eſt le ſigne d'un grand Roi ; allons, cherchons, offrons-lui des préſents : voilà *Melchior*, entonnez des Pſeaumes, jouez du Tympanon, du Pſaltérion & de la Harpe, voilà *Melchior*. Le Souverain l'a choiſi, parce qu'il a connu qu'il eſt grand : louez-le, parce qu'il eſt doux : louez-le, vous qui avez l'honneur de demeurer dans ſa maiſon.

Voici à préſent l'application qu'on a faite des paroles de ce *Motet* à M. de *Polignac.*

Son Excellence, de ſon nom de baptême, s'appelle *Melchior* : *Melchior* étoit un des trois Rois qui vinrent adorer notre Seigneur. Les premieres paroles de ce *Motet* ordonnent de prendre pluſieurs ſortes d'inſtruments de Muſique, & de chanter les merveilles de Dieu. On dit enſuite que les Mages ont vu une étoile, & qu'ils ont dit à l'envi l'un de l'autre : c'eſt le ſigne d'un grand Roi ; allons, cherchons-le, & lui offrons des préſents. C'eſt ce qui peut juſtement s'appliquer à Son Excellence ; elle eſt l'étoile, le ſigne, elle repréſente un grand Roi ; les Gentilshommes qui ont l'honneur d'être à ſa ſuite ſont ſes Mages, ou Sages, qui l'ont reconnu pour tel. C'eſt ce qui les a engagés à la ſuivre, & à lui offrir, comme ils font encore tous les jours, le renouvellement de leurs reſpects & de leurs ſervices : c'eſt cette même étoile qui s'appelle *Melchior*. Nous jouiſſons maintenant de l'honneur de ſa préſence ; faites retentir ſon nom au bruit des inſtruments, & chantez les

Digitized by Google

merveilles de Dieu, qui a élevé cette Excellence à la pourpre, parce qu'il a connu ſa piété & ſa vertu, & que notre Roi l'a honorée de ſon pouvoir, parce qu'il eſt pleinement inſtruit de ſa capacité & de ſon mérite. Encore un coup, louez cette Excellence qui eſt la bonté même : louez-la, vous tous qui avez l'avantage d'approcher de ſa perſonne, & de demeurer dans ſon Hôtel.

Vous voyez, Madame, que je vous rends un compte bien exact de tout ce qui ſe paſſe ici; plaiſirs, affaires, politique, dévotion, je fais tout paſſer en revue devant vous, & je vous rends de votre chambre avant-ſpectatrice du célébre Congrès d'*Utrecht*. Cela a bien ſon mérite. Au moins pour que rien ne vous échappe, je vous dirai encore que M. le Comte de *Tarouca*, qui fait les beaux jours de ce Pays, a donné un bal magnifique, outre les fêtes dont je vous ai parlé; & indépendamment de celle de ſa royauté, dont je parlerai en temps & lieu, celle-ci fut une fête publique, que ſa politeſſe engagea de

donner aux Dames, parce qu'il s'apperçut que la mascarade de *Don Louis* d'*Acunha* leur avoit fait beaucoup plaisir ; & comme il n'entroit point alors de masques dans ces bals de coterie, auxquels la Fête des Rois avoit donné occasion, il en donna un dans la grande salle dont je vous ai déja fait la description, dans laquelle tous les masques furent admis : il en vint en très-grande quantité & tous fort magnifiques. Madame la Comtesse de *Bergomi* y représenta la Nuit, & brilla beaucoup sous ce ténébreux déguisement. C'est une très-jolie personne, femme du Ministre de *Modene*. Madame *Markchal* y parut en habit d'*Amazone*. Cette Dame n'avoit point été des fêtes données en l'honneur du Prince du *Bresil*, parce qu'elles s'étoient passées pendant le voyage que Monsieur son époux avoit été faire à la Cour de *Berlin* ; temps que la régularité de cette belle & jeune Dame l'obligea d'aller passer à la *Haye*, pour s'éloigner de toutes les occasions de plaisir qu'elle ne pouvoit point par-

tager avec ce cher époux. Madame la Comteſſe de *Denhof* étoit déguiſée en *Flore*; Madame la Ducheſſe de *S Pierre* en *Moreſque*. Toutes ces Dames firent des merveilles. Les Meſſieurs les ſeconderent parfaitement bien, & M. le Duc de *S. Pierre* y parut d'une humeur & d'une gaieté enchantées. La ſalle étoit illuminée comme elle l'avoit été la premiere fois, par quatorze luſtres, & par une infinité de bougies diſperſées dans pluſieurs bras. On danſa juſques au matin, & on fut régalé à la maniere du Comte de *Tarouca* : c'eſt tout dire, &c. Pendant le fort de la danſe, une perſonne de connoiſſance apperçut à terre quelque choſe de blanc, qui avoit l'air d'une lettre ; & laiſſant tomber ſon mouchoir deſſus, elle ramaſſa l'un & l'autre, ſans qu'on s'apperçût de la trouvaille qu'elle venoit de faire, qui étoit effectivement une lettre, ou du moins un billet, dans lequel il n'y avoit que ces quatre Vers.

Depuis que mon cœur eſt charmé,
Comment vous trouvez-vous du plaiſir d'être aimé?

Ah ! s'il en eſt pour vous qui lui ſoit comparable,
Vous êtes plus aimé que vous n'êtes aimable !

On avoit ſurpris à un bal que Don Louis d'*Acunha* avoit donné auparavant celui-ci, quelque choſe de pareil qu'une Dame maſquée avoit laiſſé tomber de ſa poche. C'étoit le Madrigal ſuivant :

Je ne ſais, belle *Iris*, ce que j'ai fait aux Dieux ;
Par un funeſte effet de leur pouvoir ſuprême,
Je ne fais que d'ouvrir les yeux,
Et je crains bien que je vous aime !
Je ſens en vous voyant certain trouble ſecret,
Qui m'inquiete & qui me plaît.
Loin de vous je languis, je rêve, je ſoupire.
Jeune comme je ſuis, je ne ſais ce que c'eſt :
Mais j'ai fort ſouvent oui dire
Que c'étoit aimer en effet.

On s'imagina d'abord que le Quatrain dont je viens de parler étoit la réponſe à ce Madrigal ; mais il n'y a pas grande apparence que ce jeune novice eût fait tant de chemin en ſi peu de temps : ainſi il eſt plus naturel de croire qu'il s'agit de deux intrigues différentes. *Utrecht* en peut bien fournir pour le moins autant : il y a d'aſſez

Digitized by Google

jolis gens pour cela, & le Congrès y a amené augmentation de bons ſujets en matiere de galanterie. Quoi qu'il en ſoit, celle du Madrigal a eu des ſuites qui ſont venues à la connoiſſance du Public. Il y a eu des lettres interceptées de part & d'autre : mais il n'a pas été poſſible d'en démaſquer les acteurs, quelques reſſorts que la curioſité ait pu fait jouer pour cela. L'on s'eſt même ſervi de fiction, en donnant ces lettres au Public, & l'on a ſuppoſé que *Momus*, qui, comme chacun ſait, eſt, ſelon la Fable, le bouffon des Habitants de l'Olympe, avoit quitté ce délicieux ſéjour, pour venir chercher ici de quoi faire rire toutes ces fabuleuſes Divinités, que les troubles de l'*Europe* avoient miſes depuis quelque temps de fort mauvaiſe humeur, & qu'ayant ſu que *Mercure* avoit pris ſon vol vers *Utrecht*, & jugeant, par le ſéjour qu'il y faiſoit, qu'il devoit y avoir trouvé de l'occupation, il avoit pris le parti de l'aller trouver, afin de découvrir ſon commerce, & de tâcher d'y trouver de quoi

exercer ſon comique emploi : ce deſſein réuſſit ; & quoique *Mercure* ſe fût mis ſous la protection du Carnaval, qui l'avoit caché ſous ſon maſque, il ne fut pas difficile à *Momus* de le déterrer, & même de le dévaliſer ; & tout ce que *Mercure* put obtenir, fut que, comme on ne vouloit que faire rire, on ne publieroit que l'intrigue, de peur qu'en démaſquant les acteurs, le ſujet ne ceſſât d'être comique. On prétend que *Momus* en convint avec *Mercure*, & que l'autre lui promit de lui communiquer de bonne foi toutes les dépêches dont les amants en queſtion le chargeroient. Cette fable eſt de la nature ne ces choſes dont on dit que ſi elles ne ſont pas vraies, elles ſont du moins aſſez bien imaginées ; elle ſert de préambule ou de préface à la lettre ſuivante, que l'on donne au Public, en diſant que c'eſt par cette convention faite entre *Momus* & *Mercure*, qu'on a pu trouver moyen de la voir.

Digitized by Google

Lettre de &c. à &c.

IL me ſemble, Monſieur, que vous en ſavez bien long pour un novice, & que vous parlez aſſez ſavamment de l'amour pour un homme qui, ſi on l'en veut croire, ne l'avoit encore connu que par ouï dire. Ne ſeroit-ce point ici un jeu d'eſprit? A la bonne heure. Il faut à tout hazard vous répondre, & pour éviter l'équivoque, vous prier de prendre ce que je m'en vais vous dire ſur le même ton dont vous avez eu deſſein de me parler.

Vous dites que mes yeux peuvent tout enflammer:
Ah! ce diſcours flatteur ne ſauroit me charmer.
Je pourrois juſtement m'en plaindre,
Et vous montrer que craindre de m'aimer
N'eſt pas ce qu'on doit le plus craindre
Mais dites-moi donc, pourquoi feindre
Dès le premier inſtant qu'on vous voit en ces lieux?
Voulez-vous paroître à mes yeux
Un de ces grands diſeurs d'hélas! que je vous aime?
Ah! ſi vous agiſſiez comme eux,
On ſauroit vous traiter de même.

Il paroît que c'eſt la réponſe au Madrigal. Nous verrons dans les ſuites celle que cette lettre aura eue : car il

faut que chaque choſe vienne en ſon temps. Celui auquel M. de *Polignac* devoit recevoir le Chapeau de Cardinal & la juſte récompenſe de ſon mérite étant enfin arrivé, (comme vous l'avez ſans doute appris auſſi-tôt que moi,) nous avons vu partir ce Seigneur avec joie, par la part qu'on doit prendre à ce qui le regarde, quoiqu'on ait été en même temps fort mortifié de le perdre. Il partit d'ici le 10 Février. Nous avons ſu depuis qu'il avoit été déclaré Cardinal à *Paris*; je ne doute point que vous ne l'ayez vu dans ſa nouvelle parure, qui, à tous égards, lui convient, je me perſuade, parfaitement bien. Il poſſedoit déja toutes les vertus Cardinales, & il n'y manquoit plus que le ſur-tout de pourpre dont elles viennent d'être revêtues, auquel ſa bonne mine ne doit pas donner un petit relief. C'eſt le 30 Janvier que le Saint *Pere*, qui s'étoit réſervé cette nomination *in petto*, l'a déclaré publiquement, ſes indiſpoſitions l'ayant obligé de ſe hâter, ſans attendre la concluſion de la Paix, comme

comme il avoit d'abord été réſolu. Cette conjoncture prive M. de *Poligniac* du plaiſir de couronner l'œuvre, & de ſigner une Paix générale à laquelle il a ſi heureuſement travaillé. Mais outre qu'il la laiſſe aſſez avancée pour devoir être content de ſes ſoins ; outre cela, dis-je, cet événement eſt d'une grande conſéquence pour le conſoler du défaut de la ſignature. Au reſte, je vous ai déja parlé d'une lettre écrite de *Valenciennes*, au ſujet d'un Livre intitulé *les Soupirs de l'Europe*, & d'une réponſe à cette Lettre, intitulée *la Pierre de touche*. Il paroît encore une réplique à cette *Pierre de touche* : ainſi on ne voit que réplique ſur réplique : ce qui fait bien voir qu'on peut toujours trouver des raiſons contre des raiſons ; & comme dit certain Auteur, en parlant de l'eſprit de diſpute, ſur un chapitre différent de celui dont il eſt à préſent queſtion.

J'ai vu deux partis diſputer
De la vérité ſans l'entendre ;
Le Public ſans y rien comprendre,

Pour l'un ou l'autre s'entêter,
Et de leur diſpute authentique,
Qui s'entend moins, plus on l'explique:
J'ai vu qu'après un long débat,
Après réplique ſur réplique,
La haine des partis étoit le réſultat.

Il ſemble que toutes les diſputes aboutiſſent effectivement à cela : car celle dont je vous parle commence déja à s'échauffer un peu. L'Auteur de cette derniere réplique attaque fortement celui des *Soupirs de l'Europe*, qu'on croît être auſſi celui de la *Pierre de touche*, qu'on aſſure pourtant être d'une autre main. Quoi qu'il en ſoit, il eſt vivement apoſtrophé dans ce petit Livre, dont le titre ſeul renferme une ſatyre : car on ſuppoſe qu'il eſt imprimé à *Landrecy*, *aux Colonnes d'Hercule*. Vous comprenez bien, je penſe, tout ce que cela renferme de piquant pour les Alliés, par où on prétend faire entendre que *Landrecy* a été le *non plus ultrà*. Encore un coup, il me ſemble que la diſpute s'échauffe un peu trop : ce qui ne peut qu'aigrir les eſprits de part & d'autre ; choſes qu'on devroit

Digitized by Google

tâcher d'éviter dans un temps de pacification. l'Abbé de *Buquoit*, dont je vous ai parlé dans mes précédentes, & que l'Electeur d'*Hanover* a retenu dans sa Cour comblé de bienfaits, & honoré d'une pension considérable ; l'Abbé de *Buquoit*, dis-je, s'est aussi mis sur les rangs dans cette occasion, & il vient de faire imprimer un petit Ouvrage intitulé le *Leurre de l'Europe*, dans lequel il prétend prouver la *non-validité* des renonciations du Roi *Philippe V*, & détruire la confiance qu'on pourroit prendre pour les propositions de la *France*. Je ne saurois vous envoyer tous les divers Ecrits qui se sont faits dans cette conjoncture ; car il en a tant paru, & il en paroît encore tant tous les jours, qu'il y auroit de quoi faire une petite Bibliotheque, & de quoi charger tout au moins un bidet. Je me contenterai donc de vous faire part de celui qui m'a paru le plus réjouissant, d'autant plus qu'il n'est pas d'une taille à groffir trop ce paquet. Il est intitulé *le Tout ou Rien*, & l'on prétend que

le voyage que M. *Prior* fit à la Cour de *France*, dans lequel il demanda au Roi *tout ou rien*, a été le ſujet de ce petit Ouvrage, ou du moins ce qui en a fourni l'idée à l'Auteur. On dit que cette petite piece a été traduite de l'Anglois; on voit à la tête :

Ridiculum acri
Plenius & melius magnas plerumque ſecat res. Hor.

Après quoi l'Auteur débute ainſi : il n'y a point de choſe dans le monde qui faſſe une figure plus conſidérable que l'habitant *rien*, qu'on trouve partout & qui ne réſide nulle part; l'homme de Ville & d'Etat, le Poëte & le Philoſophe, les Théologiens mêmes font ſouvent grand bruit pour *rien*. J'ai lu dans les hiſtoires des Aſſemblées générales, qu'il y a eu des Conciles éclairés & des convocations, qui après avoir paſſé bien du temps en de vives conteſtations, n'ont à la fin rien fait. Il eſt vrai qu'ils prétendoient faire de grandes choſes, fixer l'état de la Religion, & découvrir la ſource des mauvaiſes

Digitized by Google

mœurs & de la profanation : mais toutes leurs bravaees ont très-ſouvent abouti à rien. J'ai vu un ſage Philoſophe gardant le ſilence pendant une ſoirée, ſans en donner d'autre raiſon que celle qu'il n'avoit rien à dire, & bien de graves Juriſconſultes trouvent à propos par la même raiſon de ne faire jamais voir leurs dons à Weſtmunſterhall. Pluſieurs des plus ſages dn monde, après une longue & diligente recherche des Sciences, ont été uniquement convaincus qu'ils ne ſavoient *rien*. J'ai oui dire que, ſous le regne d'une de nos Reines, il y avoit un profond S... de *** qui ne ſavoit *rien* de ſon affaire, & j'ai été informé que ſous un autre il y avoit un Prince qu'on envoyoit ſouvent faire les meſſages les plus importants, & qui avoit la réputation de s'en acquitter très-bien, quoiqu'il ne fût *rien* de l'affaire. Il me ſouvient d'avoir lu dans un ancien Hiſtorien, ſavoir ſi c'eſt *Pauſanias* ou *Plutarque*, (comme dit l'Examinateur,) ce que je ne puis dire préciſément; je me ſouviens, dis-je,

d'avoir lu qu'un vieux brave Général Lacédémonien avoit été privé de tous ſes emplois pour *rien*, & qu'un autre avoit été mis à ſa place, qui en lui-même n'étoit *rien*. Si *Achilles*, qu'*Agamemnon* déſobligea, n'eût été engagé à retourner à l'Armée, les grands avantages que les Grecs avoient remportés pendant dix ans de guerre contre *Troye*, auroient enfin abouti à *rien*. Du temps du Roi *Jacques I. M. Walter-Rawleig*, ce brave Gentilhomme, fut pourſuivi en Juſtice, condamné & exécuté, quoiqu'on n'eût allégué ni prouvé *rien* digne de mort contre lui; & ſous le regne d'un de ſes prédéceſſeurs, une perſonne fort éclairée, fort éloquente, & d'un très-grand mérite, fut envoyé à la Tour pour *rien*. Ce fantôme n'eſt pas moins en vogue parmi nous qu'il l'étoit du temps de nos aïeux: nous l'eſtimons même plus qu'eux. Il ſemble que ſon prix augmente par ſon antiquité. Combien de fois ne nous a-t-on pas dit que *rien* eſt un équivalent ſuffiſant pour l'*Eſpagne*? Nous

Digitized by Google

trouvons que ce *rien*, calculé artificieuſement, monte à près de trente-cinq millions. J'entendis ces jours paſſés quelques critiques refrognés ſe plaindre que le *Spectator* § écrit ſur *rien*; & cependant qui eſt-ce qui ne fût fort aiſe, quelque recommandable qu'il pût être dans les Sciences, d'échanger toute ſa réputation contre la gloire d'écrire comme le *Spectator*? L'Examinateur * de ſon côté a un champ fort vaſte; car on lui a permis de tout dire, excepté la vérité, & cependant l'Examinateur n'en fait *rien*. Un Poëte de nos jours, de la premiere claſſe, quoiqu'il y eût quelque choſe dans ce qu'il écrivoit, a pourtant compoſé un très-excellent Poëme ſur *rien*. *Rien*, ce zéro ſi ſignificatif, quoique dans une eſtime générale, ne parut jamais dans un ſi beau jour, & je m'en vais vous donner un petit échantillon de ſa grandeur.

Mais, *rien*, d'où vient que quelque choſe ſouffre que des Monarques ſoient

§ C'eſt un Auteur Anglois.
* Autre Anglois.

Digitized by Google

aſſemblés au Conſeil avec des perſonnes qui n'y firent jamais *rien* ? Pendant que quelque choſe de grave s'abſtient modeſtement de fouiller dans les coffres des Princes & dans la cervelle des politiques, *rien* y regne comme il regne dans l'État.

Nous avons appris par des gens du premier ordre que nos grands Alliés, *l'Empereur* & les *Hollandois*, n'ont depuis long-temps *rien* fait. Un Auteur ſavant & ſpirituel a compoſé un très-excellent Traité pour prouver que le crédit, qui eſt le ſupport de la Nation, n'eſt *rien* en ſoi-même : cependant nous ne doutons point qu'il n'ait écrit avec ſincérité; il n'avoit aucun préjugé contre, puiſqu'il eſt ſûr que dans le temps qu'il écrivoit, il ne lui étoit reſté à lui-même que du crédit. Il y a des gens qui, pouſſant la choſe plus loin, diſent que même dans l'or de *France* il n'y a rien : mais je ne ſuis pas du même avis : cependant il eſt trop clair, pour qu'on puiſſe le nier, que l'honnêteté & la juſtice, le bien de notre Egliſe, la

Digitized by Google

conſtitution, l'intérêt de nous-mêmes & de nos Alliés, la Religion & la ſucceſſion proteſtante ſont réputés pour *rien* chez certaines gens. Bon Dieu ! dans quel monde de *rien* vivons-nous ? Le commerce eſt *rien* ; crédit eſt *rien*, la Balance du pouvoir eſt *rien*, les ſerments ſont *rien*, les alliances les plus ſolemnelles ſont *rien*, & battre les François pendant dix ans, tout cela eſt compté pour *rien*. Enfin il n'y a rien au monde que ce qui tend à avancer les deſſeins d'un certain homme qui, comme il s'arrête à *rien*, quoique toujours injuſtement, fait voir par-là à toute la terre qu'il eſt perſuadé qu'il n'y a *rien* dans la vertu, dans la morale ou dans la Religion, & que *rien* ne l'empêchera de renverſer toutes choſes.

Je ne ſais, Madame, ſi l'on pourroit dire à propos de cet écrit, que c'eſt beaucoup parler pour ne *rien* dire : mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que voilà bien des choſes dites ſur *rien*. Cela me fait ſouvenir d'une Enigme aſſez ingénieuſe, que vous ne ſerez peut-être pas fâchée de voir.

Digitized by Google

ENIGME.

LECTEUR, je ſuis encore à naître;
Si pourtant tu veux me connoître,
Je ſuis ſous toi, je ſuis deſſus,
Je ſuis à peine imaginable.
Dans la bourſe je ſuis un diable,
Et quand je ſuis, je ne ſuis plus.
Je ſuis le grand coffre du monde.
Ma nature fut ſi féconde,
Que tout fut engendré par moi.
Je ſuis le vaſte inacceſſible,
Je ſuis le point indiviſible,
Et le bien d'un gueux comme toi;
Ce qu'a fait un larron qu'on juge,
Ce que reſpecta le déluge;
Ce qui ſert aux Cieux de ſoutien;
Ce qu'un recors ne ſauroit être;
Ce qu'on fait quand on ne fait *rien*,
C'eſt, Lecteur, mon nom & mon être.

Voici à préſent l'explication de cette Enigme, dont vous comprenez, je m'aſſure, aiſément le mot.

Ce qui n'eſt pas n'a pas pu naître;
En vain pour vouloir le connoître
Nous chercherions deſſous deſſus,
A peine eſt-il imaginable.
Rien dans ſa bourſe, c'eſt le diable,
Et dès qu'il exiſte il n'eſt plus.
Tout eſt néant dans ce bas monde.
Sa nature fut fort féconde,
Puiſque tout fut créé de *rien*.
C'eſt le grand vaſte inacceſſible,

Digitized by Google

ſt le vrai point indiviſible,
. c'eſt à peu près tout mon bien.
n larron proteſte à ſon Juge
u'il n'a rien fait, & le déluge
'eut jadis du reſpect pour *rien*.
ui dit recors, dit quelque choſe,
t malgré la métamorphoſe *
es Cieux n'eurent point de ſoutien.
e fait n'eſt pas problématique :
Mais, nous dira quelque Critique,
'eſt aſſez raiſonné ſur rien.

Vous pourrez peut-être dire auſſi, Madame, que je vous amuſe avec des *riens*; cela me fait ſouvenir d'un certain Ambaſſadeur qui, prêt à partir d'une certaine Cour, & après avoir eu ſon Audience de congé, différa ſon départ de quelques, jours pour voir repréſenter une piece intitulée les *Fadaiſes*; ce qui fit dire dans le monde, que l'Ambaſſadeur de *** étoit reſté à ... pour des *fadaiſes*; cependant il eſt temps de finir cette lettre ſi pleine de *riens*, par quelque choſe de très-réel, qui eſt que je ſuis toujours, Madame, du meilleur de mon cœur, votre, &c. *A Utrecht ce.*

* *La métamorphoſe a prétendu qu'Atlas portoit le Ciel ſur ſes épaules.*

Digitized by Google

LETTRE XCVIII.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, de toutes les relations que vous avez pris la peine de me faire de vos jolis petits riens, & plus encore des aſſurances que vous me donnez de la continuation de votre amitié. Je vous en offre autant, & c'eſt ſur quoi vous pouvez faire fonds. Nous avons vu arriver ici M. de *Polignac*, à qui le Roi a fait un très-bon accueil : il a reçu des mains de ce Monarque le bonnet de Cardinal, que le S. Pere lui a envoyé ; & tout le monde a vu avec joie la juſtice qui vient enfin d'être rendue à ſon mérite. On dit que les nouvelles qu'il a apportées d'*Utrecht* redoublent les eſpérances qu'on a conçues ici d'une prochaine Paix ; & l'on ne doute point que, malgré les contrediſants, elle ne ſoit bientôt conclue. Tout ce qu'on a écrit pour

&

& contre prouve, comme vous le dites, qu'on trouve toujours des raiſons contre des raiſons, & que les eſprits ſont de part & d'autre fort aigris ; ce qui ne paroît pas une diſpoſition favorable à l'accommodement. Cependant, comme il arrive ſouvent que le calme ſuccede tout d'un coup au plus violent orage, & que les maux les plus aigus ſe terminent par des criſes, il faut eſpérer que le venin que la diſcorde tâche de répandre, étant entiérement vomi, produira une eſpece de criſe qui rendra la ſanté & le calme à l'*Europe*. C'eſt quelque choſe de terrible que la démangeaiſon de ces gens ſur leſquels rien ne roule, & qui pourtant veulent ſe mêler de tout, & qui, pour ne point être inutiles, aiment mieux nuire que de demeurer déſœuvrés. Il me ſouvient d'avoir oui dire, qu'un célebre Miniſtre de *Charenton*, qu'on appelloit M. *Morus*, prêchant dans un jour de Pentecôte la deſcente du Saint Eſprit ſur les Apôtres, s'écria tout d'un coup : *Seigneur, fais deſcendre ſur nous ces*

flammes dont tu éclairas autrefois tes Saints Apôtres ; embraſes-nous des mêmes feux, mais ne nous donnes point de langues ; nous n'en avons que trop ! Le bon homme en parloit à ſes dépens ; car on dit qu'il avoit été fort calomnié, & qu'on lui avoit imputé des crimes qui n'avoient d'autre fondement que dans la haine & l'envie que ſes dons & ſon éloquence avoient excités. S'il étoit permis de paſſer du ſaint au profane, je dirois auſſi qu'*Eſope* avoit raiſon de dire, que rien au monde n'étoit pire que la langue : & il faut convenir que les mauvaiſes langues ſont très-pernicieuſes. On accuſe le Duc de *Roquelaure* d'être un peu de ce caractere, & de ne pas épargner le prochain. Mais je ne le crois pourtant pas capable de ces noires médiſances qui portent coup, & je m'imagine que tout ce qu'il en fait, eſt moins par malice que par envie de briller. Il paroît même qu'il a le cœur bon, & qu'il aime à faire plaiſir : du moins, on peut en juger ainſi par l'aventure ſuivante.

Digitized by Google

Il alloit un jour à *Verſailles*, ſans ſuite & ſans bruit, dans un de ces carroſſes qu'on prend, comme vous ſavez, dans la rue S. *Thomas du Louvre*, & dans leſquels tout le monde eſt reçu pour ſon argent. Il n'étoit point fort paré, un gros ſurtout de pinchinat le couvroit depuis la tête juſqu'aux pieds; & vous pouvez bien vous imaginer que ſa bonne mine ne ſuppléoit pas beaucoup au défaut de l'ajuſtement. Dans cet équipage, & ſon chapeau enfoncé juſqu'aux yeux, il ſe rangea dans le fond du carroſſe, ſans faire la moindre attention ſur ſes compagnons de voyage. Mais quelque temps après, frappé par la laideur de celui qui étoit préciſément vis-à-vis de lui; & ſentant peut-être tout d'un coup les prompts effets de la ſympathie, il ne put pas s'empêcher de lier converſation avec lui; & après avoir débuté par lui demander ſon nom, ſon Pays & les raiſons qui l'engageoient à aller à *Verſailles*, il apprit que c'étoit un bon Gentilhomme d'*Auvergne*, qu'un

Procès obligeoit de venir du fond de ſa Province ; c'étoit contre les Fermiers du Domaine qu'il plaidoit, & pluſieurs Arrêts rendus en ſa faveur prouvoient la juſtice de ſa cauſe ; il s'agiſſoit d'un rembourſement de cent mille écus, que ſes Parties trouvoient le ſecret d'éluder depuis pluſieurs années, en faiſant naître incident ſur incident. C'étoit pour en voir décider un au Conſeil, que le pauvre *Auvergnac* faiſoit de fréquents voyages à *Verſailles*, & il auroit fort riſqué de mourir ſans voir la fin de cet éternel Procès, ſi le Duc de *Roquelaure* n'eût pris à cœur ſon affaire, & ne ſe fût déclaré ſon Protecteur & ſon Solliciteur. Après avoir écouté patiemment l'ennuyeux récit de diverſes chicanes que ce Plaideur avoit eſſuyées : le procédé de vos Parties eſt indigne, lui dit-il, je vois bien que vous manquez ici d'appui, & qu'ils abuſent de leur crédit & de votre foibleſſe : mais j'y mettrai ordre. Le Roi ne ſait ſans doute rien de cela ; il eſt trop ennemi de

l'injuſtice pour le ſouffrir : venez vous-en me trouver demain au matin, je vous préſenterai à lui lorſqu'il ira à la Meſſe, & vous verrez que nous trouverons bientôt le ſecret de finir votre affaire. L'*Auvergnac*, qui ne voyoit rien de fort recommandable dans la perſonne du Duc, crut avoir à faire à quelqu'échappé des petites maiſons, ou tout au moins à un Gaſcon outré, & voulant s'éclaircir, il lui dit : mais Monſieur, à qui m'adreſſerai-je pour avoir de vos nouvelles ? Chez moi, répondit l'autre, je ſuis le Duc de *Roquelaure*, & il ne vous ſera pas difficile de me trouver. A ces mots, le Plaideur mit chapeau bas, le traita de Monſeigneur, & tâcha de réparer les incongruités qu'il crut avoir faites. Point de façons, dit alors le Duc, mettez-vous à votre aiſe, & ſongez ſeulement à me venir trouver demain matin : je ne ſuis point amateur des compliments, j'ai envie de vous faire plaiſir, c'eſt de bon cœur ; ainſi briſons là-deſſus. En diſant cela, ils ar-

riverent à la grille ; & chacun tira de ſon côté. Le Plaideur charmé de ſa trouvaille, n'eut garde de négliger les moyens de s'en prévaloir ; & dès l'aube du jour, il fut dans l'antichambre du Duc, afin de ſe trouver à portée de le ſuivre chez le Roi. Le Duc parut fort aiſe de le rencontrer ſur ſon paſſage, & le prenant par la main, il le mena dans la grande galerie que le Roi traverſe pour aller à la Chapelle ; & dès que ce Monarque parut : SIRE, s'écria-t-il, en lui préſentant l'*Auvergnac*, voici un homme de condition & de mérite, auquel j'ai en mon particulier des obligations infinies, qui eſt obligé de quitter ſa Province, & de conſommer ſon temps & ſon argent à la pourſuite d'un Procès que les Fermiers de votre Domaine, qui ſont ſes Parties, trouvent le ſecret d'éterniſer par leurs chicanes, malgré tous les Arrêts qu'il a obtenus contr'eux, par leſquels ils ſont condamnés à lui reſtituer cent mille écus : en vérité, SIRE, l'injuſtice qu'on

fait à ce bon Gentilhomme eſt criante, & il y va de l'équité & de la gloire de Votre Majeſté de mettre ordre à cela. Je le ferai auſſi, dit le Roi, & dès aujourd'hui. Effectivement, Sa Majeſté prit l'affaire à cœur, envoya chercher les Commiſſaires qui devoient la juger, & leur ordonna de donner prompte ſatisfaction à l'*Auvergnac*, & de faire ceſſer ſes plaintes. Les Fermiers du Domaine reçurent une mercuriale qne le Roi leur fit faire par le Miniſtre, & furent obligés de payer ſur le champ les cent mille écus qu'ils devoient légitimement, & tous les dépens que leurs chicanes avoient cauſés. Après que tout cela fut fait, & que M. de *Roquelaure* en eut remercié le Roi, Sa Majeſté lui demanda quelles liaiſons il avoit avec cet homme, dont il prenoit les intérêts ſi fort à cœur. Nulles, dit le Duc, & je ne l'avois même jamais vu que l'autre jour qu'il ſe rencontra avec moi dans un carroſſe de louage. Quoi ! répondit Sa Majeſté, vous ne l'aviez jamais vu ?

Digitized by Google

& comment pouvez-vous lui avoir de ſi grandes obligations ? Ah ! SIRE, s'écria alors le Duc, Votre Majeſté ne voit-elle pas bien que ſans ce magot, je ſerois le plus laid homme de France ? N'eſt-ce pas là une aſſez grande obligation ? Le Roi rit de cette imagination du Duc. On en plaiſanta beaucoup à la Cour, & la choſe vint enfin aux oreilles de l'*Auvergnac*, qui en homme d'eſprit ne fit pas ſemblant d'y faire attention, & ne parut occupé que de ſa reconnoiſſance. Il alla quelques jours après à *Paris* pour la témoigner à ſon bienfaiteur, qui s'y en étoit retourné. En arrivant à l'Hôtel de *Roquelaure*, le Suiſſe lui dit que Monſieur dînoit en compagnie, & qu'il n'y avoit pas moyen de lui parler. Le *Provincial* inſiſta pour qu'on voulût bien l'annoncer, aſſurant que M. le Duc ne ſeroit pas fâché de le voir. On ſe rendit à ſes inſtances, & il y eut effectivement ordre de le faire entrer. M. de *Roquelaure* étant charmé de faire voir à ceux qui étoient avec lui en débau-

Digitized by Google

che, qu'il y avoit quelqu'un de plus laid encore que lui, l'*Auvergnac* fut introduit dans la chambre où étoit la compagnie, en préſence de laquelle il fit un diſcours très-éloquent ſur la généroſité du Duc & ſur la reconnoiſſance qu'il auroit toute ſa vie pour ſes bontés. & à la fin de chaque période il diſoit en le regardant : Monſeigneur, Dieu veuille vous conſerver la vue. Quand ſon diſcours fut fini, il prit congé du Duc, qui lui donna mille marques d'amitié, & qui dès qu'il fut ſorti, s'applaudit de ce qu'il l'emportoit ſur lui en laideur. Cela eſt vrai, dirent les Conviés ; mais quel but pouvoit avoir cet homme, en faiſant, à la fin de toutes ſes périodes, des vœux pour que le Ciel vous conſerve la vue ? le Duc qui n'avoit point pris garde à ce refrein, ordonna qu'on le rappellât. On courut pour cela après lui, & quand on l'eut ramené, le Duc lui demanda quelle raiſon il avoit pour prier ſi ſouvent le Ciel qu'il lui conſervât la vue. C'eſt, répondit l'au-

Digitized by Google

tre, ſans ſe défferrer, qu'il me ſemble, Monſeigneur, que ſi votre vue s'affoibliſſoit, vous avez un nez qui ne ſeroit guere propre à porter des lunettes. Cette réponſe, quoiqu'un peu hardie, fut du goût de M. de *Roquelaure*, & plus encore de ceux qui étoient à table avec lui, qui ne furent pas fâchés de voir qu'on lui rabattoit un peu ſon caquet. Les uns & les autres firent mille careſſes à l'*Auvergnac*, on lui fit donner un couvert, & on voulut à toute force qu'il fût de la partie. On tint table juſques au ſoir; & comme il avoit de l'eſprit, il contribua beaucoup à l'agrément du repas. Enfin, il s'en retourna dans ſa Province comblé de biens, d'honneurs & de gracieuſetés; & ce qu'il y a de particulier dans cette aventure, c'eſt qu'il ne dut tous ces avantages qu'à ſon exceſſive laideur. Différent en cela de ce grand Conquérant dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire, qui fut employé, par des gens qui ne le connoiſſoient pas, à fendre du bois, & qui dit à ceux qui le ſurprirent dans

Digitized by Google

une occupation auſſi indigne de lui : *Je paye l'amende de ma mauvaiſe mine.* Celui-ci ſut la mettre à profit. Ainſi on peut bien dire que toutes les choſes de la vie ont deux faces. J'ai connu un Officier à qui, dès qu'il entroit dans quelque aſſemblée de jeu, celui qui tenoit les cartes donnoit un tribut, pour l'obliger de ſe retirer : ainſi il n'avoit qu'à ſe préſenter pour avoir une penſion ; non pas annuelle, mais journaliere. Voilà ce qui s'appelle *faire argent de tout.* Au reſte je vous ai parlé il y a quelque-temps d'une aſſemblée de Proteſtants, qui fut faite à *Millau* en *Rouergue*, ſur laquelle on donna, & dont on conduiſit les Acteurs à *Montauban.* Voici quel a été le Jugement qu'on a prononcé contre toutes ces perſonnes, malgré l'interceſſion de Mylord Evêque de *Briſtol* auprès des Miniſtres de *France*, & malgré tout ce que ces derniers ont écrit en faveur des pauvres Captifs. Monſieur le *Gendre*, Intendant du *Languedoc*, & zélé Perſécuteur du culte de ſes peres,

(car il eſt de famille proteſtante :) M. le *Gendre*, dis-je, après avoir ſuffiſamment examiné & interrogé ces gens-là, a condamné tous les hommes aux Galeres perpétuelles, & deux, qui ont trouvé le moyen de ſe ſauver, à être pendus en effigie.

Les deux Demoiſelles les plus apparentes de la troupe doivent être raſées par la main du Bourreau, & enſuite enfermées pour le reſte de leurs jours, l'une dans un Couvent à *Rhodès*, & l'autre à l'Hôtel-Dieu de la Ville de *Cahors*, pour y ſervir les pauvres. Les autres femmes ſont toutes condamnées à deux ans de priſon. La maiſon où l'aſſemblée a été faite, doit être entiérement démolie ; & tous les biens du ſieur *Navas-Veiſſieres*, à qui elle appartenoit, confiſqués au profit du Roi. J'avois cru d'abord que cette aſſemblée n'étoit compoſée que de femmes ; mais on voit, par la Sentence que M. le *Gendre* a prononcée, qu'il y avoit des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Nous apprenons de *Londres*, & vous êtes

êtes à portée de l'apprendre auſſi-tôt que moi, que la maiſon du Duc d'*Aumont* a été entiérement brûlée, & qu'il a fait une perte très-conſidérable dans cet incendie, tant en meubles qu'en bijoux & autres effets de cette nature. On a d'abord imputé cet accident à la négligence d'un Confiturier; mais on a pris enſuite d'autres ſoupçons; & cinq cens livres ſterlings qu'on promet de la part de la Reine à ceux qui découvriront les auteurs d'un pareil attentat, font préſumer qu'on ne croit pas que la choſe ſoit arrivée par inadvertance. On a ſu même que le Duc d'*Aumont* avoit reçu diverſes lettres, dont les unes étoient anonymes, & les autres ſous des noms inconnus, par leſquelles on l'avertiſſoit du deſſein que certaines gens avoient fait de le brûler dans ſa maiſon, ou de le poignarder. Il ne fit pas d'abord d'attention à ces ſortes d'écritures, & l'on dit qu'en ayant dans les ſuites fait voir quelques-unes à Mylord Grand-Tréſorier & au Vicomte de *Bolinbrocke*, ces Seigneurs

lui dirent qu'ils en avoient reçu une infinité de pareilles depuis qu'ils ſont dans le miniſtere. Cependant la maiſon a été brûlée ; & ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que le feu a pris par le haut ; on dit même qu'il a commencé par une chambre dans laquelle on avoit renfermé quantité de tableaux qui appartenoient à Mylord *Powis*, propriétaire de cette maiſon. Ainſi, comme il faudroit qu'on y fût entré par le toît, on a fait mettre en priſon certain couvreur ſur qui le ſoupçon eſt tombé. Depuis tout cela, le Duc d'*Aumont* a reçu encore diverſes lettres d'avis, & entr'autres une ſignée *Alpha*, dans laquelle on lui offre de découvrir tout le myſtere à de certaines conditions, auxquelles ce Seigneur a publié qu'il vouloit bien tôper. On ne ſcait point à quoi tout cela aboutira ; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le Roi vient d'envoyer au Duc d'*Aumont* une ſomme conſidérable pour le dédommager de ſa perte. La Reine de ſon côté l'a logé dans le Palais de *Som-*

Digitized by Google

merſet, juſques à ce qu'il ait trouvé une autre maiſon ; la Cour d'*Angleterre* ne lui a pas paru moins ſenſible que la nôtre à ce qui vient de lui arriver. S'il eſt vrai que le feu ait été mis à deſſein chez lui, choſe qu'on n'oſeroit affirmer, & dont on ne peut parler que par préſomption, il faut que c'ait été ſur le bruit qu'on a fait courir que le Chevalier de *S. Georges* étoit paſſé à *Londres* à la ſuite de cet Ambaſſadeur. Bruit des plus mal fondés du monde, puiſqu'il eſt de notoriété publique, que le Chevalier de *S. Georges* eſt toujours en *Champagne*, & que le Maréchal de *Berwick* eſt allé ces jours paſſés le voir, & lui rendre compte de ſon voyage d'*Eſpagne*. Mais on ne ſauroit empêcher les peuples de prendre des imaginations, & de ſe former ſouvent des fantômes à combattre. Cette conjoncture eſt fâcheuſe pour le Duc d'*Aumont*, qui pourtant ne laiſſe pas de briller toujours dans ce Pays par ſes belles manieres & par ſa magnificence. On dit même qu'il

Digitized by Google

s'y conduit très-ſagement, & d'une maniere à ne pouvoir pas donner priſe au parti oppoſé : car lorſque quelques perſonnes ont été le trouver pour lui dire qu'elles vouloient embraſſer la Religion Romaine, il leur a répondu, qu'elles s'adreſſoient mal, & qu'il n'étoit point envoyé en *Angleterre* pour faire le Convertiſſeur. Parmi tous les divers avis dont je vous ai parlé, il en reçut un dans lequel on lui marquoit, que certaines gens devoient l'aſſaſſiner au ſortir de la Comédie ; & pour faire voir qu'il ne craignoit rien, il y fut ce jour-là avec un ſeul Page. Comme il ne lui arriva rien, il eſt à préſumer que tous ces donneurs d'avis n'ont eu en vue que de l'intriguer, & de lui donner des alarmes : à quoi, comme vous voyez, ils n'ont pu réuſſir. Le retour de M. *Skelton* à *Londres* y a encore fait un cas. Ce Gentilhomme eſt Fils de M. *Skelton*, qui fut autrefois envoyé du Roi *Jacques II.* ici & en *Hollande*, & qui ſuivit enſuite ce Prince à *S. Germain*;

Digitized by Google

il eſt paſſé à *Londres* avec permiſſion de la Reine, & étant allé voir Madame de *Scarboroug* ſa parente, où il y avoit bonne compagnie; cette Dame lui dit, en lui préſentant M. de *Lewis*, commis de Mylord d'*Armouth* : voilà, mon couſin, un Monſieur à qui vous devez bien des remercîments pour la bonté qu'il a eu de vous envoyer le paſſeport que la Reine vous a accordé. M. *Skelton*, après quelques compliments, dit qu'il iroit remercier M. *Lewis* chez lui, & effectivement il s'y fit mener le lendemain; mais le Cocher s'étant mépris, le conduiſit chez un autre, qui étoit un *Whigt* des plus outrés. M. *Skelton* reconnut en le voyant que ce n'étoit pas le même à qui il avoit parlé la veille, & ſortit en lui faiſant des excuſes ſur ſa mépriſe. On auroit dû naturellement croire que cette affaire n'auroit pas eu de ſuite, cependant elle en a eu de très-ſérieuſes, & a même été portée en Juſtice, car on publia dans le monde que M. *Skelton*

s'étoit effectivement mépris, & qu'ayant été chez un M. *Lewis*, qu'il croyoit le Commis de Mylord d'*Armouth*, il lui avoit fait des compliments & des remercîments de la part de la Reine Douairiere, & l'avoit assuré de la reconnoissance du Chevalier de *S. Georges*, auquel il donnoit le nom de Roi. On prétendoit que ce M. *Lewis* avoit d'abord été dans le caffé publier cette conversation ; mais il l'a désavouée devant les Juges, & M. *Skelton* a prouvé par le témoignage des Dames qui étoient chez Madame *Scarborough*, & qu'on avoit aussi interrogées, qu'il avoit parlé la veille en leur présence à M. *Lewis*, Commis de Mylord d'*Armouth*, & qu'ainsi il n'auroit pas pu prendre un autre pour lui. Il a protesté aussi qu'il ne s'agissoit que de le remercier du passeport, & point du tout des affaires de la Cour de *S. Germain*, à laquelle ledit sieur *Skelton* assure n'avoir jamais eu ni charge ni attachement particulier. Voilà comme des nouvelles, le plus souvent

inventées par des gens déſœuvrés & malfaiſants ſe répandent dans le monde, y trouvent créance, & peuvent même avoir des ſuites fâcheuſes. En voici une qui n'eſt pas de ce genre : & quoique le proverbe diſe, *qu'a beau mentir qui vient de loin*, comme on la tient de gens dignes de foi, on ne peut pas la révoquer en doute. C'eſt en *Turquie*, pays où depuis quelque temps nous avons des correſpondances très-étroites ; c'eſt, dis-je, en *Turquie*, que la choſe s'eſt paſſée, & c'eſt d'une perſonne de diſtinction, qui ne fait que d'en arriver, que je tiens ce que je m'en vais vous dire. Pour le bien comprendre, il faut que vous ſachiez que chez les Turcs, comme parmi les Chrétiens, il y a différentes Sectes, & que tout le monde n'eſt pas de même avis en matiere de Religion, quoiqu'en gros ils ſe diſent tous *Muſulmans*, c'eſt-à-dire, Fideles. Or il y avoit à *Conſtantinople* une eſpece de Secte, qui, ſans avoir fait de ſchiſme, ſe diſtinguoit par la vénération qu'elle

avoit pour un célebre Docteur, dont la mémoire eſt en vénération, & duquel ils avoient adopté les ſentiments, prétendant qu'il avoit donné une explication plus sûre & plus nette à l'Alcoran que tous ceux qui avant lui s'étoient aviſés d'y faire des annotations. Je ne ſaurois dire s'il y entroit de la prévention; mais ce qu'il y a de sûr, c'eſt que quand même ce Docteur auroit erré dans quelques endroits, il n'y avoit point d'erreurs fondamentales dans ſon fait, & par conſéquent point de danger à ſuivre ſes principes. Cependant il s'eſt trouvé un Prêtre aſſez hardi pour les condamner; aſſez vain pour s'ériger en chef de parti, & pour publier des écrits injurieux à la mémoire de ce vénérable Docteur, ſans reſpecter ſes dons, ſes vertus & ſa mémoire. Un procédé de cette nature ſurprit & irrita toute la Ville de *Conſtantinople*. Le parti du Docteur outragé, & celui qui n'en étoit point, condamna le Prêtre *Inoorut*, c'eſt le nom du Prêtre ſédi-

tieux. Le peuple murmura hautement contre lui, & bien-loin d'appaiſer ſes plaintes, en tâchant de rectifier ce qu'il avoit fait, il renchérit encore là-deſſus, compoſa de nouveaux Livres plus fulminants & plus emportés que les premiers, & avec une plume trempée dans le fiel, il s'en prit à la perſonne de celui dont il n'avoit d'abord attaqué que les dogmes, & mille indignités contre lui, traitant tous ſes raiſonnements de rêveries, & diſant cent autres pareilles indignités; dans la vue d'illuſtrer ſon nom par cette controverſe, & d'acquérir une réputation d'intrépidité, en attaquant la mémoire d'un homme dont les parents étoient dans les charges, & tenoient un rang conſidérable à la Porte. Peut-être comptoit-il auſſi ſur des récompenſes de la part du parti oppoſé, qui, le connoiſſant d'humeur bouillante & entreprenante, pouvoit l'avoir d'abord mis en œuvre; quoi qu'il en ſoit, ſes deſſeins ne réuſſirent point: car, comme je l'ai déja dit, il

outra ſi fort les choſes, qu'il déplut également aux uns & aux autres. Le Public perdit enfin patience, & pour arrêter le cours de ſa furie, on fut obligé de recourir au Divan & au Clergé Mahométan, où il ſe vit également condamné. Le premier lui ôta ſes appointements, & l'autre lui défendit d'exercer ſes fonctions de Prêtre ou de Moufti (je ne ſais comment cela s'appelle.) Cette double Sentence le mortifia terriblement. L'intrépidité dont il avoit prétendu faire parade, l'abandonna à l'aſpect de l'indigence & du ſilence qu'on lui impoſoit. Dans cet état on prétend qu'il eut quelque envie de ſe joindre à une troupe d'Arlequins qui couroient le monde, & qui lui offrirent de l'agréger dans leur corps. On aſſure même que le déſir de gagner du pain, & l'envie de parler toujours en public le faiſoit pencher de leur côté; & dans certaine Comédie qui a été faite ſur lui, on lui fait eſſayer ſur le Théâtre une robe d'Arlequin, & répéter un de ſes

Digitized by Google

rôles. Mais je regarde cette circonſtance comme une épiſode dans ſon hiſtoire ; & n'aimant point à imputer aux gens au-delà de ce qu'ils ſont capables de faire, je crois devoir traiter cet endroit de fable. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que tout le monde ſe réjouit de la diſgrace de ce Prêtre, qui par ſes manieres hautaines & arrogantes s'étoit attiré la haine publique. Cela parut par des réjouiſſances & des Chanſons qu'on fit dans *Conſtantinople*, dont quelques Couplets ſont venus à ma connoiſſance.

CHANSON.

INOCORUT eſt ſuſpendu,
Et ſon Jugement eſt rendu ;
On ne verra plus dans l'Egliſe
Un Paſteur qui la ſcandaliſe.

Réjouiſſons-nous, Muſulmans,
Et pouſſons des cris éclatants :
Nous ne verrons plus dans l'Egliſe
Un Paſteur qui la ſcandaliſe.

Il y en a eu encore quantité d'autres ſur le même ton & ſur d'autres

airs. Cette disgrace a duré des années, qui ont paru bien longues au Prêtre *Inocorut*. Mais il n'y avoit pas moyen de la faire cesser, qu'en désavouant publiquement tout ce qui avoit été dit & écrit, & ce désaveu avoit quelque chose de bien bas & de bien mortifiant. La femme du Prêtre (car en *Turquie* les Prêtres sont mariés) : la femme, dis-je, s'opposoit à cette démarche, & s'y opposoit si fort qu'elle jura à son mari, qu'au cas qu'il eût la foiblesse de le faire, elle le renonceroit pour son époux, & le priveroit de tous les droits que l'hymen lui donnoit sur sa personne. Une aussi terrible menace qui auroit intimidé tout autre qu'*Inocorut*, le détermina, à ce qu'on dit, à se tirer de cet état d'inaction, dont il étoit déja bien las, & l'obligea pour cela à se dédire solemnellement, & par écrit, de tout ce qu'il avoit avancé. Chose, comme je l'ai déja dit, à laquelle un homme qui auroit eu un peu de cœur n'auroit jamais pu se résoudre. Par-

là

là il eſt rentré en charge ; mais il s'eſt entiérement dégradé de l'eſtime des honnêtes gens. On ne ſait point ſi ſa femme s'eſt dédite auſſi à ſon tour, ou ſi elle lui a fait éprouver l'effet de ſes menaces. Ce ſont des ſecrets dans leſquels il n'eſt pas permis d'entrer, & c'eſt aſſez d'avoir pu apprendre cette hiſtoire, de laquelle ceux qui me l'ont contée ont été en partie les témoins. Je ne ſais ſi vous la trouverez aſſez intéreſſante, pour n'avoir point de regret au temps que vous employerez à la lire. Elle peut toujours fournir matiere à des reflexions ſolides, & faire voir que par toute la terre les Miniſtres des Autels, & les gens employés au Service Divin ne ſont pas les plus exempts de défauts, ni ceux qui donnent les meilleurs exemples. Auſſi faut-il ſe retrancher à faire ce qu'ils diſent, ſans ouvrir les yeux ſur ce qu'ils pratiquent, puiſqu'il en eſt d'eux comme de ces trompettes qui appellent les Soldats à la charge, & qui n'y vont jamais.

Mais c'eſt aſſez moraliſé, il faut un peu diverſifier la ſcene, & égayer la converſation par le récit de quelque aventure. Je crois qu'on peut donner le nom de converſation à nôtre commerce : en tout cas je hazarde le mot, & vous êtes aſſez indulgente pour le paſſer. Les ſuſpenſions d'Armes ont fait revivre ici les plaiſirs que la Guerre avoit ſuſpendus, & les Officiers moins occupés à préſent des ſoins militaires, ne ſongent qu'à faire leur cour à *Bacchus* & à leurs belles, & ne s'occupent que de leurs plaiſirs. Une vie auſſi voluptueuſe ne laiſſe pas d'avoir ſes périls, comme vous l'allez voir. Un Capitaine de Dragons, qui étoit dans une Place frontiere que je ne nommerai point, de peur de démaſquer les auteurs, en contoit à la femme d'un Commandant, & en étoit écouté. Il avoit loué un appartement dans la maiſon qui joignoit celle de la Commandante, afin de pouvoir, à travers la muraille, faire l'amour à la maniere de *Pirame* & *Thisbé* : mais plus habi-

les que ces antiques amants, nos modernes avoient fait une plus grande ouverture à la muraille, & assez grande pour que M. le Capitaine pût entrer par cette brêche dans la chambre de la Dame, & causer avec elle plus commodément. Il y avoit long-temps que ce manége duroit, sans que le mari, qui n'étoit attentif qu'à la sûreté de la Place, y eût fait la moindre attention; lorsque la suspension d'Armes, que les *Anglois* nous accorderent, lui donna le loisir d'ouvrir les yeux sur les assiduités du Dragon, & de veiller à la sûreté de son honneur. Cette intrigue l'alarma. Il fit le pied de grue, pour tâcher de démêler ce que ce pouvoit être. Tout lui annonçoit son malheur; mais il n'en pouvoit point avoir de preuves certaines, par les précautions qu'on avoit prises pour le dérouter: il prenoit la clef de la porte, se barricadoit chez lui comme dans une place menacée de siege, sans que sa femme en murmurât: ses fenêtres se fermoient tous les soirs avec des cadenats, sur des prétex-

tes bons ou mauvais, ſans qu'il pût mettre ſon eſprit en repos, ni ſa tête à l'abri du ſort que ſon étoile lui avoit réſervé; & il fut convaincu de ce qu'il cherchoit, & qu'il n'auroit pas voula trouver, lorſque pouſſé par ſon mauvais génie, il s'aviſa d'aller dans la nuit écouter à la porte de ſa femme, & il entendit qu'elle étoit en converſation; mais converſation d'une nature à ne pouvoir pas lui faire croire que ce fût avec des eſprits qu'elle entretînt commerce. Cette certitude d'un malheur qu'il n'avoit fait que ſoupçonner, le mit au déſeſpoir : il enfonça la porte de la chambre, & entra dedans comme un furieux. Le galant ne ſongea qu'à faire promptement retraite, & à regagner ſon trou. Mais quelque diligence qu'il fît, il ne put pas éviter d'être apperçu; & le mari, qui s'étoit d'abord ſaiſi de ſon épée, courant à lui, eut encore le temps de le bleſſer comme un autre Achille au talon. La femme fut enſuite expoſée à ſoutenir un rude choc. Cependant elle n'a point

Digitized by Google

quitté la maiſon de ſon mari, qui, toutes réflexions faites, a jugé à propos de ne point faire éclater cette aventure. Le galant a fait paſſer ſa bleſſure pour une attaque de goutte; & l'on ignoreroit encore la vérité de la choſe, ſi ſon Chirurgien, auſſi indiſcret que celui de *Midas*, n'en avoit fait confidence à gens auſſi indiſcrets que lui, par leſquels j'en ai été inſtruite. Cette aventure a donné occaſion à une Cantate intitulée la Raiſon & l'Amour, qu'une perſonne de votre connoiſſance & de la mienne a compoſé, & dont je vais vous faire part.

CANTATE.

La Raiſon & l'Amour.

LA Raiſon & l'Amour
Diſputoient l'autre jour,
Qui pourroit remporter la gloire
D'être de *Lyſis* le vainqueur.
L'une ébranloit l'eſprit, l'autre ébranloit le cœur;
Mais aucun n'emportoit une pleine victoire.
Pour terminer ce différend,
A *Lyſis* remettons l'affaire,
Dit l'Amour; je veux ſeulement

A ſes yeux préſenter ma mere :
Montrez Minerve, & nous verrons alors
Qui de deux ſaura mieux lui plaire.
Pour le gagner bornons-là nos efforts.
Venus s'avance. Que de charmes,
Que de pièges pour un cœur !
Eſt-il d'aſſez fortes armes
Pour combattre ſa douceur ?
Les jeux, les ris & les graces
Brillent par-tout ſur ſes traces :
Tout y plaît juſqu'aux ſoupirs.
Ici d'une aîle légere
Voltigent mille plaiſirs.
Des Amours être mere,
C'eſt l'être des deſirs.
Mais quel éclat admirable
Frappe mes regards ſurpris.
C'eſt vous, Minerve adorable ;
Vous remporterez le prix.
Quelle gloire triomphante !
Quelle majeſté brillante !
Quels attraits pleins de bonté !
Vous faites Roi qui vous aime,
Et joignez au diadême.
La belle immortalité.
Voyez, voyez, *Lyſis* ; mais ſa vue inſenſée
Ne peut conſidérer des biens ſi précieux ;
Des regards de Venus ſon ame empoiſonnée,
Brûle d'un feu ſéditieux.
Venus occupe ſeule & ſon cœur & ſes yeux.
L'Amour victorieux
Vante ſur l'heure
Son grand crédit.
La Raiſon pleure,
Et l'Amour rit.

Digitized by Google

Mais enfin dégoûté d'une extrême molleſſe,
Lyſis reconnoit ſon erreur.
Plein de honte pour la baſſeſſe
Où l'engloutiſſoit ſon vainqueur,
Il l'abandonne, & ſans réſerve
Rompant ſes indignes fers,
Il court, il court à Minerve
Qui le reçoit à bras ouverts.
Auſſi ſur l'heure
La Raiſon rit,
Et l'Amour pleure,
Plein de dépit.
La Raiſon rit,
Et l'Amour pleure.
Que la Raiſon triomphe chaque jour.
De Minerve aſſurons le légitime empire :
Mais uniſſons ſi bien la Raiſon & l'Amour,
Que nous les faſſions tous deux rire.

Si l'on ſuivoit toujours de pareilles maximes, on ne tomberoit point dans des fautes comme celles de notre Capitaine de Dragons, dont l'aventure doit ſervir de leçon à ceux qui ſe trouveront dans le cas ; c'eſt-à-dire, qui ſeroient amoureux comme il l'étoit. Quoi qu'il en ſoit, il en a été quitte à meilleur marché que bien d'autres, & l'amour a produit des effets bien plus funeſtes à *Arras*, où il eſt arrivé une aventure qui fait voir que tout homme

Digitized by Google

prudent ne doit jamais confier ſon ſecret à ſa maîtreſſe. *Samſon* paya aſſez cher la confidence qu'il fit à la ſienne, pour que l'on dût avoir appris à être ſage à ſes dépens. L'homme dont il s'agit à préſent avoit formé le deſſein de trahir ſa Patrie, & de livrer la Ville d'*Arras* aux Alliés. Il fit confidence de ce criminel projet à un de ſes freres, qui le blâma extrêmement; ſi bien que craignant qu'il ne le dénonçât, il prit le parti de l'envoyer en poſte à l'autre monde, ne trouvant pas de moyen plus ſûr pour le faire taire. Mais comme il ne ſut pas ſe taire lui-même, il ne lui fut pas poſſible d'échapper au péril qu'il craignoit : car ayant eu la foibleſſe de faire part de ſon deſſein & du meurtre de ſon frere à une perſonne qu'il aimoit, cette ſeconde *Dalila* parut approuver ſa conduite ; & après avoir applaudi à ce double crime, demanda d'avoir part au profit qui reviendroit de la trahiſon, feignant, pour ne lui point cauſer de défiance, d'entrer de

Digitized by Google

bonne foi dans ſon projet; après quoi marquant bien moins d'amour que de prudence, elle fut dénoncer ſur l'heure ce malheureux amant, dont le procès fut bientôt fait. Il a été tenaillé. Choſe qui ne lui ſeroit point arrivée, s'il eût été de l'humeur de celui qui diſoit : *tu n'en ſauras rien, grand Louis, car j'étois ſeul quand je le fis.* Il s'eſt trouvé des gens qui ont prétendu que cette femme avoit fait ſon devoir, & que l'intérêt de la Patrie doit l'emporter ſur tout, puiſqu'il a autrefois fait taire les mouvements de la nature, & obligé des peres à immoler leurs propres enfants au bien public. Mais outre que ces ſentiments ſi héroïques ne ſont plus de ce temps, où il ſemble que les gens ne ſont plus ſi fous de leur Pays qu'on l'étoit autrefois chez les Romains; outre cela, dis-je, il me ſemble que trahir un amant qui vous ouvre ſon cœur, n'eſt pas un crime beaucoup moins grand que celui dont ce miſérable venoit de s'accuſer, d'autant plus qu'il pouvoit y avoir d'autres

meſures à prendre pour éviter le mal qui reſtoit à faire, & pour l'obliger à ſe repentir de celui qui étoit déja commis. Auſſi, après avoir bien raiſonné là-deſſus, il s'eſt trouvé plus de gens diſpoſés à blâmer cette cruelle amante, qu'à la louer. Sa dureté a été imputée au ſexe, ſuivant la louable coutume qu'on à dans le monde, de blâmer toujours les femmes en gros, même dans les fautes qui leur ſont les plus particulieres. Et voici un Rondeau en ſtyle Marotique, qui a été fait en notre honneur, & dont cette aventure a été l'occaſion.

RONDEAU.

QUE femme naſt habile pour le mal !
Dans l'âge ſeul quatre fois triennal,
Plus elle en ſait que le plus grand génie,
Qui vieilliſſant ſur l'art de la magie,
Auroit acquis de ſavoir maint quintal.
Ses beaux yeux ſont de naufrage un fanal,
Non de ſalut. Rien au cœur déloyal
N'eſt plus Sirene en ſa douce harmonie
Que femme.
Dans ſon maintien pleine d'hypocriſie,
De la vertu n'a que ſuperficie,
Et dit pourtant que c'eſt ſon principal.

Digitized by Google

Homme prudent, ne vous y fiez mie :
Car n'eſt plus beau ni plus traître animal
Que femme.

Il eſt arrivé à *Cambray* une aventure qui ne fait pas plus d'honneur aux Dames que celle que je viens de vous conter, & qui certifie encore ce que le Rondeau leur impute. L'amour a donné une ſcene fort tragique dans ce Pays. Voici le fait. La femme d'un Greffier du Parlement de *Tournay* étoit aimée d'un Procureur de la même Juriſdiction, à préſent transférée à *Cambray*. L'inclination de ce Procureur avoit commencé dès le temps que la Greffiere étoit fille, & avoit duré depuis ſon mariage. La belle n'avoit pas pouſſé la conſtance auſſi loin; & ſoit vertu ou dégoût, elle n'étoit plus d'humeur de recevoir les vœux de cet amant. Ils avoient même eu divers démêlés ſur des bruſqueries qu'elle lui avoit faites, ſans que cela eût pu le rebuter; & enfin, un ſoir que cette belle étoit ſur ſa porte avec un cavalier, ce pauvre malheureux conduit

par la fatalité de ſon étoile, vint l'aborder & reçut mille duretés pour réponſe à ſon compliment; après quoi ſe levant bruſquement & lui tournant le dos, elle rentra dans la maiſon avec le cavalier. Le Procureur la ſuivit, & ne pouvant pas entrer dans ſa chambre, dont elle avoit eu ſoin de fermer la porte, il fut dans le jardin, ſur lequel les fenêtres de cette chambre donnoient; & s'approchant des grilles, s'obſtina à vouloir encore lui parler. La Dame n'avoit rien à craindre, puiſque ces mêmes grilles faiſoient ſa ſûreté, & que l'amant ne paroiſſoit-là que dans une poſture de ſuppliant. Cependant, outrée de cet acharnement qu'il avoit à la ſuivre, elle lui cria d'un ton irrité, qu'il commençoit à laſſer ſa patience, & que s'il ne ſe retiroit au plus vîte, elle alloit lui brûler la cervelle d'un coup de piſtolet. L'amant regarda cela comme une menace en l'air, dont il n'eut garde de s'épouvanter. Mais comme il ne ſe retiroit point, elle parut armée d'un piſtolet, réité-

rant

rant ſes menaces. Le pauvre amant voyant qu'il n'y avoit point de raillerie, prit alors le parti de décamper : mais étant par malheur obligé de paſſer, en ſe retirant, devant la porte de cette fatale chambre, qu'on avoit ouverte pour mettre le holà, & pour tâcher d'appaiſer la Dame, elle le vit ; &, aigrie par ſa vue, lui lâcha le piſtolet dont elle étoit encore armée, & lui perça le corps avec trois balles dont il étoit chargé. Ce pauvre amant mourut deux jours après des bleſſures qu'il avoit reçues de la main du monde qui lui étoit la plus chere ; & cette victime d'amour mériteroit, ce me ſemble, une place honorable dans le martyrologe amoureux. Je doute que Madame la Greffiere en puiſſe obtenir une parmi les femmes illuſtres, malgré toute ſa bravoure, puiſqu'il n'étoit pas néceſſaire de la pouſſer ſi loin, & qu'il eſt fort aiſé d'être vertueuſe ſans être homicide. Pour moi, je ſuis fort du ſentiment de la femme d'*Orgon* dans le *Tartuſe* : je n'aime point ces vertus

hériſſées d'ongles & de griffes ; & les femmes qui font le plus de vacarme ſur le chapitre de l'honneur, ne ſont pas, ſelon moi, celles qui en ont le plus. Il en eſt de cela comme de la bravoure chez les hommes. Un véritable brave ne ſe vante point ; il paroît toujours de ſang froid, pendant qu'un poltron vous étourdit par ſes fanfaronades. La Greffiere a pris le parti de la fuite, qui étoit le plus ſûr qu'elle pût prendre dans cette occaſion. On dit qu'elle eſt venue joindre ſon époux, à qui elle n'aura pas manqué de faire valoir le ſacrifice ; & l'on croit qu'avec le ſecours de ſes amis, & en aggravant un peu les accuſations qu'on formera contre le mort, il n'aura pas de peine à lui faire obtenir ſa grace. Mais c'eſt aſſez parlé d'aventures tragiques : cependant, pour ne paſſer pas tout d'un coup d'une extrêmité à l'autre, en enjambant du tragique au comique, je prendrai un milieu, en vous entretenant encore de morts ; mais de morts qui ſont morts naturellement.

C'eſt du pauvre Marquis de la *Fare*, Capitaine des Gardes du Corps de M. le Duc d'*Orléans*, dont il eſt queſtion : & voici ſon Epitaphe que je vous envoie.

EPITAPHE.

CI-gît un homme incomparable,
De tout le monde regretté :
Jamais de rien trop entêté;
Toujours convive infatigable,
Il fut d'un caractere aimable,
Et tout paîtri de volupté;
D'une douce ſociété,
Et d'un tour d'eſprit agréable.
Né pour la joie, il l'aima fort.
Selon lui perſonne n'eut tort.
Il en a laiſſé la maxime.
Gens dévots, apprenez de lui
A ne pas tomber dans le crime
De juger toujours mal d'autrui.

La maxime du Marquis de la *Fare* n'eſt guere ſuivie ici, où l'on ne ceſſe de s'accuſer & de ſe noircir réciproquement, non-ſeulement quant aux mœurs, mais auſſi quant à la doctrine. Le démêlé des *Jéſuites* avec les *Janſéniſtes* cauſe ici une eſpece de guerre inteſtine, qu'on prétend être allumée

Digitized by Google

par le feu de l'amour divin, & qui n'en eſt pourtant pas moins dangereuſe. Voici des Vers qui ont été faits ſur les Peres *Rollin* & du *Rieu*, ſoupçonnés de Janſéniſme; le premier, Principal du College de *Beauvais*, & le ſecond de celui du *Pleſſis*.

Chérir également la vertu, la ſcience,
Briller par ſon eſprit, vivre en parfait Chrétien,
Aujourd'hui c'eſt un crime en *France*;
Et la Jéſuitique engeance
Sur ce point ne pardonne rien.
Par-là *Rollin* a fait naufrage.
Pour du *Rieu* dès long-temps l'on craint le même orage.
Les *Eſcobars* en tout ceci
N'ont rien à craindre, Dieu merci.

Il y a eu depuis quelque-temps une quantité prodigieuſe de maladies à la Cour & à la Ville. Les Officiers en ont rapporté de l'Armée, & la fievre a ſuccédé ici à la petite vérole & à la rougeole. Mais elle n'y a pas fait des effets ſi funeſtes, graces au Ciel & au *Quinquina*. C'eſt quelque choſe de merveilleux que cette drogue. Avant qu'on la connût en *France*, on prétendoit que

Digitized by Google

ce n'étoit que par la mort que les Médecins tiroient parti de la fievre. Mais nous ne ſommes plus dans ce temps d'ignorance. On ſait à préſent guérir, ou du moins fixer ces dangereux accès, avec le ſecours de l'admirable *Quinquina*, que la *France* exaltera toujours, puiſqu'elle lui a dû autrefois la ſanté de ſon Roi. Ce fut ſur cet heureux effet d'un ſi ſalutaire remede, que les Vers ſuivants furent faits.

TRIOMPHE du Quinquina ſur l'Aiman.

CÉDEZ, ſuperbe Aiman, cédez au Quinquina.
On ſait que le Ciel vous donna
De ſecretes vertus que l'on ne peut comprendre.
Le fer même pour vous ſemble avoir le cœur tendre.
Votre invincible eſprit, qui paſſe en d'autres corps,
Et qui les fait mouvoir ſans vie & ſans reſſorts,
Eſt une eſpece de miracle
A qui rien ne peut faire obſtacle.
Mais, par un aſcendant ſuprême,
Le Quinquina déſarme & fléchit la mort même;
D'une brûlante fievre il arrête le cours,
Des violents accès, terreur des plus beaux jours;
Il retient les friſſons qui font trembler les ames,
Et dompte également les glaçons & les flammes.
Vantez, vantez, Aiman, vos effets inouis,
Il a plus fait que vous, il a guéri LOUIS.

Voici des Vers qui ont été faits ſur une maladie d'une autre nature, à laquelle le Quinquina n'eſt du tout point néceſſaire. Madame la Marquiſe de*** s'étant trouvée mal à l'Egliſe, à cauſe de ſa groſſeſſe, le Comte de ***, qui en eſt amoureux ; car, comme vous ſavez, c'eſt ici la mode d'aimer les femmes mariées : le Comte de ***, dis-je, qui en eſt amoureux, parut fort inquiet de cet accident, & fut dès l'après-midi chez la belle pour lui faire ſon compliment là-deſſus, & lui exagérer en même-temps ſon amoureux martyre. La Dame, qui ne l'aimoit peut-être pas beaucoup, traita tous ſes maux de chimere, & trouva fort mauvais qu'il oſât les mettre en parallele avec des indiſpoſitions réelles, dont on ne peut guérir qu'en ſouffrant de violentes douleurs : remede en quelque maniere pire que le mal. L'amant n'oſa diſconvenir du fait, mais il prétendit être moins obligé de compatir à ſes peines, qu'elle ne l'étoit à prendre part à celles qu'il ſouffroit, & il

Digitized by Google

exprima ſa penſée par ces Vers, qu'il lui envoya un moment après être ſorti de chez elle :

Des maux que fait l'amour me plaignant l'autre jour,
De ſa groſſeſſe, *Iris* ſe plaignit à ſon tour.
Ah ! lui dis-je, belle Inhumaine,
Notre deſtin n'eſt point égal :
Vous êtes cauſe de ma peine,
Et je n'ai point fait votre mal.

Vous trouverez que ce Sixain pourroit être placé parmi les Poéſies gaillardes : mais ce ſeroit bien autre choſe, ſi je vous faiſois part de ceux qui ont été faits ſur le mariage d'un Procureur de cette Ville, nommé *Lety*, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, vient de ſe marier par un principe de conſcience, aimant mieux, ſuivant le précepte de *S. Paul*, ſe marier que de pécher par des déſirs trop ardents, & par conſéquent criminels. Comme on s'eſt un peu donné carriere en traitant un ſujet auſſi égayé que celui-là, je me contente de vous rapporter le fait, qui eſt conſtamment vrai ; c'eſt même à la veuve

du Procureur-Général de *Canada*, que ce vigoureux octogénaire vient de se marier. Je ne sais si c'est par le même motif que le Duc de *Mazarin*, âgé de quatre-vingt deux ans, & veuf de cette belle Duchesse de *Mazarin* qui mourut en *Angleterre*, s'est mis en tête d'épouser Mademoiselle de la *Chaussée*, qu'il a fait élever à sa maniere dans un Couvent, & qui n'a présentement que quinze ans. C'est une fille de condition, très-aimable ; mais avec peu ou point de bien. Enfin il semble que nous sommes encore au temps des Patriarches : nous voyons tous les jours des gens qui, comme eux, passent les bornes ordinaires de la vie.

Le Procureur *Lety* nous fournit un exemple de vigueur, qui ne peut être comparé qu'à ces anciens ; & j'espérerois voir revivre parmi nous cet heureux siecle, qu'on appelloit l'*Age d'Or*, si je voyois régner dans le monde l'innocence, la paix & l'abondance qui y étoient dès ce temps, & que la méchanceté des humains en a fait fuir.

Digitized by Google

Cette réflexion morale me conduit à vous faire part d'une nouvelle que je reçois dans ce moment, bien différente de celles dont je viens de parler : Monſieur de *Vaginay*, Procureur-Général de la Cour des Monnoies de *Lyon*, & qui ſortoit de la Charge de Prévôt des Marchands, à laquelle eſt attaché le Gouvernement de cette Ville, en l'abſence de Monſeigneur le Maréchal de *Villeroy* qui en eſt pourvu, & qui, comme vous le ſavez, eſt obligé de ſe tenir à la Cour par ſes Emplois : ce Magiſtrat, dis-je, qui étoit d'un eſprit & d'un mérite diſtingué, & qui a toujours été jovial, homme à bons mots, qu'il appliquoit fort à propos, s'imagina tout d'un coup qu'il étoit prêt de mourir, & cela au milieu d'une ſanté parfaite, quoique âgé de quatre-vingt ſix ans : il marqua le terme de ſa vie, & ſe prépara pour partir au jour marqué, avec la même certitude que s'il eût été condamné par un Arrêt de la Tournelle. Ses amis firent tous leurs efforts pour le tirer d'une prévention

auſſi triſte, ne voyant point de cauſe apparente qui dût la lui donner; car il ne paroiſſoit ni changé ni baiſſé : il marchoit, agiſſoit ; mais comme il donnoit tous ſes ſoins à régler ſes affaires domeſtiques & celles de ſa conſcience, on ne put jamais l'engager à la moindre diſſipation. Laiſſez-moi, diſoit-il à ſes amis, allez vous divertir; j'ai des affaires plus importantes auxquelles il faut que je travaille. Enfin, le jour fatal étant arrivé, il ſe confeſſa, communia, & ſe fit apporter l'Extrême-Onction, après quoi il s'habilla, & fut chez ſon Curé le remercier de ſes ſoins & lui demander ſa bénédiction, enſuite il revint chez lui; & donnant de l'argent à une perſonne de confiance, lui ordonna d'aller dans une Egliſe, qu'il lui nomma, faire dire une Meſſe pour les agoniſants, & delà dans une autre en faire dire une pour les morts. Cet homme exécuta religieuſement ſes ordres, & le trouva effectivement mort lorſqu'il rentra au logis. Voilà un fait très-nouveau &

Digitized by Google

très-véritable, dans lequel je vous assure que je ne comprends rien.

On dit que la même chose est arrivée au Maréchal de *Catinat*, qui quelque-temps avant de mourir, s'étoit retiré dans une de ses Terres, pour y attendre la mort, qui est arrivée au jour marqué, & à l'heure à laquelle il l'attendoit depuis long-temps : ainsi il n'en aura pas été surpris. Ce qu'il y a de sûr, c'est que bien des gens l'ont cru mort avant qu'il le fût, & qu'on a été étonné d'apprendre sa mort après celle de feu Monseigneur le *Dauphin*; tant il étoit mort au monde par sa retraite. Cette maniere de mourir par anticipation a quelque chose de bien triste. Mais comme toutes les choses de la vie ont deux faces, il est sûr que si l'on se prive par-là de quelques plaisirs, ou s'exempte aussi de bien des peines & de bien des chagrins qu'on rencontre dans le monde. L'amour, ou du moins, comme dit *Bussy*, la maniere de le faire, en cause souvent de très-cuisants. Il a coûté la vie à un Sei-

gneur Napolitain, que le Marquis *P... T...*, amant de ſa femme, a tué, dans ſa propre maiſon, de deux coups de poignard, après quoi il s'eſt évadé par la cheminée : l'innocent a ſouffert dans cette occaſion, & c'eſt l'offenſé qui a porté la peine des fautes d'autrui. Ainſi va quelquefois le monde. Comme l'amour n'eſt pas auſſi mal-faiſant en *France* qu'en *Italie*, l'aventure qui eſt arrivée à Madame *D**** n'a pas eu un dénouement auſſi funeſte. Cette belle avoit trouvé le ſecret de plaire au Chevalier *D****, qui de ſon côté ne lui étoit pas indifférent. Comme ce jeune Seigneur lui trouvoit aſſez de mérite pour s'en faire une attache ſérieuſe, & qu'il étoit bien aiſe de pouvoir l'aimer toujours, il s'aviſa de lui donner le conſeil du monde le plus extraordinaire : Madame, lui dit-il, il dépend de vous de faire mon bonheur ; je ne puis être heureux qu'en vous aimant, & je ne puis vous aimer qu'autant que je vous eſtimerai ; c'eſt pourquoi je vous conjure de n'avoir jamais de foi-

bleſſe

bleſſe pour moi; car je vous avoue franchement que c'eſt-là l'écueil de ma tendreſſe, & que ſi j'avois trouvé des cruelles, je n'aurois jamais été inconſtant. Profitez de l'avis que je vous donne; il y va de nos amours, & vous ne pouvez vous aſſurer de moi qu'à ce prix. Peut-être que moins maître de ma paſſion que je ne le ſuis aujourd'hui, je vous tiendrai demain un autre langage; mais gardez-vous bien de vous laiſſer perſuader: je vous en parle en honnête homme & en véritable amant, au lieu qu'alors je vous en parlerai en homme qui vous aimera beaucoup moins que ſon plaiſir. Songez-y: je ne vois que vous digne de fixer mon cœur, tâchez de le garder, & n'allez point par de fatales complaiſances détruire toute l'impreſſion que votre mérite a fait chez moi. La Dame étonnée d'un pareil diſcours, répondit au Chevalier avec un ſourire dédaigneux: allez, Monſieur, ne craignez rien, ma vertu me répond de votre inconſtance; & quelque bons que ſoient

vos conſeils, vous auriez pu vous épargner la peine de me les donner. Ils furent pourtant très-mal ſuivis : Le Chevalier changea, comme il l'avoit prévu, de note, déſavoua tout ce qu'il avoit dit, traita ſon raiſonnement de folie, diſant que quand il l'avoit fait, il n'étoit encore qu'apprentif amoureux, & cent choſes de cette nature, auxquelles la trop crédule Dame ſe rendit. Peut-être que l'éloquence de ſon amant ne fut pas la ſeule raiſon qui la perſuada, & qu'elle en trouva encore de plus fortes chez elle. Quoi qu'il en ſoit, elle éprouva la vérité de ce que le Chevalier lui avoit dit ; & il devint auſſi-tôt inconſtant qu'heureux, ſi tant eſt qu'il pût regarder comme un bonheur la choſe du monde qu'il avoit le plus appréhendée, & qu'il avoit tant pris de ſoin d'éviter. Cette aventure a été ſue par l'indiſcrétion de l'un des deux : la Cour & la Ville en ont raiſonné à leur mode : les uns ont blâmé le caprice du Chevalier, les autres ont loué ſa ſincérité ; & tout le

monde convient, que ſi les Dames connoiſſoient leurs véritables intérêts, elles feroient, par politique, ce qu'elles ſont obligées de faire par vertu ; puiſque, ſelon M. de la *Bruyere*, les hommes ſe détachent par les faveurs, & que, comme dit certaine Chanſon,

Une tendre faveur engage la Bergere,
Et bien ſouvent dégage le Berger.

C'eſt ce qu'on a vu dans tous les temps & parmi toutes les Nations, & c'eſt ce que prouve cette Epigramme de *Philodemus*, tirée de l'Anthologie, qui commence par

Demo Makteinei.

Demos & *Termion* me font mourir d'amour.
Dans les jeux de *Venus* la premiere eſt ſavante,
Et l'autre dans ces jeux eſt encore ignorante.
Demos à mes deſirs ſe livre ſans détour ;
Termion eſt pour moi toujours fiere & ſévere.
Je puis jurer par vous, Déeſſe de *Cithere*,
Qu'entr'elles deux mon cœur eſt encore incertain :
Mais, à le dire ſans myſtere,
Termion, je penſe, à la fin
Va devenir le but de l'ardeur qui me preſſe.
Je mépriſe toujours ce qui dépend de moi :
Au lieu qu'avec ardeur tout mon cœur s'intéreſſe
A donner à quelqu'autre une nouvelle loi.

Voilà juſtement le cas de notre Chevalier, dont on ne doit point blâmer les ſentiments, puiſqu'ils ſont autoriſés par les anciens Grecs, qui étoient les gens les plus habiles & les plus ſages de leur temps. Mais, à propos, que direz-vous de me voir citer ainſi des Auteurs Grecs ? Vous m'allez croire bien ſavante : c'eſt pourquoi je m'en vais finir ma Lettre, de peur de détruire cette opinion ; car j'ai oui dire que les gens qui parlent trop, ſe font ſouvent du tort : auſſi-bien, que pourrois-je vous dire, après avoir cité du Grec ? Il n'y a plus, comme dit le proverbe, qu'à tirer l'échelle, & je n'y puis ajouter que l'aſſurance du parfait dévouement avec lequel je ſuis, &c. *A Paris ce.*

LETTRE XCIX.

TOUTE votre Lettre m'a fait un plaiſir infini. J'aurois ſouhaité qu'elle eût pu être infinie : mais comme de pa-

Digitized by Google

reils ſouhaits ne conviennent point à des créatures qui doivent elles-mêmes finir, il faut ſe retrancher à tâcher de vous engager à me renouveller ſouvent la même ſatisfaction. Pour cela, je crois qu'il eſt à propos d'agir par parole & par exemple ; ainſi, Madame, je m'en vais vous continuer la relation des fêtes particulieres qui ſe ſont données ici. Il me ſemble que j'en étois reſtée au gâteau des Rois, qui s'eſt perpétué chez Meſſieurs les Plénipotentiaires pendant le Carnaval : je vous laiſſai chez M. le Comte *Paſſionei*, Miniſtre de la Cour de Rome, qui, comme je vous l'ai déja dit, avoit choiſi la belle Madame *Markchal* pour ſa Reine ; & franchement il y fait aſſez bon pour que je ne duſſe point me trop preſſer de vous en tirer. Il eſt peu de Seigneurs dont la table ſoit auſſi délicate : ſes manieres nobles, & qui trouvent l'art d'aſſaiſonner les choſes par une politeſſe enchantée, ont un certain je ne ſais quoi, qui répand le charme & l'agrément dans tout ce qu'il

fait. Sa fête fut des plus magnifiques ; toutes les perſonnes qui avoient été de celle de Mylord *Straford* s'y trouverent, & Madame la Comteſſe de *Bergomi* augmenta le nombre des beautés qui y avoient brillé. Il eſt vrai auſſi que Madame *d'Alwich* n'en fut point, à cauſe de quelque indiſpoſition. Pendant le repas, qui fut des plus ſomptueux, on tira au ſort tous les Rois qui devoient lui ſuccéder ; & comme le nombre en étoit plus grand que celui des ſemaines qui reſtoient juſques au Carême, il fut décidé que, pour ménager un temps ſi précieux, on donneroit deux fêtes par ſemaine. M. le Comte de *Denhof*, qui ſuccéda immédiatement, célébra la ſienne avec beaucoup d'éclat. Il avoit choiſi Madame la Ducheſſe de *S. Pierre* ; car il faut remarquer qu'il n'y avoit que les Dames qui étoient de la partie qui puſſent être en droit de régner ; ainſi comme il s'en falloit beaucoup qu'elles fuſſent en auſſi grand nombre que les Meſſieurs, elles ont été couronnées plus d'une fois. Mada-

me la Comteſſe de *Denhof* la fut par M. le Baron *d'Alwich*, qui ſuccéda au Comte de *Denhof*, & qui fit parfaitement bien ſes honneurs. On danſa chez lui juſques à cinq heures du matin, & l'on remarqua que pendant ce temps-là, M. le Comte de *Zinzendorf* ſe retira dans un coin de la ſalle avec M. l'Abbé de *Polignac*, & qu'ils s'entretinrent plus de trois heures tête à tête. Mylord *Straford* avoit quitté dès minuit la partie pour aller tenir la ſienne chez l'Evêque de *Briſtol*, avec les Miniſtres de *Leurs Hautes Puiſſances*. La conférence dura juſques à trois heures du matin, & l'on y régla le traité de barriere entre la *Hollande* & la *Grande-Bretagne*; & la garantie de la ſucceſſion à cette Couronne dans la Maiſon de *Hanover* fut renouvellée. M. *Hariſſon*, Secrétaire de l'Ambaſſade d'*Angleterre* à *Utrecht*, en partit le lendemain, qui étoit le trente Janvier, pour aller porter ces Traités à la Reine, & les faire ratifier; & l'on a appris qu'il étoit mort à *Londres* après avoir exécuté ſes commiſ-

ſions, & dans le temps qu'il étoit prêt à retourner ici. Sa place eſt à préſent remplie par M. de *S. Jean*, frere de Mylord Vicomte de *Bolingbroke*, Secrétaire d'Etat. Mais revenons à nos plaiſirs. Ce fut M. le Marquis *del Borgues*, Miniſtre de *Savoye*, qui régna après le Baron *d'Alwich*, chez qui la couronne reſta encore : car ce Marquis en fit part à l'épouſe de ſon Prédéceſſeur. M. *Meſnager* ſuccéda au Marquis *del Borgues*, & Madame la Comteſſe de *Bergomi* à la Baronne *d'Alwich*. Après quoi vint le tour de Monſeigneur le Comte de *Tarouca*, qui célébra ſa fête avec la magnificence avec laquelle il a accoutumé de faire toutes choſes. Il choiſit pour Reine la belle Madame *Markchal*. La fête commença par la Tragédie de *Rodogune*, qui fut jouée avec beaucoup de ſuccès ſur un Théâtre qu'on avoit dreſſé dans une ſalle bien ornée, au milieu du jardin, de laquelle je vous ai parlé, & qui brilloit par un million de bougies dont elle étoit éclairée ; par quantité

de luſtres & de glaces de miroir qui multiplioient les lumieres ; par la maniere dont elle étoit meublée, & par la quantité de beau monde qu'elle raſſembloit. Il y avoit cent perſonnes toutes priées, ſans compter les ſupernuméraires, auxquels la politeſſe du Comte donna entrée. La Tragédie fut très-bien exécutée : les Acteurs ſe ſurpaſſérent : *Colombine* ſur-tout fit merveilles dans le rôle de *Cléopâtre* qu'elle joua, & eut des applaudiſſements infinis. La Piece fut ſuivie d'un petit divertiſſement mêlé de danſes, après quoi on ſervit un feſtin des plus ſuperbes, tel que Monſeigneur le Comte de *Tarouca* les donne ordinairement : c'eſt tout dire. Cette belle journée ſe termina par un bal, qui dura juſques à cinq heures du matin. M. le Comte de *Bergomi*, qui fut l'héritier de la Couronne, prit pour Reine Mademoiſelle *Wood*, niéce de Mylord Evêque de *Briſtol*, & célébra le lendemain ſa Royauté avec beaucoup de magnificence & d'éclat. Voilà comme l'on ſe

divertit ici, où les plaiſirs ſont beaucoup plus tranquilles qu'ils ne l'ont été à *Veniſe*; car le Chevalier *Doto*, célébre par ſon beau génie, y a été tué par une perſonne maſquée. Il y a encore un autre Seigneur à qui un maſque a donné un coup de poignard; & l'on mande de ce Pays, que ces funeſtes accidents ont beaucoup dérangé les plaiſirs du carnaval. Outre les fêtes que nous avons eues deux fois par ſemaine, il s'en eſt donné une très-ſomptueuſe le jour de la naiſſance de la Reine d'*Angleterre*. Un feſtin que Mylord Evêque de *Briſtol* donna dans ſon Hôtel, en fit l'ouverture. La plûpart des Miniſtres & des perſonnes de diſtinction de l'un & de l'autre ſexe qui ſe trouverent ici, furent de ce dîner. Mylord *Straford* couronna la fête par un très-beau bal qu'il donna chez lui le ſoir, dans lequel, outre les perſonnes qui y figuroient, comme on dit, en beau, il vint encore plus de quatre cens maſques dans les déguiſements du monde les plus propres & les mieux

entendus. Toute cette foule fut régalée par un ſuperbe ambigu que Mylord *Straford* avoit fait ſervir dans une ſalle où l'on alloit tour-à-tour par bandes : l'on y trouvoit tout ce qu'on pouvoit ſouhaiter de plus exquis, & les vins les plus délicieux y couloient de ſource. Ils furent même répandus juſques aux gens de livrée, auxquels on donna un tonneau à vuider dans le jardin, qu'on avoit illuminé comme tout le reſte de la maiſon, & où la ſcene ne fut pas moins gaie. Enfin tout ſe reſſentit dans cet Hôtel de la magnificence du Maître, & de ſon zele pour l'illuſtre Reine dont il portoit le caractere. Voici des Vers de la façon de la *Quinteſſence* en l'honneur de cette incomparable Souveraine.

SONNET ſur des bouts-rimés.

AU Temple de Pallas *Anne* mérite un *buſte* ;
Par elle les lauriers, au milieu des . . *glaçons*,
Ont dans les champs de Mars fourni d'amples
. . . . . *moiſſons*,
Et paré des Héros le front noble & . . *robuſte*.
Puiſſe-t-elle régner auſſi long-temps qu' *Auguſte* !

Puiſſe-t-elle donner, par ſes ſages . . . . . *leçons*,
La paix à l'Univers, matiere à nos . . . *Chanſons*,
Et mériter toujours le beau titre de . . . . *juſte !*
De ſes fiers ennemis elle dompte . . . . *l'orgueil* :
Si-tôt qu'ils ſont ſoumis, elle leur fait . . *accueil.*
A ſes heureux progrès ſa bonté ſert de . . . *digue* ;
La diſcorde aura beau faire agir ſes . . *reſſorts*,
ANNE de ſes bienfaits veut nous être . . *prodigue.*
Qu'elle ſoit à jamais l'objet de nos . . . *tranſports !*

Voici encore une Chanſon du même endroit, & à peu près ſur le même ſujet.

CHANSON.

EUROPE, enfin ſéche tes pleurs,
Tu vas voir finir tes malheurs.
La Paix redeſcend ſur la terre,
Lere la, lere lan lere, lere la, lere lan la.

Cette aimable Fille des Cieux,
Pour revenir dans ces bas lieux,
Prend ſa route par l'Angleterre,
Lere la, lere lan lere, lere la, lere lan la.

Mes chers amis, en l'attendant,
Buvons & rebuvons ſouvent
A la ſanté du Miniſtere,
Lere la, lere lan lere, lere la, lere lan la.

Buvons à cette douce Paix,
L'objet de nos tendres ſouhaits,
Qui change en bon vin notre biere,
Lere la, lere lan lere, lere la, lere lan la.

On

On avoit fait l'Été passé des Vers sur la continuation de la Guerre, qu'on a parodiés depuis les nouvelles espérances qu'on a conçues de la Paix.

Voici les premiers.

ENFIN, malgré nos vœux, la Discorde & l'Envie
Ont obligé la Paix de remonter aux Cieux.
Objet de nos desirs, délice de la vie,
Pourquoi si promptement disparoître à nos yeux?
Le Ciel irrité de nos crimes,
Ne le veut point céder à nos ardents souhaits;
Pour te revoir, charmante Paix,
Faut-il encor de sanglantes victimes?
Partez, braves Guerriers, volez aux champs de Mars,
A de nouveaux combats l'Ennemi vous appelle.
Puisqu'il faut que le fer vuide notre querelle,
Courez, vous saurez vaincre & braver les hazards.
Eugene vous conduit au chemin de la gloire.
Allez sous ce Héros moissonner des lauriers.
Son nom seul vaut autant que dix mille Guerriers.
Sous un Chef tel que lui, l'on court à la victoire.

Voici ceux qu'on a faits à présent.

MALGRÉ nos vœux ardens la Discorde & l'Envie
Vouloient forcer la Paix de remonter aux Cieux;
Mais le Ciel nous la rend, cette Fille chérie;
Nous la verrons bientôt paroître dans ces lieux.
Mars depuis trop long-temps fait gronder son tonnerre:

Les jeux & les plaiſirs doivent avoir leur tour :
Venez, charmante Paix, délice de la terre,
Ramenez ici-bas & les Ris & l'Amour.

Autres Vers en l'honneur de la Paix.

CHANSON, ſur l'air d'*Aimable Vainqueur.*

CHERS amis, la Paix
Remplit nos ſouhaits ;
Le bon vin de France
Coule en abondance.
Buvons à longs traits.
C'eſt dans mon verre,
Qu'il faut que la guerre
Emouſſe ſes traits.
Nos fameux Guerriers,
Par mille conquêtes,
Ont paré leurs têtes
D'aſſez de lauriers.
Suivons Bacchus,
Offrons-lui nos vœux.
Le Dieu des alarmes
N'a point tant de charmes,
Il eſt trop fougueux ;
Et les Amours,
Au ſeul bruit des armes,
Fuiroient pour toujours.

On compte à préſent ſur une Paix, à tous égards générale, & plus générale qu'on ne l'avoit d'abord eſpérée ;

Digitized by Google

car on prétend que le *Turc* ne veut plus rompre celle qu'il avoit faite avec les *Moſcovites*, & que toutes les meſures que nous avions priſes pour brouiller les cartes dans ce Pays, ſont rompues. C'eſt ce qui a donné lieu à la Chanſon qui ſuit, & qui eſt ſur le même air de l'autre.

CHANSON.

Vos divins attraits,
Déſirable Paix,
Calment nos alarmes,
Eſſuyent nos larmes,
Comblent nos ſouhaits.
Ce ſont vos charmes
Qui du Dieu des Armes
Emouſſent les traits.
Ce terrible Mars,
Même dans la Thrace,
Va céder la place
A vos étendards.
Régnez toujours,
Et que les Amours,
Les Ris & les Graces
Marchent ſur vos traces.
Que de beaux jours!
Charmante Paix,
Accourez de grace
Vers nous pour jamais.

On dit que le Roi de *Suede* va être la victime des changements arrivés à la *Porte* ; que les *Turcs* ont attenté à ſa vie, qu'il n'eſt pas même en ſûreté, puiſqu'ils ſe ſont aſſurés de ſa perſonne, & qu'ils le retiennent priſonnier. On aſſure que ces Infideles ont pouſſé leur fureur juſqu'à brûler la maiſon que ce Prince avoit habitée à *Bender*, & toutes celles des perſonnes qui paroiſſoient être dans ſes intérêts : qu'ils ont défendu, ſous peine de la vie, qu'on eût à lui porter des vivres, & autres choſes néceſſaires ; & qu'il y a même eu des gens punis du dernier ſupplice, pour avoir contrevenu à cette défenſe ; & tout cela, parce que le *Moufti* a mis en tête au Grand-Seigneur qu'il ne pouvoit pas, ſelon les Loix de *Mahomet*, permettre à un Prince Chrétien de faire un ſi long ſéjour dans ſes Etats, ni prendre ſes intérêts, lorſque cela ne pouvoit point tendre à l'accroiſſement & à la propagation de la Religion Mahométane. On a eu ſoin de faire paſſer ce ſcrupule de l'eſprit

Digitized by Google

du Souverain dans celui des Peuples ; & il n'en a pas fallu davantage pour les animer contre un Prince malheureux, dont quelque temps auparavant ils avoient pris le parti avec tant de chaleur, & aux intérêts duquel ils viennent d'immoler le Grand Visir.

Voilà comme l'on passe d'une extrêmité à une autre ; & comme par tout Pays on se sert du prétexte de la Religion pour causer des révolutions dans les Etats, & pour parvenir à ses fins. Si toutes ces nouvelles se trouvent véritables, le Roi de *Suede* est bien à plaindre. Et il faut convenir que les liaisons qu'il a eues avec nous lui ont été bien fatales. Il est pourtant à propos d'attendre que tous ces bruits soient confirmés, avant d'y ajouter foi : car, comme dit le Proverbe, *a beau mentir qui vient de loin.* Mais à propos de loin, il me semble que me voilà bien dépaysée, & que j'ai passé en peu de temps d'*Utrecht* à *Constantinople* : revenons à nos moutons, & au bal de Mylord *Straford*, dans lequel un masque, qui

repréſentoit *Momus*, fit part à quelques perſonnes d'un billet concernant l'intrigue galante dont je vous ai déja parlé, & qui contenoit ces Vers :

Quoiqu'un de vos regards ait bien ſû m'enflammer,
Et qu'un ſi tendre aveu ne puiſſe vous charmer,
L'un & l'autre pourtant, ceſſons de nous en plaindre :
C'eſt peut-être un mal que d'aimer :
Mais ce mal eſt ſi doux, qu'on ne doit pas le craindre.
Quoi qu'il en ſoit, jamais ma bouche n'a ſû (ſe indre,
Ni promener des hélas en tous lieux.
Je ne tromperai point vos yeux,
Quand les miens tout en feu vous diront, je vous aime ;
Si mon cœur n'en répond & ne paye encor mieux,
Prenez-moi pour un fourbe, & me traitez de même.

Il n'a plus paru de réponſe de la belle, & l'on n'a pas pu ſavoir le dénouement de cette aventure, dont les acteurs ſont toujours inconnus. Au reſte, je ne vous ai point encore parlé d'une Dame de conſidération & de mérite qui eſt depuis quelque temps dans cette Ville : c'eſt Madame la Comteſſe de *Wartemberg*, veuve du Grand-Chambellan du Roi de *Pruſſe*. Quoiqu'elle

Digitized by Google

ſoit ici en quelque maniere *incognito*, & que ſon deuil l'ait empêchée d'être de toutes ces fêtes, où par toutes ſortes d'endroits elle auroit pu paroître avec éclat, on n'a pourtant pas laiſſé de lui rendre tous les honneurs dûs à ſon rang & à ſa perſonne; & ſans qu'elle ait eu ſoin de ſe faire annoncer, tout le monde a eu de l'empreſſement pour elle. Les Miniſtres & les perſonnes de diſtinction, de l'un & de l'autre ſexe, l'ont viſitée, & l'ont priée à manger. Enfin, malgré ſa retraite, on ne laiſſa pas de lui faire la cour, & ſon mérite brille au travers des ſombres voiles dont elle cherche à ſe couvrir; & on peut voir par les Chanſons qui ont été faites ſur elle in-promptu, la juſtice qu'on lui rend.

In-promptu fait à table pour Son Excellence Madame la Comteſſe de Wartemberg, *Grande-Chambellante de* Pruſſe, *par M.****

TROUVEZ bon qu'en ce repas,
Illuſtre Chambellante,
Pour célébrer vos appas,

Dont par-tout on fait grand cas,
Je chante, je chante, je chante.

Vous avez la majeſté
Et le port d'une Reine:
Votre éclatante beauté,
Dont chacun eſt enchanté,
M'enchaîne, m'enchaîne, m'enchaîne.

Malgré le ſombre appareil
Qu'entraîne le veuvage,
Vous brillez comme un ſoleil,
Et votre eſprit ſans pareil
M'engage, m'engage, m'engage.

Il n'eſt rien deſſous les Cieux,
Ma divine Comteſſe,
Qui me ſoit ſi précieux
Que d'admirer vos beaux yeux,
Sans ceſſe, ſans ceſſe, ſans ceſſe.

Je brûle de mille feux,
Trop charmante Excellence;
Mais le reſpect rigoureux
Impoſe à mes tendres vœux
Silence, ſilence, ſilence.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ce portrait n'eſt point flatté, & que Madame la Grande-Chambellante eſt belle, bonne & toute pleine d'eſprit. Avec cela la fortune a parfaitement ſecondé ſon mérite, & l'a miſe en état de pouvoir ſoutenir ſon rang avec éclat. M. le

Digitized by Google

Comte ſon époux mourut l'année paſſée à *Francfort*, où il avoit ſouhaité d'aller finir ſes jours en repos, & où il s'étoit retiré peu de temps avant ſa mort. Le Roi de *Pruſſe* qui l'avoit tendrement aimé, en lui accordant la permiſſion de ſe démettre de ſes charges, lui avoit donné des penſions conſidérables, & lui avoit toujours continué ſon amitié, qu'il lui a même témoignée depuis en la perſonne de ſes enfants, & en faiſant rendre à ſon corps, qui fut tranſporté & inhumé à *Berlin*, tous les honneurs imaginables. Ses obſeques furent magnifiques, & l'on dit que lorſque le convoi paſſa ſous les fenêtres du Château, S. M. ne put pas s'empêcher de verſer des larmes à la vue d'un aſpect auſſi triſte & auſſi touchant. Nous avons ici une autre perſonne qui mérite bien d'avoir place dans cette Lettre, & dans les relations que je vous donne du Congrès : c'eſt de Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Prince de *Naſſau-Siegen* dont je veux parler, Prince auquel on ne peut pas

diſputer une très-illuſtre origine, puiſqu'il a pour Aïeul ce célebre Prince d'*Orange*, auquel cette République doit ſon établiſſement, & qu'il deſcend du fils que les Eſpagnols avoient enlevé à ce Conquerant, & que *Philippe II.* retint ſi long-temps à *Madrid*. Par les droits de ſa naiſſance il prétendoit avoir celui de ſuccéder à ſes Ancêtres, & d'hériter de la Principauté d'*Orange* : mais bien-loin que le ſuccès ait juſques ici répondu à ſon attente, & qu'il ait trouvé de la diſpoſition à cela, par une fatalité la plus extraordinaire du monde, il ſe trouve dépouillé de ſes propres Etats, & expoſé à tout ce qu'une affreuſe indigence a de plus cruel, ſans compter d'autres chagrins domeſtiques, auxquels il n'eſt peut-être pas moins ſenſible. Je vous avoue qu'une pareille ſituation a quelque choſe de bien triſte. Je n'ai pu l'apprendre ſans en être ſenſiblement touchée, & ſans faire des vœux pour que ce Prince obtienne le rétabliſſement qu'il demande. Il a recours à l'aſſemblée du Con-

Digitized by Google

grès pour cela ; il faut eſpérer qu'il trouvera ſa ſatisfaction particuliere dans ce qui va faire celle de toute l'*Europe*. Je ne doute point que vous ne vous joigniez à moi pour ſouhaiter un meilleur ſort à ce Prince ; & je penſe que s'il vous étoit connu, vous ne pourriez pas vous empêcher de vous intéreſſer à ce qui le regarde ; ſur-tout ſi vous voyiez avec quelle réſignation il ſoutient un ſi terrible renverſement, & comment de Souverain, qui faiſoit & qui étoit en état de ſoutenir une dépenſe convenable à ſon rang, il ſe réduit ſans murmure à vivre en ſimple particulier. Je vous avoue qu'il faut être bien Philoſophe pour cela. Il a d'ailleurs mille bonnes qualités, beaucoup d'eſprit & de douceur, du goût pour la Muſique, pour la Peinture, & il ne paroît pas que, par aucun endroit, il ait pu s'attirer tous les malheurs dont il eſt accablé. La bizarrerie de ſon ſort ne lui fournit, pour s'en tirer, que des expédients propres à le jetter dans de nouveaux embarras ; car on veut que,

Digitized by Google

pour ſe tirer d'affaires, il nomme dès ſon vivant l'héritier qui doit lui ſuccéder, la jeune Princeſſe ſa fille ne pouvant pas y être admiſe à cauſe de ſon ſexe Ainſi comme il y a des prétendants à ſa ſucceſſion, qui ſont de Religions différentes, s'il en nomme un Catholique comme lui, il s'attire à dos toutes les Puiſſances Proteſtantes, qu'il a intérêt de ménager; & s'il décide pour un de ſes Parents Proteſtants, il s'expoſe au reſſentiment des Puiſſances Romaines & du Saint Siege. Voilà ce qu'on appelle avoir le doigt entre deux pierres. Mais encore un coup, il faut eſpérer que les perſonnes qui travaillent à la paix pourront trouver quelque moyen de lui rendre ſa premiere tranquillité, & de lui procurer quelque dénouement plus agréable. M. le Cardinal de *Bouillon* eſpere auſſi de trouver la fin de ſes peines dans celle de la guerre; & l'on voit ici bien des mécontents qui ſoupirent après une paix ſur laquelle ils fondent les eſpérances de leur repos & de leur ſatisfaction. Je ne connois ici que

M.

M. de *Julien*, qui, sans crainte & sans désirs, & en vrai Philosophe, se contente de faire des vœux pour le bien public, sans rien souhaiter pour lui-même. Je lui ai fait voir l'endroit de votre Lettre qui le concerne; il a été véritablement fâché de s'y voir loué, & toute sa Philosophie ne l'a point empêché de me gronder sur ce que je vous ai marqué qu'il étoit un des plus beaux esprits & des meilleurs Poëtes de notre temps. Il est si ennemi des louanges, que quoique celles-là lui soient bien dues, il vouloit m'obliger à me dédire de tout ce que je vous avois dit sur son chapitre, & il a poussé son ressentiment jusques à me refuser un Conte que je lui avois demandé pour vous en faire part; ainsi je n'ai pas trouvé d'autres moyens pour vous faire voir de ses ouvrages, que de vous envoyer ceux qui ont été imprimés comme pieces fugitives, & qui ne l'ayant été qu'en Hollande, pourront peut-être avoir la grace de la nouveauté pour vous. Voici donc l'histoire de l'Enfant prodigue, qu'il a mise en Vers.

LE FILS DÉBAUCHÉ,

Tiré du 15e Chapitre de S. Luc.

Par M. DE JULIEN SCOPHON.

UN homme avoit deux fils. Le plus jeune des deux
Débauché, d'une humeur légere,
Des plaiſirs défendus faiſoit ſa ſeule affaire,
Et dans la maiſon de ſon pere
Il ſe trouvoit contraint & malheureux.
Pouſſé par ſon libertinage,
Il va trouver ſon pere, & le fait convenir
De lui donner le bien qui ſur ſon héritage
Devoit un jour lui revenir.
Le pere en fit donc le partage.
Content & maître de ſon bien,
Il part pour un Pays bien éloigné du ſien.
En ce Pays, ſans regle & ſans prudence,
Il s'abandonne, au gré de ſes deſirs,
A tous les criminels plaiſirs;
Rien n'égaloit ſon luxe & ſa dépenſe;
Et de ſa prodigalité,
Il faiſoit ſa félicité.

Cela ne dura pas, & bientôt cette vie
Fut de la pauvreté ſuivie;
Bientôt tout l'abandonne, argent, plaiſirs, amis,
Tout le quitte à la fois, tout diſparoît bien vîte,
Et c'eſt le triſte état où ſa folle conduite
Irréparablement l'a mis.
La famine de plus ſurvint en ce Pays.

Dans cette extrêmité preſſante & déplorable,
Le malheureux, que la diſette accable,

Digitized by Google

Pour paître les pourceaux, n'ayant rien à manger,
Se vit contraint de s'engager.
Trop heureux ! trop heureux encore !
S'il eût pu se remplir des dégoûtants morceaux
Dont on nourrissoit les pourceaux :
Mais à la faim qui le dévore
Personne ne veut seulement
Accorder ce soulagement.

Réfléchissant un jour sur sa misere extrême,
Les yeux en pleurs, presqu'expirant,
Enfin il revint à lui-même.
Combien de gens, dit-il en soupirant,
Combien de gens aux gages de mon pere,
Ont tous les jours abondamment du pain !
Malheureux que je suis, & moi je meurs de faim!
Mais voici ce que je veux faire.
J'irai le retrouver, ce pere courroucé,
Qui m'aimoit tant, que j'ai tant offensé,
Et par mon repentir sincere,
Par mes pleurs, mes soupirs, j'espere
Qu'enfin il se verra forcé
D'appaiser sa juste colere.
Dans ce dessein il se mit en chemin,
Et pour jamais quitta ces tristes lieux enfin.
Il ne s'arrêta pas, & son impatience
Lui fit hâter ses pas, & faire diligence.
Touché de son état, d'aussi loin qu'il parut,
Le pere à son fils accourut.
Il se jette à son cou, le baise, le caresse.
Mais son fils, tout en pleurs, embrassant ses genoux:
Je ne mérite pas ces marques de tendresse,
Mais plutôt les effets de tout votre courroux,
Mon pere, & j'ai péché, dit-il, je le confesse,
Contre le Ciel & contre vous.

De ma conduite criminelle
Toujours le déplaiſir en moi ſe renouvelle,
Et je ſais qu'en l'état où mes péchés m'ont mis
Je ſuis indigne, hélas! du nom de votre fils.
Auſſi je ne viens pas en reprendre la place;
Mais faites-moi le même traitement,
Si toutefois je puis eſpérer quelque grace,
Qu'à l'un de vos eſclaves ſeulement.
C'eſt tout ce que je vous demande;
En vous ſervant comme eux, je paſſerai mes jours,
Et cette grace encor ſera pour moi trop grande.

Le pere, ſans répondre à ce touchant diſcours,
Parle à ſes eſclaves, ordonne
Que l'on porte & que l'on donne
A ſon cher fils, de langueur abattu,
Une robe ſemblable à celle
Dont il étoit autrefois revêtu
Avant qu'il eût quitté la maiſon paternelle;
Qu'on lui donne de plus un anneau, des ſouliers,
Et pour orner ſes mains & pour couvrir ſes pieds,
Amenez le veau gras, tuez-le, qu'on l'apprête,
Dit-il; puiſqu'en cet heureux jour
Mon fils eſt enfin de retour,
J'en veux ſolemniſer la fête.

Ce fils qui m'eſt ſi cher, & que j'avois perdu,
Par un bonheur inattendu,
Bonheur dont j'ai l'ame ravie,
Eſt retrouvé, nous eſt rendu.
Il étoit mort, il eſt de retour à la vie.

Après ce bonheur donc, & ſi rare & ſi doux,
Banniſſons la triſteſſe, & réjouiſſons-nous.
Pendant qu'il s'occupoit à faire bonne chere,

Digitized by Google

Le fils aîné, qui revenoit des champs,
Entendit un concert de voix & d'inſtruments;
Cette fête extraordinaire,
Dont il ne ſavoit pas la cauſe, le ſurprit:
Il s'en informe, un eſclave lui fit
Du ſujet de la fête un fidele récit.

Ce récit qu'on vient de lui faire,
Excite ſon dépit, il ne veut point entrer.
Ce dépit eſt ſi grand qu'il le fait murmurer
Du bon accueil fait à ſon frere.

Son pere vint à lui, l'invita tendrement
De venir prendre part au divertiſſement:
Mais il lui répondit; après tous mes ſervices,
C'eſt me traiter bien durement,
Mon pere, & c'eſt aſſurément
La plus grande des injuſtices;
Je ne vous ai jamais abandonné;
J'ai fait toujours, à vos ordres fidele,
Ce que vous m'avez ordonné;
Mais, malgré mes ſoins & mon zele,
Et quoique votre fils aîné,
Vous ne m'avez pourtant jamais donné
Un chevreau ſeulement pour faire
Avec mes amis bonne chere.

Mais dès que celui-ci revient, ſe montre à vous,
On ne peut voir un traitement plus doux:
Il eſt l'objet de toutes vos careſſes
De vos faveurs, de vos largeſſes;
Et pour bien célébrer ſon retour aujourd'hui,
Vous tuez le veau gras pour lui,
Pour lui qui cependant dans le libertinage
A diſſipé le bien qu'il avoit emporté,

Qu'il tenoit de votre bonté,
Et qui n'en a fait d'autre uſage
Qu'à contenter ſa folle vanité,
Son luxe & ſon impureté.

Le pere répartit : votre courroux me bleſſe,
Mon fils ; appaiſez-vous. Pourquoi
Douter pour vous de ma tendreſſe ?
Vous êtes toujours avec moi :
Tous mes biens ſont à vous, vous en ſerez le maître.
Avec moi faites donc paroître
Votre joie en cet heureux jour
Où votre frere eſt de retour.

Uniſſons-nous, faiſons éclater notre joie,
Puiſque le Ciel nous le renvoie.
Votre frere & mon fils que nous avions perdu,
Par un bonheur inattendu,
Bonheur dont j'ai l'ame ravie,
Eſt retrouvé, nous eſt rendu :
Il étoit mort, il eſt de retour à la vie.

Mais il faut enfin finir la relation des fêtes des Rois. M. le Comte de *Zinzendorf* célébra avec éclat celle qu'il donna à Madame la Comteſſe de *Denhof*, qu'il avoit choiſie pour ſa Reine. Il y eut trois tables ſervies avec toute la profuſion & la délicateſſe imaginables. La ſymphonie & les illuminations répondoient à la ſomptuoſité du feſtin,

Digitized by Google

qui fut ſuivi d'un très-beau bal, dans lequel il vint quantité de maſques qui, comme on ſait, en font tout l'agrément. Enfin il n'y manqua rien de tout ce qui peut faire plaiſir. M. le Chevalier Procurateur *Ruzzini*, Ambaſſadeur de *Veniſe*, ſuccéda au Comte de *Zinzendorf*; & Madame la Ducheſſe de S. *Pierre* à Madame la Comteſſe de *Denhof*. Ce Seigneur donna la fête du monde la plus charmante; car quoiqu'il ſemblât que ſes Prédéceſſeurs euſſent épuiſé toutes les différentes manieres de magnificence, il trouva le ſecret de leur donner la grace de la nouveauté par la décoration d'un deſſert des plus beaux, & dont l'arrangement tout particulier formoit un jardin enchanté avec pluſieurs allées d'orangers, du milieu deſquelles ſortoient quatre jets d'eau de fleur d'orange, dont l'odeur embauma toute la chambre, & qui ſurprirent agréablement la compagnie. Le bal dura juſqu'au jour. Les maſques y abondérent, & ce fut M. le Maréchal d'*Huxelles* qui fut proclamé

Roi. On fut ſurpris de ne lui voir point choiſir de Reine. Il dit que la choſe méritoit réflexion, & qu'il ne vouloit point ſe déterminer ſur le champ : après quoi il leur envoya le lendemain à chacune en particulier un préſent qui tenoit lieu de bouquet : ſi bien que chacune ſe crut Reine ; & ce ne fut que lorſqu'elles ſe rencontrérent chez M. le Maréchal, qu'elles connurent, par l'uniformité du préſent, qu'elles l'étoient toutes. Tout le monde admira la galanterie du Maréchal, qui trouvoit le ſecret de rendre cinq Dames également ſatisfaites, & de ne cauſer entre elles ni chagrin, ni jalouſie. Sa fête fut encore différente de celles des autres ; car comme ſa ſanté ne lui permit pas de faire de la nuit le jour, il anticipa l'heure ordinaire, & ſon feſtin fut un dîner ; mais un dîner digne de lui, c'eſt-à-dire très-magnifique. M. le Duc de *S. Pierre* ſuccéda à la Couronne, & donna le bouquet à Madame de *Denhof*, avec une fête telle qu'on pouvoit l'attendre d'un Grand d'*Eſpagne*, & d'un grand Sei-

gneur auſſi magnifique qu'il l'a toujours été. Madame la Ducheſſe ſon épouſe le ſeconda parfaitement bien, & fit les honneurs de chez elle avec une politeſſe enchantée. M. *Markchal* devoit ſuccéder au Duc de *S. Pierre*; il avoit choiſi Mademoiſelle *Wood* pour Reine, & fait déja les préparatifs néceſſaires pour célébrer ſa Royauté avec éclat, lorſque la nouvelle de la mort du Roi de *Pruſſe* lui donna des idées bien oppoſées à cela. Ce Monarque a été extrêmement regretté ici, & l'on convient qu'il avoit toutes les qualités propres à un grand Roi. Ses Sujets lui ont l'obligation d'avoir ſu porter la gloire de leur Nation à ſon comble, & ils ſeroient ſans doute inconſolables de ſa perte, ſi elle n'étoit heureuſement réparée en la perſonne d'un Prince que l'on dit être l'héritier des vertus de ſon illuſtre Pere, comme il l'eſt de ſa Couronne, & qui a pour épouſe une Princeſſe en laquelle on voit briller le ſang & le mérite de cette incomparable *Sophie*, l'honneur du Trône Pruſſien, &

Digitized by Google

dont la mémoire eſt toujours chere & précieuſe dans cette Cour. On dit que ce jeune Monarque a fait le plus beau diſcours du monde à ſes Miniſtres, lorſqu'il a été proclamé Roi, & qu'il fait admirer dans toute ſa conduite une droiture & une habileté extraordinaires. Il a voulu voir les formulaires de tous les divers ſerments qu'il eſt obligé de prêter, afin de ſe mettre en état de remplir lui-même ſes engagements, ne voulant point s'en remettre là-deſſus à la foi d'autrui. Il a réformé une partie de ſa maiſon, retranché & diminué les penſions qui n'avoient été données que par faveur; & par-là il fait rentrer des ſommes conſidérables dans ſes coffres, qu'il deſtine à entretenir ſur pied un plus grand nombre de Troupes: ainſi en retranchant les dépenſes ſuperflues, il ſe met en état de pouvoir ſoutenir les néceſſaires. Il a conſervé dans leurs poſtes les Miniſtres que le Roi ſon pere y avoit placés, & en a choiſi quatre pour ſes plus intimes Conſeillers, qui ſont le Comte Chriſtofle

de *Dohna*, M. *Prins*, M. *Ilgens* & M. *Bartholi*. Il continue les penſions aux François refugiés, & il n'a point encore fait de pas vers le Trône qui n'ait été marqué par quelque action digne de louange & d'un heureux préſage pour ſon regne. On dit que pendant ſon enfance il a lu & relu le *Télémaque* de M. de *Cambray*, dans lequel il y a des maximes admirables pour bien régner, & que dès ce temps il paroiſſoit les goûter beaucoup. Son heureux naturel a été cultivé par le Comte Alexandre de *Dohna* ſon Gouverneur, qui par ſes exemples & ſes leçons ne pouvoit que lui inſpirer des ſentiments héroïques : ainſi on ne peut que concevoir une idée très-avantageuſe de ſon regne. La mort du Roi ſon Pere a fait mourir les plaiſirs d'*Utrecht*, qui étoient prêts à finir avec le carnaval. Comme M. le Comte de *Tarouca* les avoit fait naître, c'a été auſſi lui qui en a fait la clôture, & qui a couronné l'œuvre par une fête d'un goût enchanté, qu'il a donnée au Public dans une grande ſalle

que vous connoiſſez, parce que j'ai eu occaſion de vous en parler ſouvent, où on avoit fait divers retranchements : dans l'un on jouoit à la baſſette ; l'autre étoit le rendez-vous du bal ; dans un autre on voyoit huit boutiques qui formoient une eſpece de foire de *S. Germain*, & qui étoient remplies de tout ce qu'on pouvoit ſouhaiter de plus exquis ; dans les unes on trouvoit les plus excellents mets, dans d'autres les liqueurs les plus délicieuſes, toutes ſortes de fruits & de confitures, & ainſi du reſte. Tout cela étoit préſenté & ſervi par des cavaliers maſqués, & dans des déguiſements qui, quoique convenables au rôle qu'ils vouloient repréſenter, étoient pourtant magnifiques. Ces prétendus Marchands crioient & appelloient les Paſſants comme on a accoutumé de faire dans les foires : & pour rendre leurs fonds intariſſables, on avoit fait un magaſin dans un des autres retranchements de la ſalle, d'où l'on tiroit à tous moments de quoi regarnir les boutiques, & remplacer ce qui

qui avoit été conſommé : ainſi quelque grande que fût la foule qu'il y eut à cette foire ; (car on y laiſſa entrer tous les maſques,)& quoiqu'elle durât juſqu'à ſix heures du matin, les boutiques furent toujours également bien fournies. Cette fête fut des plus magnifiques ; car on y trouva, comme vous voyez, tous les plaiſirs à la fois, & ce fut comme une eſpece de carnaval de *Veniſe*. Il me ſouvient que Madame la Chanceliere en donna une, à peu près pareille, à feue Madame la *Dauphine*, lorſqu'elle étoit Ducheſſe de *Bourgogne*. Voilà, Madame, un compte bien exact que je viens de vous rendre des plaiſirs du Congrès ; j'eſpere que vous en ſerez contente. Au reſte je dois ajouter à ce que je vous ai dit dans ma deſcription d'*Utrecht*, que des cinq Egliſes Collégiales dont je vous ai parlé, celle de *S. Martin*, qu'on appelle le Dôme, eſt en nature, du moins en partie, & les Hollandois y font leur ſervice. Celle de *Sainte Marie* a été donnée aux Anglois, auxquels depuis le Congrès on a donné

auſſi permiſſion de faire leur ſervice dans celle de *S. Jean*, alternativement avec les Hollandois ; c'eſt-à-dire qu'ils s'y aſſemblent lorſque ces derniers en ſortent. L'Egliſe de *S. Pierre* appartient aux François, & c'eſt-là que s'aſſemblent les Refugiés, dont le nombre eſt aſſez grand ici, quoiqu'il y en ait beaucoup moins qu'à la *Haye*, *Amſterdam*, *Roterdam*, & quantité d'autres Villes de la *Hollande*. Mais à propos de *Roterdam*, ce célébre Miniſtre appellé *Jurieu*, qui a été l'antagoniſte de M. de *Meaux*, du Pere *Mainbourg*, & de tous nos plus grands Docteurs, vient de mourir dans cette Ville, où il s'étoit depuis long-temps retiré, dans laquelle il étoit Miniſtre & Profeſſeur en Théologie, & où ſa mémoire eſt en grande vénération. Voici un Sonnet en ſon honneur, que j'ai vu ſur la *Quinteſſence*.

Digitized by Google

SONNET pour ſervir d'Epitaphe à M. JURIEU, Miniſtre & Profeſſeur dans la Ville de Roterdam.

DANS le moment fatal qui ferme ta paupiere,
Puis-je te refuſer, admirable Docteur,
De ces larmes que l'œil tire du fond du cœur?
C'eſt un juſte tribut que l'on doit à ta biere.
Tu charmas l'Univers par ta vive lumiere;
De la Religion tu fus le défenſeur:
On te vit toujours prêt à terraſſer l'erreur;
Et tu viens de remplir une belle carriere.
Illuſtre conquérant des hommes par la voix,
Divin Ambaſſadeur du plus puiſſant des Rois,
Tes cendres brilleront en dépit de l'envie.
Rome eut beau contre toi faire effort ſur effort;
Tu ſus vaincre par-tout cette fiere ennemie,
Que tes écrits vaincront encore après ta mort.

Nous avons appris ici l'incendie de la Maiſon du Duc d'*Aumont*, & tous les divers bruits qui ont couru là-deſſus à *Londres*, ſur leſquels on ne peut pas faire beaucoup de fond. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que, quelque conſidérable que ſoit la perte que ce Seigneur a faite, elle n'a apporté aucun changement ni dans ſes manieres, ni dans ſon humeur; il fait toujours auſſi belle dé-

Digitized by Google

penſe, régale tous les jours les perſonnes les plus diſtinguées de ce Pays, où il a fait travailler quantité d'Orfevres pour lui faire de la vaiſſelle pareille à celle qui a été perdue dans l'embraſement. Il fait travailler auſſi toutes ſortes d'Ouvriers pour remplacer tous les meubles qui ont été brûlés : ſi bien que dans peu de temps il n'y paroîtra pas ; & il ne paroît pas qu'il ſoit lui-même ſenſible à la perte qu'il vient de faire. Il paroît encore moins l'être à tous les avis qu'on lui donne, & aux menaces qu'on fait à ſes jours. Enfin tout ſon procédé a quelque choſe de ſi grand & de ſi beau, que les Anglois, qui ſont gens de bon goût, en ſont enchantés. Il y a toujours à *Londres* des eſprits brouillons, qui tâchent de ſemer la diviſion, en répandant des écrits anonymes, qui tendent à animer les Peuples, & à les faire murmurer contre le Gouvernement. Mais on fait des recherches exactes de ces ſortes d'Auteurs, contre leſquels on ne ſauroit procéder trop rigoureuſement : car s'ils préten-

dent que leurs écrits ſoient utiles au Public, pourquoi ne les avouent-ils point ? Et quand même ils croiroient riſquer quelque choſe en parlant un peu trop librement, le même zele qu'ils prétendent les faire agir, devroit les engager à ſe faire un mérite de ſouffrir pour la juſtice & pour le bien de la Patrie : au lieu qu'ils ſe condamnent eux-mêmes en n'oſant ſe nommer, puiſqu'il eſt à préſumer que tout homme qui ſe cache eſt convaincu qu'il a tort, tout comme un homme qui cherche les ténébres pour pouvoir commettre un crime impunément. Enfin ces faiſeurs de libelles diffamatoires ſont, ſelon moi, dans le cas de ces traîtres qui attaquent un homme par derriere, de peur qu'il ne puiſſe ſe défendre & leur faire partager le péril : car je ne fais pas de différence entre attenter à l'honneur ou à la vie des gens ; & ſi j'y en faiſois, ce ſeroit pour aggraver le crime des premiers. Mais à propos de crimes, on découvrit il y a quelque temps à *Londres* une eſpece

de ſociété très-criminelle & d'un dangereux commerce : c'étoient des eſpeces de gens qui rodoient la nuit dans les rues, & qui eſtropioient & déviſageoient les paſſants, lorſque la fantaiſie leur en prenoit : ils étoient connus ſous le nom de *Mahocks*, & ils répandoient la terreur dans toute la Ville. Comme ils ne s'en prenoient qu'aux perſonnes & point à la bourſe, chaque parti imputoit ce déſordre à celui qui lui étoit oppoſé, & l'accuſoit de faire agir les *Mahocks*, qui pouſſoient leur fureur ſi loin, qu'il n'y avoit plus de ſûreté la nuit dans les rues. On me conta là-deſſus une aventure tragi-comique, qui mérite de vous être rapportée. Un pauvre malheureux que le hazard fit tomber entre les mains de ces perturbateurs du repos public, fut conduit par eux à *Tybornes*, qui eſt le lieu où l'on fait les exécutions, & la Place de *Greve* de *Londres*; quand il fut là, ces maſſacreurs ne ſe trouvant peut-être pas alors d'humeur ſanguinaire, ou par je ne ſais quel autre motif, ſe conten-

terent de lui lier les bras avec une corde, & de le pendre au gibet, après quoi ils continuerent leurs courſes. Ce miſérable paſſa la nuit dans une ſituation, qui, quoiqu'elle ne fût pas tout-à-fait mortelle, étoit du moins bien douloureuſe. Il fallut pourtant prendre patience, & ſe dandiner-là toute la nuit: car de crier au ſecours pendant les ténébres, c'étoit s'expoſer à tomber de *Caribde* en *Scylla*, puiſque quelques autres *Mahocks* auroient pu venir placer la corde un peu plus haut, & l'empêcher par-là de crier. Il prit donc le parti le plus ſûr, qui fut celui de ſe taire, & d'attendre patiemment, ou plutôt impatiemment, que le jour fît le dénouement de ſa triſte aventure. Mais il fut bien ſurpris, lorſque voulant implorer la charité d'un Charretier, qui paſſa par-là dès le bon matin, il vit que cet homme fouetta ſes chevaux, & ſe mit à fuir de toute ſa force. Celui-là fut ſuivi d'un autre qui fit encore la même manœuvre, croyant toujours que c'étoit un véritable pendu

qui l'appelloit. Mais enfin un troiſieme, plus charitable & moins timide, s'approcha, & délia le pauvre patient, qui avoit eu tout le loiſir de faire du mauvais ſang, & qui dut s'eſtimer bienheureux d'en avoir été quitte pour la peur, quoiqu'il en eût eu une bien terrible. La prudence de la Reine a délivré la Ville de *Londres* de ces dangereux batteurs d'eſtrade : Sa Majeſté a eu la bonté de promettre cent livres ſterling à ceux qui les dénonceroient, quand même ils ſeroient de leur corps; joignant à cette ſomme le pardon du crime, à condition de déclarer les complices. Cela a répandu la défiance parmi la troupe, & en a arrêté la fureur. Il nous étoit venu ces jours paſſés des nouvelles chagrinantes de ces Pays, à cauſe de la ſanté de la Reine, à laquelle on ne peut que s'intéreſſer toujours beaucoup, vu ſon mérite & ſes belles qualités, & dont la conſervation eſt ſi néceſſaire au repos de l'Europe, dans une conjoncture comme celle-ci; puiſqu'elle eſt à préſent l'arbitre de la Paix

& de la Guerre : car on assure que la plûpart des Alliés lui ont remis leurs intérêts, & l'ont laissée maîtresse absolue de tout. Quelle gloire pour cette Reine ! & quel beau trait pour son histoire ! Je ne doute point que la postérité ne lui donne un jour la préférence sur la Reine *Elizabeth* sa devanciere. On apprend que sa santé commence à se rétablir, & l'on espere qu'elle aura été en état d'aller le quatorze de Mars dans son Parlement, comme elle se l'étoit proposé : car les Lettres de *Londres* du 13 marquoient qu'elle se portoit beaucoup mieux. Ce fut le quatorze que le Traité pour l'évacuation de la *Catalogne* & la suspension d'armes en *Italie* fut signé ici chez Mylord Evêque de *Bristol* ; ce qui est déja un grand acheminement vers la Paix, à laquelle on prétend que le Duc d'*Offone*, qui est attendu ici au premier jour, vient mettre la derniere main. On dit que les Ministres des Electeurs de *Baviere* & de *Cologne* le suivront de près. Si cela est, la Paix ne tardera pas : dès qu'elle sera

conclue, je ne manquerai pas de vous en donner avis : car on ne peut jamais apprendre trop tôt une ſi bonne nouvelle que celle-là. Je crois qu'elle fera plaiſir à tout le monde, & que nos Plénipotentiaires ne ſeront pas fâchés de revoir *Paris*, après une abſence auſſi longue : car il y a près de quinze mois que le Congrès dure, & l'on a déja célébré ici deux fois le jour de la naiſſance de la Reine d'*Angleterre*. Je crois que Meſſieurs d'*Utrecht* ne ſeroient pas fâchés que cela durât encore un peu plus long-temps : car outre la bonne compagnie que le Congrès leur procure, il eſt ſûr que ceux qui ont des maiſons y ont trouvé leur compte : car il y en a qui en ſix mois de loyer ont retiré le prix qu'elles leur avoient coûté : il y en a ici une où le Comte de *Zinzendorf* eſt logé, qu'on appelle la *Maiſon du Pape*, parce qu'effectivement elle a appartenu au Pape Adrien VI natif d'*Utrecht*, qui fit bâtir cette maiſon pour fonder un Séminaire dans ſa chere patrie, & c'eſt d'où elle a tou-

Digitized by Google

jours retenu le nom de maiſon du Pape. Elle paroît fort ancienne. On m'a fait là-deſſus quelque hiſtoire, que je n'ai pu comprendre que confuſément, ſoit par défaut d'intelligence, ou parce que ceux qui l'ont contée ne ſe ſont pas bien expliqués. Quoi qu'il en ſoit, ſi je puis en être mieux éclaircie, & que la choſe en mérite la peine, je ne manquerai pas de vous en faire part. Adieu, Madame, conſervez-moi toujours votre chere amitié, & croyez que s'il ne faut, pour mériter cette grace, que l'eſtimer ce qu'elle vaut, perſonne au monde n'en eſt plus digne que votre, &c. *A Utrecht ce.*

LETTRE C.

ENFIN, Madame, l'heureux moment après lequel nous avons tant ſoupiré vient d'arriver, & la Paix a été ſignée le Mardi Saint au ſoir onzieme d'Avril 1713, entre l'*Angleterre*, la

Digitized by Google

France, la *Hollande*, *Portugal*, *Pruſſe* & *Savoye*; l'Empereur n'a point été de la partie, mais on eſpere qu'il ſuivra bientôt l'exemple de ſes Alliés, & on lui a donné juſqu'au premier de Juin pour s'y déterminer. Nous voilà cependant réconciliés avec un grand nombre de puiſſants ennemis : on n'auroit pas même pu choiſir de temps plus propre pour cette réconciliation, puiſqu'elle s'eſt faite le Mardi de la Semaine Sainte; ſaiſon qui nous rappelle le ſouvenir de tout ce que le Seigneur a ſouffert pour nous réconcilier à Dieu. Cette agréable ſcene s'eſt paſſée en partie chez Mylord Evêque de *Briſtol*, Garde du Sceau de la *Grande-Bretagne*, & chez Mylord Comte de *Straford* ſon Collégue, où tous les autres Miniſtres ſe rendirent, n'ayant pas jugé à propos de tenir un Congrès général pour cela dans l'Hôtel-de-Ville, pour ne point s'expoſer à eſſuyer des diſputes de la part de quantité de perſonnes qui, quoique moins intéreſſées à la choſe, auroient peut-être fait plus de bruit

que

que les autres, & auroient pu par-là troubler les Conférences. Il faut eſpérer que la piété de l'illuſtre Reine, chez les Miniſtres de laquelle la Paix a été donnée à l'*Europe*, attirera les bénédictions du Ciel ſur cette même Paix, qui ne pouvoit être faite ſous de meilleurs auſpices, puiſque le temps & le lieu ſont d'un heureux préſage là-deſſus. Au reſte, j'ai cru qu'une auſſi bonne nouvelle méritoit bien que je vous écriviſſe coup ſur coup, & ſans attendre que vous ayez répondu à ma précédente; car, pour peu que j'euſſe différé, vous auriez appris tout ce que je viens de vous dire par M. le Commandeur de *Beringhen*, qui eſt parti en poſte pour en aller informer le Roi. M. de *S. Jean*, Secrétaire de l'Ambaſſade d'*Angleterre*, & frere de Mylord *Bolingbroke*, cet illuſtre Miniſtre que vous avez vu à *Paris*, vient de s'embarquer pour *Londres*, où il va porter à la Reine, ſa Maîtreſſe, cette agréable nouvelle, qu'elle attendoit avec tant d'impatience, afin de pouvoir

l'annoncer à ſon Parlement, qui n'a été prorogé tant de fois que pour attendre ce dénouement. Le Comte *Groz*, Gentilhomme Piémontois, eſt allé en poſte à *Turin* pour porter les Articles de cette Paix à Son Alteſſe Royale le Duc de *Savoye*. Quoique ces Articles n'ayent pas encore été rendus publics, on ne laiſſe pas de ſavoir celui qui concerne ce Prince, à qui l'on donne le Royaume de *Sicile*. On prétend auſſi que le Duc de *Baviere* aura la *Sardaigne*, & que juſques à ce que l'*Empereur* lui ait reſtitué ſes Etats, il reſtera en poſſeſſion des Villes de *Namur*, *Charleroy* & *Luxembourg*. Le Roi de *Pruſſe* céde, dit-on, ſes prétentions ſur la Principauté d'*Orange* pour un équivalent en Terres dans la *Gueldre* Eſpagnole; ainſi ce ſeront les pauvres *Orangeois* qui ſeront la partie ſouffrante de cette affaire, puiſque les voilà hors d'eſpérance de rentrer ſous la domination d'un Souverain Proteſtant. On dit qu'on les inquiéte déja ſur le chapitre de la Religion, & qu'ils n'ont pas lieu de ſe ré-

Digitized by Google

jouir de la Paix; tant il eſt vrai que ce qui fait le plaiſir des uns, fait quelquefois la peine des autres, & que tout le monde ne ſauroit rire à la fois. Il ne me paroît pas que les Proteſtants refugiés aient fort les rieux de leur côté; on ne parle non-plus d'eux que s'ils n'étoient point au monde, quoique M. le Marquis de *Miremond* ſe ſoit donné là-deſſus des mouvements dignes de ſon zele, & qui doivent le faire eſtimer même de ceux qui croiroient ſon zele mal placé. Il a préſenté un Mémoire aux Miniſtres des Puiſſances Proteſtantes, qui eſt aſſurément une des meilleures pieces & des mieux écrites qu'on ait jamais vues. Je voudrois pouvoir vous en envoyer une copie, & vous verriez, toute prévention à part, que les raiſons qu'il allégue pour demander la reſtitution de l'Edit de *Nantes*, ſont très-bonnes & très-ſolidement établies. Cependant il n'y a pas grande apparence qu'on y ait eu égard; & à moins qu'il n'y ait quelqu'article particulier du Traité que l'on veuille tenir caché,

Digitized by Google

les ſoins de ce Marquis auront été infructueux & toutes ſes peines perdues.

Au défaut de ſon Mémoire, que j'avois deſſein de vous envoyer, je m'en vais vous faire part du Conte, dont le ſujet eſt tiré du Mercure Galant de Madame la Comteſſe de L. M. que je vous ai envoyé il y a quelque temps. C'eſt l'aventure d'un certain Mouſquetaire, qui ſauta par la fenêtre de la Chambre de ſa Maîtreſſe, pour éviter d'être ſurpris auprès d'elle par ſa mere. Cette petite hiſtoire a été miſe en Vers par M. de *Themiſeul*, qui eſt un jeune homme de qualité, plein d'eſprit & de mérite. Vous allez en juger tout-à-l'heure; ainſi je ne vous en dirai pas davantage, de peur de m'attirer encore ſur les bras une querelle pareille à celle que j'ai eue avec M. de *Julien*, ſon bon ami : car il n'eſt pas moins ennemi de louanges que lui, quoique, comme à lui, elles lui ſoient très-bien dues. Mais, encore un coup, vous en jugerez, & ſes ouvrages trahiront ſa modeſtie. Voici le Conte.

Digitized by Google

LE SAUT du Mouſquetaire, Conte tiré du Mercure Galant de Madame la Comteſſe de L. M.

C'EST en vain qu'on fait ſentinelle
Pour empêcher qu'une aimable pucelle
Ne perde ce bijou charmant,
Qu'on ne recouvre point quand la perte en eſt faite
La moindre fois tant ſeulement;
Bijou dont on ne fait emplette
Que pour le perdre & non pour le garder;
Pour qui maints oſent engager
Leur liberté, le bonheur de la vie.
Eſt-il bijou qui vaille un prix ſi haut?
Pas à mon ſens; auſſi n'ai-je l'envie
De l'acheter; m'en paſſer ne me chaut,
Tant qu'à ce prix on voudra me le vendre;
Quoique d'ailleurs j'oſerois entreprendre
De l'acquérir, m'en coûtât-il le ſaut,
Que, l'ayant eu, fit certain Mouſquetaire.
(Qu'il fit, oui bien, mais contraint de le faire.)
Je le ferois ſi j'étois bien épris.
De ce ſaut-là je vais conter l'hiſtoire,
Si vous voulez. Le fait en eſt notoire;
Qui le nieroit démentiroit Paris.
Voici le cas: de ſon aimable Iris
Un Mouſquetaire amoureux au martyre,
Ou ſoi-diſant, oſa bien s'introduire,
Sans être vu, juſqu'à l'appartement
Où repoſoit ſa belle Iris ſeulette,
Joignant celui d'une mere inquiette,
Qui pour la fille étoit un ſurveillant
Pire qu'Argus pour la vache ſi belle

Que tant aimoit Jupiter le tonnant,
Qui tant auſſi mit Junon en cervelle.
Je n'entreprends de vous dire comment
Notre amoureux, rempli d'heur & d'adreſſe,
Sut traverſer, ſans nul témoin,
L'eſcalier, les coins, les recoins
Qui conduiſoient auprès de ſa maîtreſſe.
Sans doute amour guidoit ſes pas.
Guidé par lui, juſqu'où n'iroit-on pas?
Non, il n'eſt roc, ni tour, ni forteresſe
Qu'avec ce Dieu l'on ne pût pénétrer.
Notre galant ayant donc ſu entrer
Dans la chambre d'Iris. Encor près de ſa mere
La belle étoit. Notre homme en l'attendant
Va ſe cacher, dans l'eſpoir de mieux faire.
A peine eſt-il en un coin glapiſſant,
Qu'il voit entrer la mere & la ſervante,
Avec Iris qu'elles viennent coucher.
Pendant qu'au lit elle va ſe nicher,
La mere alors furette, & va tout droit chercher
Où rien n'étoit. De ſa quête contente,
Bon ſoir, dit-elle, adieu, la bonne nuit,
Ma fille, récitez l'Antienne des Complies,
Pour éloigner le Démon qui rugit
Comme un lion. Bien je vous remercie,
Répond la fille, & dans le même inſtant
A double tour on vous ferme la porte,
Puis on ajuſte un cadenas, de ſorte
Que la maîtreſſe & la ſervante auſſi,
S'applaudiſſant de leur exactitude,
Vont ſe coucher ſans ſoupçon ni ſouci.
L'autre aux aguets, las de la ſolitude,
Déniche, & va tout droit au lit d'Iris
A pas de loup. La belle s'épouvante,
(Car elle étoit de ce tour ignorante)

Et dans la crainte elle jette des cris.
Paix, dit l'amant, en ſe gliſſant vers elle,
Remettez-vous, connoiſſez-moi, ma belle,
N'éventez rien. La mere cependant
De ſes cris demande la cauſe.
J'ai ſur mon dos ſentir grimper le chat,
Réponds Iris. N'eſt-ce donc autre choſe?
Lui dit la mere, il n'eſt ni chat ni rat,
Dormez en paix, voyez quelle étourdie,
Je n'en puis plus, tant la peur m'a ſaiſie:
Diroit-on pas qu'un chat
Eſt un Démon? Pour pareille ſottiſe,
Si je vais là! C'étoit une ſurpriſe,
Maman, pardon. Point de raiſonnement,
Taiſez-vous ſotte; & dormez ſeulement.
Iris ſe tut. Pas ne dirai l'adreſſe,
Pas ne dirai les geſtes, les diſcours
Que fit l'amant pour montrer ſa tendreſſe,
Pour gagner ſa maîtreſſe,
Pour uſer de moments ſi chéris & ſi courts.
Amour, amour eſt un excellent maître,
Il ne fut donc un plus grand Orateur.
Tout parle en lui, quand on le veut connoître;
Il ne fait rien qu'il n'aille droit au cœur.
Tout favoriſoit le myſtere,
Le temps, le lieu, l'abſence de la mere,
Tout étoit propice à leurs feux.
Iris ne pouvoit ſe défendre,
Faire du bruit étoit trop dangereux;
Le plus ſûr fut donc de ſe rendre.
Elle le fit, que pouvoit-elle mieux?
A l'âge de ſeize ans la charmante Donzelle,
Qui le croiroit! étoit encor pucelle.
Choſe étonnante aſſurément;
Choſe étonnante & pourtant véritable;

Mais qui, dans le ſiecle préſent,
Pourra paſſer pour une fable.
La pauvre fille auſſi ne le porta plus loin.
Le Mouſquetaire charitable
De la convertir prit le ſoin ;
Il vola ſon bijou : dans ce tour paſſé maître,
D'abord il s'en ſaiſit, puis le fit diſparoître,
Si bien qu'onques depuis on n'a rien vu ni ſu
De ce qu'il étoit devenu.
En ce faiſant, une méſaventure
Leur arriva ; car tandis que tous deux,
Pénétrés de plaiſir, ſe livroient ſans meſure
Aux tranſports redoublés de leurs feux amoureux,
Le lit d'un tic & tac découvre le myſtere,
Frappant ſur la cloiſon qui ſéparoit la mere.
En pareil temps, en pareil cas,
Lit fâcheux, ne peux-tu te taire ?
De ton bruit nos amants ne s'apperçoivent pas :
On eſt tout cœur dans cette affaire.
Cette mere étant aux aguets,
Juge à ce bruit que ſa fille ſurpriſe,
Ne l'eſt d'un chat : auſſi-tôt en chemiſe,
Saute du lit, appelle & ſervante & valets.
Eux, contre l'ordinaire, prêts,
Viennent ſoudain, la chandelle allumée,
A la porte cadenaſſée.
L'on court, & tandis qu'à l'ouvrir
La mere étoit embarraſſée,
Le Mouſquetaire, habile à déguerpir,
Saute vers la fenêtre, ouvre, s'agrippe ; en ſomme
S'élance comme il peut en bas,
Et tombe deſſus un pauvre homme
Qui venoit de pouſſer ſon cas
En cet endroit. L'échine fracaſſée,
Le nez, la tête fracaſſée,

Digitized by Google

Le pauvre homme tout étendu,
Bien moins de mal encor que de peur éperdu,
Crut que c'étoit la fin du monde,
Que le diable en perſonne étoit tombé ſur lui,
Pouſſe un cri qu'on entend de cent pas à la ronde.
Notre galant ſauvé s'enfuit
Plus vîte que le vent d'une fauſſe lumiere.
Il prend l'ombre, ſe cache à quelques pas de-là,
Et du bout de cette carriere,
Il épie, attentif, ce qui arrivera.
La mere cependant entrée,
Trouve ſa fille & ſans voix & ſans pouls,
On court à la fenêtre, on apperçoit deſſous
L'homme à la tête fracaſſée,
Qui gémiſſoit. Deux valets vont d'emblée
Vous l'enlever, le font entrer dedans,
Le traînent en furie,
L'interrogent. Voyant qu'il a perdu les ſens,
Il nous le faut tuer tandis qu'il eſt en vie,
Dirent-ils, car peut-être il va bientôt mourir.
Cela dit, d'un bâton ils s'arment pour le faire;
Et le pauvre homme alloit périr,
Si dans ce temps l'effronté Mouſquetaire
Ne fût venu d'un ton de Commiſſaire:
La patrouille m'envoie ici,
Pour informer, dit-il, du trouble que voici:
Qu'eſt-ce donc? contez-moi l'affaire:
L'homme que vous voyez, lui dit-on, cette nuit
S'étoit caché, Monſieur, dans une chambre haute,
Pour nous égorger tous, & nous l'étions ſans faute,
Si par bonheur pour nous il n'eût fait quelque bruit:
Nous ſommes accourus, il a compté, le traître,
De s'échapper par la fenêtre.
Mais le Ciel a voulu qu'il tombât en nos mains,
Puiſqu'en ſautant il s'eſt caſſé les reins.

Digitized by Google

Faut-il pas le rouer, le pendre, ou quel ſupplice
Voulez-vous que ...? Tout beau, tout beau,
Dit d'un ton magiſtral notre Juge nouveau,
Il faut auparavant que le fait s'éclairciſſe.
Cet homme eſt plus troublé de la peur que du mal:
Pour un crime ſi capital,
Qu'il ſoit remis à la Juſtice.
Gardez-le moi; mais je veux viſiter
Les êtres du logis: par où dois-je monter?
Il faut que mon rapport ſoit exact & fidele.
A l'inſtant
On le mene à l'appartement
Que trop bien l'égrillard, ſans guide ni chandelle,
Avoit jà ſu trouver. Il entre gravement,
Il aborde la mere, il fait un compliment,
En lui contant le ſujet qui l'amene.
La pauvre femme alors en émoi, toute en peine,
Ne penſoit qu'à ſa chere enfant
Iris évanouie, Iris toujours hors d'elle.
Notre matois fait de l'officieux,
Il approche du lit, prend la main de la belle,
La ſerre tendrement, deux fois, trois fois l'appelle.
A cette voix Iris ouvre les yeux,
Puis les ferme ſoudain, mais non pas ſans connoître
Que celui qu'elle a vu, qu'elle tient, qu'elle ſent,
Eſt ſon amant.
Bien le lui ſut marquer; & lui, comme on peut l'être,
Joyeux, ravi, ne fit ſemblant de rien.
Mais il l'appelle encor, lui parle, la raſſure,
En lui ſerrant la main, lui conte l'aventure
En mots couverts qu'elle entendit fort bien.
Iris revint enfin, & la mere charmée
De voir hors de péril ſa fille tant aimée,
Rend graces mille fois à la grande bonté

Digitized by Google

De ce frippon de Mouſquetaire :
De mon devoir, dit-il, je me ſuis acquitté.
Mais de l'homme d'en bas que prétendez-vous faire?
Je prétends qu'il reçoive un digne châtiment
De ſon méfait. Quelle ſomme d'argent
Qu'il vous en va coûter! ſongez-y bien, Madame,
De l'avide Juſtice appréhendez la dent,
Puis, quoiqu'on ait raiſon, c'eſt pour une bonne ame
Toujours un affligeant regret
Que de faire expirer quelqu'un ſur un gibet.
Qu'en ferons-nous donc, dit la mere?
On peut autrement s'en défaire,
Reprit-il : par exemple, on pourroit le donner
A quelque Capitaine,
J'en connois un qui jamais n'en ramene,
Et qui juſqu'au *Japon* ſauroit bien l'emmener.
J'y conſens, dit la Dame : & le galant la quitte,
Deſcend ; allons, dit-il, amis,
J'ai ſatisfait à ma viſite ;
Mais il faut tranſporter cet homme en un logis
Qu'on nomme les *trois Preux* ; à certain Capitaine
Je dois le remettre demain :
Madame impoſe à ce coquin
Seulement une telle peine.
Qu'elle eſt bonne! Cet homme, ayant repris ſes ſens,
Voulut alors parler pour ſa défenſe,
Conter le fait ; as-tu bien l'impudence
De raiſonner, maraud? ſi je t'entends,
Par la corbleu, lui dit le Mouſquetaire,
Un échafaud deviendra ton ſalaire ;
Tais-toi. Tout tremblottant le pauvre ſouffreteux
N'oſa payer ni de voix ni de mine.
L'innocence eſt muette où la force domine.
Cependant on arrive au logis des *trois Preux* :

On y loge le miſérable
En lieu bien aſſuré, puis les valets chez eux
S'en retournent. D'abord le Mouſquetaire affable
Paroît à ce pauvre homme, & loin de l'arrêter,
Il le conſole, & le fait bien traiter,
L'aſſure qu'il ſera le maître
De s'en aller chez lui ſans nul empêchement.
Le pauvre homme ravi ne peut faire paroître
Quelle eſt ſa joie & ſon étonnement.
Bien il remercia de ſon bon traitement
Le Mouſquetaire. Hélas! que le Ciel vous béniſſe;
Mon bon Monſieur; ſans vous qu'aurois-je fait?
Pendant ce temps Iris, pour ſon tour de novice,
Se gaudiſſant d'un pareil coup d'eſſai,
Voyant pour elle amour & fortune propices.
En ſon cœur ſe félicitoit;
Adonc bien ſe promit qu'elle y retourneroit.

Vous me direz, s'il vous plaît, votre avis de ce Conte, & je tâcherai de vous en envoyer encore quelque autre de la même main. Il me ſouvient auſſi que je vous ai promis de vous apprendre ce que c'eſt que cette maiſon où le Comte de *Zinzendorf* eſt logé, & que l'on appelle la Maiſon du Pape. Voici d'où viennent l'étymologie & l'origine de la choſe. Ce fut le Pape *Adrien* VI, natif, comme je vous l'ai déja dit, d'*Utrecht*, qui fit bâtir cette Maiſon, pour fonder un

Digitized by Google

un Séminaire dans ſa chere patrie ; & quoique les temps aient changé, & que la Maiſon ait auſſi changé de maître & d'uſage, elle n'a pas laiſſé de conſerver toujours le nom de la Maiſon du Pape. Tenez-moi, s'il vous plaît, un peu compte de toutes mes obſervations.

On croit ici que l'Empereur a tout de bon envie de continuer la Guerre. On aſſure que le Baron de *Kirchner* & le Comte de la *Coſane*, ſes Miniſtres, doivent partir au premier jour pour ſuivre le Comte de *Zinzendorf* à *Vienne*. Cependant il faut eſpérer que les choſes s'adouciront le premier Juin, qui eſt le temps qu'on a donné à S. M. Impériale pour accepter les Articles que voici ; ſavoir :

Que la France reconnoîtra le Duc de *Hanover* pour Electeur. Que le *Rhin* ſervira de barriere entre ce Royaume & l'Empire, à qui on rendra le vieux *Briſac* & le Fort de *Kell* ; la France ſe réſervant celui qu'on appelle le *Mortier*, avec toutes les Places qu'elle poſſede actuellement en-deçà du *Rhin*,

s'engageant à faire démolir les fortifications conſtruites par-delà ce fleuve, vis-à-vis de *Huningue*, & auprès de *Strasbourg* : le Fort de *Tille*, le Fort *Louis*, l'Ouvrage à corne, les Redoutes & Retranchements faits dans l'Iſle appellée du *Marquiſat*, ſeront auſſi démolis; de même que le Fort *Selingue*, les Fortifications de *Hombourg* & celles de *Bitſch*. Enfin on ſuivra là-deſſus l'Article XXX. du Traité de *Ryſwick*. Le Royaume de *Naples* doit reſter à la Maiſon d'*Autriche*, de même que le Duché de *Milan*, excepté ce qui fut cédé dans ledit Duché par l'Empereur *Léopold* au Duc de *Savoye* en 1703, entr'autres la Ville & le Pays de *Vigevano*, à moins qu'on ne donne un équivalent pour cela. On rendra les Places d'*Italie* qui ne dépendent ni de *Naples* ni de *Milan*, à ceux à qui elles appartiennent légitimement : M. le Duc de *S. Pierre* ſera rétabli dans ſes Terres & dans tous les biens dont il a été privé pendant cette Guerre. *Porto-Longone* & les autres Places d'*Eſpagne*, ſituées ſur les côtes

de *Toſcane*, appartiendront à la Maiſon d'*Autriche*; & l'on cede à la *Pruſſe* tout ce qu'elle poſſede dans la *Gueldre Eſpagnole*. Le Roi *Philippe* ſe réſerve toujours le droit de choiſir, dans telle Province qu'il lui plaira des *Pays-Bas*, une Terre de trente mille écus de rente, pour l'ériger en Principauté en faveur de la Princeſſe des *Urſins*. Le reſte deſdits *Pays-Bas* doit appartenir à l'Empereur, excepté *Namur*, *Charleroi* & *Luxembourg*, qui reſteront au Duc de *Baviere*, juſqu'à ce qu'il ſoit rentré dans ſes Etats, qui doivent lui être reſtitués, à la réſerve du *Haut-Palatinat*, dont l'Electeur du nom & le Prince *Charles* de *Neubourg* doivent jouir pendant leur vie, & qui doit enſuite retourner audit Electeur de *Baviere*, ou aux ſiens, en faveur de qui ſera cependant créé un neuvieme Electorat. Ce Prince doit avoir auſſi le Royaume de *Sardaigne* avec le titre de Roi, & jouir juſques à ce qu'il en ſoit en poſſeſſion, & juſqu'à ce qu'on l'ait dédommagé de ſes pertes, du Duché de *Luxembourg*. Ces dédom-

mageménts ſeront réglés par des Arbitres, dont la Reine de la *Grande-Bretagne* a accepté d'être un; l'Electeur de *Cologne* doit rentrer auſſi dans tous ſes droits; les Etats-Généraux mettront Garniſon dans les Villes de *Luxembourg*, *Namur*, *Charleroi*, *Liege*, *Hui*, &c. Les fortifications de *Bonn* ſeront raſées. Le Diocèſe & le Chapitre d'*Hildeshein* ſeront remis ſur le pied des Traités de *Weſtphalie*. Le Duc de *Baviere* rendra *Namur* & *Charleroi* dès qu'il ſera rentré dans ſes Etats; mais il gardera *Luxembourg* juſques à ce qu'il ſoit en poſſeſſion de la *Sardaigne* & du titre de Roi, & juſques à ce qu'on l'ait dédommagé de ſes pertes. On doit rendre à ce Prince ſes Enfants, meubles, bijoux, &c. de même qu'à l'Electeur de *Cologne* ſon frere: les Domeſtiques de l'un & de l'autre doivent auſſi être dédommagés de leurs pertes. Il y aura *Amniſtie* pour tous les *Eſpagnols*, *Italiens* ou autres qui ont ſuivi l'un ou l'autre parti. Ces Articles ſignés par M. le Maréchal d'*Uxelles* & M. *Meſnager*, ont été remis aux

Miniſtres de la *Grande-Bretagne* avant la ſignature de la Paix faite entre l'*Angleterre* & la *France*; & ces Miniſtres, après les avoir contre-ſignés, les ont donnés à ceux de Sa Majeſté Impériale le 14 d'Avril. On verra dans la ſuite ce que cela produira. Le jour que la Paix fut ſignée, les Miniſtres des Puiſſances Proteſtantes s'aſſemblerent dès le matin dans l'Hôtel-de-Ville, où ils appellerent M. le Marquis de *Miremond*, auquel ils firent la lecture du Mémoire ſuivant, qu'ils donnerent quelques heures après aux Plénipotentiaires de *France*.

*MÉMOIRE des Miniſtres Plénipotentiaires des Puiſſances Proteſtantes, aſſemblés au Congrès d'*Utrecht, *en faveur des Proteſtants* François, *préſentés à Meſſieurs les Plénipotentiaires de Sa Majeſté Très-Chrétienne.*

LES Alliés qui ſont de la Religion Proteſtante, faiſant réflexion ſur les calamités qu'une grande partie des Sujets de Sa Majeſté Très-Chrétienne, qui profeſſent avec eux la même Religion, ont ſouffert & ſouffrent en-

core, uniquement à cauſe qu'ils ſervent Dieu ſelon les lumieres de leur conſcience; liberté dont ces affligés pouvoient ſe flatter par la Loi Divine, par les préceptes de la charité, & particuliérement par les Loix du Royaume de *France*, confirmées par Sa Majeſté Très-Chrétienne, dont ils doivent jouir en bons & fidéles Sujets, qui ſe ſont toujours tenus envers leur Souverain dans les regles du devoir & de l'obéiſſance. Leſdits Alliés, touchés par ces motifs de juſtice & de compaſſion, s'intéreſſent d'autant plus pour ces pauvres gens, que les maux qu'ils ſouffrent, continuant après la Paix rétablie, pourroient être attribués à une averſion de Sa Majeſté Très-Chrétienne contre les Proteſtants en général, ce qui affligeroit beaucoup les Puiſſances de cette Religion, qui eſpérent de rentrer par la Paix, & de vivre dorénavant en amitié & bonne intelligence avec Sa Majeſté Très-Chrétienne. Pour cet effet, leſdits Alliés ne ſauroient s'empêcher de s'intéreſſer de même pour un grand nombre deſdits Sujets de *France* qui ont été obligés de quitter leur Patrie, & ſe ſont refugiés dans les Etats deſdits Alliés Proteſtants, afin de les animer à retourner chez eux après la Paix faite. C'eſt pourquoi les Miniſtres Plénipotentiaires deſdits Alliés légitimes pour la Paix

générale ſe trouvent obligés, en conformité des ordres exprès de leurs Souverains, de requérir très-inſtamment Meſſieurs les Miniſtres Plénipotentiaires de S. M. T. C. de vouloir repréſenter au Roi leur Maître, qu'il ſoit accordé à tous les Proteſtants François le ſoulagement après lequel ils ſoupirent depuis long-temps, & qu'ils ſoient rétablis dans leurs Droits & Priviléges en matiere de Religion, pour jouir d'une entiere liberté de conſcience, & que ceux d'entr'eux qui ſont dans les priſons, galeres, ou autrement détenus, ſoient élargis & remis en liberté, afin que ces affligés puiſſent avoir part à la paix dont l'*Europe* va jouir.

Monſieur le Marquis de *Miremond* auroit bien voulu que les Miniſtres euſſent inſéré dans la demande du rétabliſſement des Droits des Proteſtants, *que leurs Maîtres avoient été eux mêmes les garants de ces Droits*; mais ils ne le jugerent ſans doute pas à propos: car le Mémoire fut donné tel qu'il étoit écrit, & tel que le voilà, après qu'on en eût fait deux fois la lecture au Marquis, qui attend avec impatience la réponſe qui doit venir là-deſſus de *France*, &

Digitized by Google

pour laquelle tous les refugiés qui ſont ici, font des vœux très-ardents. On dit que nos Plénipotentiaires ont d'abord objecté, que ceux des Alliés Proteſtants agiſſoient ſans ordre de leurs Souverains; mais il eſt aiſé de voir par les termes dont le Mémoire eſt conçu, qu'une pareille objection ne ſauroit avoir lieu, & que ces demandes ne ſont point faites à fauſſes enſeignes. Nous verrons quelle attention la Cour y fera. Voici pour diverſifier la matiere, trois Contes ou Fables que j'ai encore eſcroqués à M. de *Themiſeul.*

LE MAUVAIS TURC.

CONTE.

UN Voyageur revenu de Turquie,
Parloit des mœurs de ce Pays.
Il racontoit que les maris
Peuvent quitter, choiſir, prendre à leur fantaiſie
Blonde, brunette, en avoir tout autant
Qu'il leur plaiſoit. Un de la compagnie
Se récria : ô quel beau réglement !
Si j'étois-là, je ferois chere lie ;
Que j'en aurois ! Alors le regardant
Tout de travers ſa femme *Péronelle* :
Eh ! taiſez-vous, vous ſeriez, lui dit-elle,
Un mauvais Turc aſſurément.

LA RECETTE INUTILE.

CONTE.

UN Pénitent s'accuſoit l'autre jour
De trop vaquer à certain exercice
Que dans le monde on nomme jeu d'amour ;
Et qu'à Confeſſe on appelle un grand vice.
Le Confeſſeur lui dit : ce funeſte penchant
Au feu d'enfer vous va précipitant ;
Détruiſez-en l'habitude maudite,
Plus on le fait, plus l'aiguillon s'excite ;
Vous le ſavez. C'eſt par néceſſité
Que je le fais, dit l'autre, on s'éclaircit la vue
Par ce moyen. Eh ! que vous êtes grue,
Dit le Pater, d'un Saint zele emporté :
Ne voyez-vous que de vous on ſe raille ?
S'il étoit vrai, je jure en vérité,
Que je verrois à travers la muraille.

LES DEUX HOMMES ET LE PERROQUET.

FABLE.

UN Perroquet avoit appris deux mots,
L'un c'étoit, *vous êtes un nigaud*,
L'autre c'étoit, *fort bien* ; d'une affaire épineuſe
Deux hommes diſputoient ; ils s'accordent enfin.
Dans l'inſtant la bête cauſeuſe
Se récria, fort bien, fort bien.
Ces deux hommes ſurpris croient qu'à la parole
Ce bel oiſel encor joignoit le jugement ;
Ils lui font un raiſonnement,

Digitized by Google

L'interrogent : mais quoi ! la pauvre beſtiole
Répond à leur propos,
Vous êtes un nigaud.
Alors ces bonnes gens connoiſſant leur mépriſe,
Au Perroquet adjugent la bêtiſe.
Bêtes, à raiſonner ne vous empreſſez point.
Mais, las ! combien ſont en ce point
Vrais Perroquets ? Tel auroit pu paroître
Homme de ſens, n'ayant dit qu'un ſeul mot ;
Il en dit deux, & ſe fit reconnoître
Pour un ſot.

Je vais vous conter une aſſez plaiſante aventure arrivée tout *noviſſimè* à *Bruxelles*. Un Bourgeois de cette Ville fut ces jours paſſés chez un Marchand de vin de ſes amis, & prétendit lui prouver ſa tendre amitié, par l'avis qu'il lui donna de l'infidélité de ſon épouſe, & en lui offrant de le convaincre de la choſe. Vous n'avez, lui dit-il, mon cher, qu'à obſerver votre femme dès cet après-midi, & lorſqu'elle ſera ſortie, me venir trouver, afin que je vous conduiſe en lieu où vous en ſerez pleinement convaincu. Ce qui fut dit fut fait, & la femme ſortie, nos deux amis furent dans un de ces honnêtes endroits, qu'une femme n'oſeroit nommer. Ils débute-

rent par demander du brandevin & de la biere, après quoi ils propoſerent à la maîtreſſe du logis de leur faire venir des Demoiſelles. La vénérable matrône leur demanda s'ils étoient gens à faire de la dépenſe, auquel cas, dit-elle, j'en ai ici deux dans la chambre voiſine qui ſeroient dignes d'être préſentées à un Roi. Nos Bourgeois ayant accepté le parti, on fit venir les deux belles. Mais quel fut l'étonnement de ces pauvres Bourgeois, lorſque chacun d'eux y rencontra ſa femme. Ils reſterent quelque-temps ſans parler, à ſe regarder l'un l'autre, après quoi ſe voyant tous deux logés à même enſeigne, ils ſongerent à ſe venger de concert, & firent pour cela ligue offenſive & défenſive. Leur premiere démarche fut de prendre un caroſſe, dans lequel ils fourrerent les deux Dames, qu'ils firent conduire à la *Tête de Pourceau*, lieu où l'on met ordinairement les Dames de moyenne vertu, & où ces deux-là doivent reſter par proviſion juſques à la déciſion de leur Procès. Ce qu'il y a de plus plaiſant,

c'eſt qu'elles en ont intenté un dans toutes les formes à leurs maris, auxquels elles demandent des réparations. Leur Avocat, habile chicaneur, prétend qu'elles n'étoient allées dans cette maiſon qu'à deſſein d'y ſurprendre leurs maris, qui vouloient fort mal-à-propos leur faire porter la peine d'un crime dont ils étoient ſeuls coupables ; que l'intention dans laquelle ils y étoient venus n'étoit point douteuſe, puiſqu'il étoit ſûr qu'ils avoient demandé des femmes ; que les-leurs n'avoient point été trouvées avec des hommes ; *ergo* il conclut que ce ſont eux & non pas elles qu'il faut punir : & l'on croit que l'adreſſe de cet Avocat, jointe au penchant que les Juges ont naturellement à favoriſer le beau Sexe, pourra bien donner gain de cauſe à ces belles, malgré toutes les raiſons que l'Avocat des maris peut alléguer, qui ſont d'autant plus ſolides qu'elles ſont conformes à la vérité. Il y a encore une troiſieme inſtance de la part de l'honnête maiſon contre les maris & leurs femmes, prétendant que c'eſt

c'eſt mal à propos que les uns & les autres la qualifient de mauvais lieu, & demandent des preuves ou des réparations là-deſſus. Enfin cette complication de procédures donne une ſcene très-réjouiſſante au Public. Mais ce qui me réjouit le plus, c'eſt que Monſieur le donneur d'avis s'eſt juſtement trouvé dans le cas dont il avertiſſoit ſon ami. Le voilà bien payé de ſon indiſcret avis. Il ſeroit à ſouhaiter que cette aventure, jointe à celle qui arriva au corbeau en pareille occaſion, pût corriger ces gens ſi prompts à rendre des ſervices dont on ſe paſſeroit très-fort, & ſouvent ſi peu ſecourables dans les choſes véritablement néceſſaires. Le pauvre Marchand de vin vivoit content avec ſa femme; le voilà malheureux pour le reſte de ſes jours par l'indiſcrétion de ſon confrere. Cela n'eſt-il pas bien cruel? Adieu, Madame, je vous laiſſe faire vos réflexions là-deſſus, & ſuis de tout mon cœur, &c. *A Utrecht ce.*

LETTRE CI.

HÉ bien ! Madame, l'Empereur n'a pas toujours gardé ſa colere, nous voilà enfin réconciliés avec lui ; & cela dans le temps qu'il ſembloit qu'on dût le moins s'y attendre ; tant il eſt vrai que lorſque les choſes paroiſſent les plus déſeſpérées, c'eſt ſouvent alors qu'elles ſont le plus près d'un heureux dénouement. Mais l'euſſiez-vous cru que cette Paix ſe fût faite à la tête des Armées, & que le Maréchal de *Villars*, le Miniſtre des vengeances du Roi, fût devenu Miniſtre de réconciliation ? Voilà ce qu'on peut appeller un Héros accompli. On peut dire avec vérité ; qu'*il s'eſt ſervi de la victoire pour faire triompher la paix* ; pouvoit-il en faire un meilleur uſage ? Sa valeur s'étoit aſſez ſignalée dans les combats ; il vient de nous faire voir que s'il eſt grand Général, il eſt auſſi grand Politique, & que le parallele

Digitized by Google

qu'on fait de lui à *Céſar*, eſt le plus juſte du monde ; ſon goût pour les belles Lettres prouve cette conformité, & il eſt peu de perſonnes en qui l'on puiſſe trouver tant de talents réunis à la fois, & qui ſachent acquérir la même gloire, ſoit qu'ils ſuivent les étendards de Mars, ou qu'ils arborent celui de la Paix. Le Parnaſſe vient de lui ouvrir un champ propre à moiſſonner de nouveaux lauriers ; & la place qu'il va occuper dans l'Académie des beaux eſprits, où il ſuccede au défunt Evêque de *Senlis*, lui donnera occaſion de briller dans la paix comme il a fait pendant la guerre, & de faire voir qu'il n'eſt pas moins le favori des Muſes que celui du terrible *Mars* & de la pacifique *Aſtrée*. On peut dire auſſi qu'il eſt favori de la Fortune : le Roi le comble de biens & d'honneurs ; & jamais perſonne ne fut tant à la mode qu'il l'eſt préſentement à la Cour. Dès que je ſus que le Roi lui avoit remis ſes intérêts à *Radſtat*, & que le Prince *Eugene de Savoye* étoit muni là-deſſus du plein pouvoir de l'Empereur, je ne dou-

tai point du ſuccès. Ces Alexandres ne pouvoient pas manquer de rompre le nœud gordien qui s'oppoſoit aux nœuds de la paix : avouez qu'ils ont bien mené cela en peu de temps : car enfin la paix eſt faite, & cette aſſemblée qu'on va faire à *Bade* en *Suiſſe*, n'eſt qu'un Congrès *prò forma*, c'eſt-à-dire pour donner la forme à ce qui a été réglé à *Radſtat*. Il n'eſt rien de tel que deux grands hommes enſemble, ils expédient bien de la beſogne, &, d'une maniere ou d'autre, les affaires ſont bientôt finies en leurs mains. Il ſeroit à ſouhaiter que les Catalans euſſent été compris dans ce Traité ; ils prétendent, comme Sujets de l'Empereur, être à préſent devenus nos bons amis : cependant M. du *Caſſe* a fait voile vers *Barcelone* avec ſon Eſcadre, & le Maréchal de *Berwick* marche contre eux avec ſoixante bataillons, ſuivi de Lieutenants-Généraux, Maréchaux de Camp, & de tout l'attirail militaire ; peut-être qu'avant qu'il ſoit arrivé, l'interceſſion de la Reine de la *Grande-Bretagne*, & celle de Sa

Digitized by Google

Majeſté Très-Chrétienne, auront opéré quelque choſe en faveur de ces pauvres gens, dont la réſolution eſt, dit-on, de riſquer le tout pour le tout, & de s'enſévelir ſous les ruines de *Barcelone*, plutôt que de renoncer à leurs anciens privileges. Mais, comme je le diſois tout à l'heure, c'eſt ſouvent dans les maux les plus déſeſpérés que l'on eſt plus près d'un heureux dénouement. C'eſt ce que le *Rhin* vient de voir arriver ſur ſes bords, & ce qui pourroit bien arriver en *Catalogne*; car nous ſommes dans un temps fécond en prodiges. Quelle foule d'événements arrivés coup ſur coup ! il y auroit de quoi faire un volume & non pas une Lettre. Mais, hélas ! que de triſtes événements ſont venus troubler la joie que la paix a apportée ici ! La mort, toujours acharnée dans la Maiſon Royale, vient de nous enlever ſon ſecond appui, M. le Duc de *Berri*, Prince autant aimable qu'aimé; ſa jeuneſſe & ſa force paroiſſoient nous répondre de ſes jours : cependant une petite fievre l'a emporté au milieu d'une

brillante Cour, & malgré tous les vœux qu'on faiſoit pour ſa conſervation. Madame ſon Epouſe en eſt inconſolable ; le Roi a beſoin de toute ſa fermeté pour ſoutenir ce dernier choc, & l'on fait tout ce qu'on peut pour éloigner toutes les marques extérieures de deuil qui pourroient entretenir la douleur de Sa Majeſté, & augmenter celle du Public. On attend avec impatience l'accouchement de Madame la Ducheſſe de *Berri*, auquel les Officiers du Prince défunt ont grand intérêt, puiſque ſi elle accouche d'un Prince, ils ſeront conſervés dans leurs Charges. Le Roi a aſſigné huit cens mille livres de revenu à cette Princeſſe. Madame la Ducheſſe d'*Orléans* ſa mere, qui vient de prendre le rang qu'elle tenoit à la Cour, eſt auſſi bien près d'accoucher, ainſi ce double accouchement ſemble réparer en quelque maniere la perte que l'on vient de faire. M. le Duc d'*Orléans* a été déclaré par le Roi Régent du Royaume, & Tuteur de M. le *Dauphin*, en cas de minorité ; mais il faut eſpérer que le cas

n'arrivera pas, & que le Ciel conſervera encore aſſez de temps à notre Auguſte Monarque pour que le *Dauphin* ſoit en âge & en état de régner par lui-même. M. le Duc d'*Orléans* reçoit tous les jours de nouvelles marques de la confiance & de l'amitié de Sa Majeſté; il aſſiſte à tous les Conſeils, & marque dans toute ſa conduite une prudence & une habileté admirables. Il y a quelques perſonnes de la Cour qui, par un excès de zele qu'il auroit ſans doute déſavoué, viennent d'être diſgraciées, pour avoir parlé de ce Prince comme du préſomptif & prochain héritier de la Couronne; endroit un peu trop délicat. Le ſoin que l'on prend d'effacer, autant qu'on le peut, la triſte image du deuil, a fait que les plaiſirs n'ont pas été longtemps ſuſpendus : l'Opéra & la Comédie ont recommencé à jouer, & les choſes reprennent leur train ordinaire. Nous avons même eu ici depuis peu des Spectacles pompeux, & l'entrée des Ambaſſadeurs de *Hollande*, qui a été des plus brillantes & des plus ma-

gnifiques qui ſe faſſent, a fait l'admiration & l'attention de tout *Paris*. Ces Miniſtres n'ont pas moins brillé à la Cour. Lorſqu'ils ont eu leur premiere Audience, l'on n'a rien oublié pour leur marquer la joie qu'on avoit de les voir, & ils y ont répondu de leur côté par la maniere dont ils ont ſoutenu l'éclat & la grandeur de leur République, & par des diſcours les plus polis & les plus éloquens du monde. Je vous enverrai une autre fois la harangue qu'ils ont faite au Roi; ce que Sa Majeſté leur a répondu de gracieux & d'obligeant, & le compliment que M. le Marquis de *Torcy* leur fit en leur allant ſignifier la réponſe du Roi d'*Eſpagne*, & leur annoncer le retour de la paix entre ce Monarque & les Etats-Généraux leurs Maîtres. Mais pour le coup je ſuis laſſe de parler des affaires de la Cour & des intérêts des Princes; ce ſera pour une autre fois. Mais à propos de Princes, vous en allez voir un bon nombre cet Eté à *Aix-la-Chapelle*, & je m'attends bien que vous m'en parlerez

à votre tour ; il ſemble qu'ils s'y ſoient donnés rendez-vous de tous les endroits de l'Europe, & à coup ſûr vous ne vous y ennuierez point. Que d'aventures leur ſéjour fera naître dans ce Canton ! Je m'en réjouis d'avance ; car je compte que vous m'en ferez part. La grace que je vous demande, c'eſt que notre commerce ſoit un peu mieux réglé qu'il ne l'a été juſques ici ; ce que nous aurons à nous dire en ſera plus nouveau, & nous ne nous trouverons pas dans l'embarras où je ſuis à préſent, de ne ſavoir par où commencer, par la quantité d'événements qui s'offrent en foule à mon imagination, & qui me tranſportent en un moment de *Paris* à *Madrid*, de *Madrid* en *Sicile*, à *Londres*, à *Conſtantinople*, &c. Comme je ne ſaurois faire tant de chemin à la fois, j'attendrai à parcourir tous ces Pays pied à pied, & en temps & lieu, & je finirai cette Lettre par le récit d'une aventure aſſez plaiſante qui vient d'arriver ici.

Un Provincial, d'un génie à peu près comme M. *Vivien de la Chaponardiere*,

devenu orphelin dans un âge où il auroit pu être grand-pere, réſolut, après avoir vuidé le coffre-fort de ſon défunt papa, d'aller briller à *Paris*, & de s'y faire honneur de ſes écus. C'eſt d'abord le grand projet des gens de Province, & le but de leur ambition. Notre orphelin ne tarda pas à exécuter ſa réſolution, &, muni de bonnes lettres de change, il partit par le premier Coche; & à ſon arrivée il trouva des gens pleins de bonne volonté, qui le voyant tourné en dupe, lui offrirent leurs ſervices, & réſolurent de le plumer comme il faut. *Paris* fourmille, comme vous ſavez, de cette eſpece de gens qu'on appelle redreſſeurs, & qui ne vivent que des ſottiſes d'autrui : il y en a même qui s'aſſocient pour cela, & qui, répandus en divers quartiers de la Ville, partagent enſuite les revenus de cette honnête profeſſion. Le Fauxbourg *S. Germain* eſt l'endroit où ils font le mieux leurs affaires; ce fut-là où notre Provincial établit ſon domicile, & où il tomba entre les mains d'un Chevalier

d'induſtrie qui le mena beau train. Ce redreſſeur ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il ne l'abandonna pas d'un moment; il ſe logea dans le même Hôtel garni, mangea réguliérement à la même Auberge; & feignant d'avoir pris pour lui une inclination toute particuliere, il s'établit ſon conſeiller, & l'avertit ſurtout de ſe défier de tout le monde, que *Paris* étoit ſouvent funeſte aux Etrangers, & qu'il falloit bien prendre garde de ne pas être la dupe de quantité d'eſcrocs qui, maſqués en honnêtes gens, étoient des peſtes publiques & d'un commerce mille fois plus dangereux que les voleurs de grands chemins. Notre pauvre Provincial, qui ſe ſouvenoit confuſément d'avoir lu Télémaque, croyoit avoir rencontré un ſecond *Mentor* dans ce maître frippon, & s'eſtimoit bien heureux de pouvoir ſe mettre ſous ſa conduite: perſuadé qu'il avoit le goût bon, il le conſulta ſur ſon ajuſtement, & le pria de lui donner un Tailleur qui ſût les modes de la Cour, où il avoit deſſein d'aller figurer dès qu'il

auroit été habillé d'une maniere convenable. Le Tailleur ne tarda pas à paroître ; l'habit fut ordonné, & notre benêt demanda à être mis tout comme M. le Maréchal de *Villars* ; parce que, comme je l'ai déja dit, il n'y a point de Seigneur qui ſoit ſi fort à la mode que celui-là. La dépenſe ne fit point d'obſtacle ; on répandit l'or à pleines mains pour être habillé de bon air, & équipé de pied en cap. On partit pour *Verſailles* : notre Etranger, conduit par ſon *Mentor*, parcourut tous les Appartements & alla briller à la Chapelle, ſe croyant le plus beau du monde ; mais lorſqu'il vit le Maréchal de *Villars*, qu'il s'étoit propoſé pour ſon modéle, ne trouvant pas la reſſemblance fort grande, il crut que c'étoit moins le défaut de ſa bonne mine que le manque de conformité dans l'ajuſtement, & prétendit que le Cordon bleu en faiſoit toute la différence. Voyez-vous, dit-il à ſon ami, comme ce Tailleur m'a trompé ; je lui ai donné tout ce qu'il a voulu, cependant

il

il n'a point fait tant de façons à mon habit qu'à celui de M. de *Villars*. Cette petite machine brodée ſur ſon eſtomach, & cette bandouliere bleue, tout cela releve bien la bonne mine d'un homme ! Vous avez raiſon, dit l'autre, qui comprit d'abord que ſa dupe s'enferroit d'elle-même ; vous avez raiſon, & je lui en dirai deux mots : en effet, le Tailleur fut mandé ; & lorſqu'on ſe plaignit du manque d'uniformité, il répondit qu'il ne ſavoit pas que M. fût d'un rang à cela ; cette réponſe choqua l'étranger, qui prétendoit être en droit de tout. Son *Mentor* lui applaudit, & il fut réſolu de joindre le Cordon bleu à ſon ajuſtement, de faire une croix de diamants d'un prix proportionné à la magnificence de l'habit. Pendant qu'on travailloit à cette parure, on tâcha, pour expédier plutôt la bourſe de cet étranger, de l'engager à faire quelque partie de jeu ; mais il ne ſe trouva pas de ce goût-là, & il fut plus prenable du côté des femmes. Dès qu'on eut découvert ſon pen-

chant, il fut réſolu qu'on n'en feroit pas à deux fois, & qu'on le plumeroit tout d'un coup ; ainſi, dès qu'il fut revêtu de ſa nouvelle dignité, on le mena, tout brillant de ſes rayons, chez une Dame qu'on lui dit être une Ducheſſe, chez qui il trouva bonne compagnie, & où on le gracieuſa fort ; mais, au plus fort de ſa joie, la fête fut troublée par l'arrivée d'un Hoqueton, ou ſoi-diſant, & de dix ou douze Archers prétendus, qui après s'être fait ouvrir par force, entrerent d'un air d'autorité dans cette maiſon & arrêterent notre Provincial de la part du Roi. La Dame du logis dit qu'elle iroit le lendemain à *Verſailles* ſe plaindre de ce manque de reſpect ; mais tout cela n'empêcha point qu'on ne mît la main ſur le colet à notre homme, & qu'on ne le fît monter dans un caroſſe que les Archers eſcortoient. Dans cet état, il pria ſon *Mentor* de ne le point abandonner ; & ſon *Mentor* s'étant rendu priſonnier avec lui, fut mis dans le même caroſſe. On les mena dans une maiſon, qu'on

Digitized by Google

lui fit croire être l'Hôtel des Chevaliers de l'Ordre, & on lui dit que c'étoit à la requiſition de ces Meſſieurs, parce qu'il avoit manqué d'aller prendre leur attache, formalité abſolument néceſſaire, qu'on l'avoit fait arrêter. Il devoit être ruiné de cette affaire-là, dégradé pour jamais de ſes titres, & puni même corporellement, du moins par une longue priſon. Il n'y avoit pas moyen de ſe tirer de ce mauvais pas. Cependant ſon *Mentor* ſe ſouvint que celui qui préſidoit alors dans l'aſſemblée étoit de ſes amis : il demanda à lui parler ; & après avoir allégué que l'étranger ne ſavoit pas les uſages & coutumes, & avoir mis toute ſon éloquence en uſage pour obtenir ſa grace, il fut réſolu que pour cette fois on ſe contenteroit d'inſtaller de nouveau le prétendu Cordon bleu, de confiſquer tout ſon étalage, comme étant de contrebande, & de le condamner à dix mille livres d'amende au profit de la Communauté. Cette Sentence prononcée, & le *Mentor* en queſtion ayant

dit qu'il n'y avoit pas lieu d'en appeller, on ſe mit en devoir de l'exécuter; & après avoir dépouillé le pauvre étranger de tous ſes ornements & lui avoir fait prononcer à genoux : *Domine non ſum dignus*, on lui mit un autre Cordon bleu, & une croix de diamans faux qu'on avoit fait faire exprès, & que l'on ſuppoſa tirer des Archives de l'Ordre. Les dix mille francs d'amende furent payés ſur le champ ; car le prétendu *Mentor*, qui ſavoit les affaires de l'étranger, offrit de les aller chercher dans ſa caſſette où il les avoit vus quelques heures auparavant, & dont il vit le fond en les retirant. Cette expédition faite, on laiſſa le pauvre Etranger en liberté ; tous les prétendus Cordons bleus ſe ſéparerent, avec promeſſe de ſe retrouver pour partager tout ce butin, & le pauvre Provincial revint tout déſolé à ſon auberge ; ſon *Mentor* lui conſeilla de retourner dans ſa Province, pour tâcher, par ſes épargnes, de réparer la perte qu'il venoit de faire ; & par une généroſité la

plus grande du monde, qui pourtant n'étoit cauſée que par le déſir de le voir bientôt éloigner, de peur qu'un tour auſſi hardi ne vînt à ſe découvrir, il lui donna vingt piſtoles pour ſon voyage, & le conſola de ſes pertes, par l'agrément qu'il avoit de pouvoir emporter chez lui des marques d'une dignité qu'on ne pouvoit plus lui diſputer, & qui illuſtreroit toute ſa poſtérité. Repu de ces chimeres, notre Provincial retourne chez lui, perſuadé que celui qui l'avoit dupé étoit le plus honnête homme du monde, & le meilleur de ſes amis. A ſon arrivée, chacun le félicita ſur l'honneur que le Roi lui avoit fait de lui donner le Cordon bleu; mais ce compliment le mettoit fort en colere. Vous vous moquez de moi, répondit-il à ceux qui le lui faiſoient, ce n'eſt point le Roi qui me l'a donné, je l'ai bien acheté, & il me coûte aſſez cher, ajoutoit-il en ſoupirant. Bien des gens ne comprenoient point ce qu'il vouloit dire : mais enfin ceux qui prenoient le plus

d'intérêt en lui, le firent expliquer là-deſſus, & le firent convenir enſuite qu'il avoit été joliment dupé. On fit tout ce qu'on put pour découvrir les auteurs de cette fourberie, mais il n'y eut pas moyen; on eut beau aller à l'endroit où il avoit logé, & à ſon Auberge, perſonne ne put lui donner des nouvelles de ſon *Mentor*, ni de ſes ſemblables, qui ne firent pas long-temps leur domicile au même lieu, & qui, à l'exemple de M. *d'Outremer*, changeoient de nom & de pavillon, ſelon que l'occaſion le requéroit; ainſi le pauvre Provincial en a été pour ſon compte. Ces ſortes d'exemples, quelque fréquents qu'ils ſoient ici, ne ſont point capables de corriger les gens; chacun ſe croit plus habile que ſon compagnon, & la trop bonne opinion de ſoi-même eſt fatale à bien des perſonnes. Je reçois dans ce moment le diſcours que le Maréchal Duc de *Villars* a fait à l'Académie Françoiſe le jour qu'il y a été inſtallé; & quoique cette Lettre ſoit déja aſſez longue,

pour ne pas vous priver plus longtemps du plaiſir de lire une auſſi belle piece, je vais l'inſérer ici.

MESSIEURS,

» Si l'honneur que vous avez bien voulu » me faire de m'admettre dans une Compagnie compoſée des plus rares & des plus » ſublimes génies, m'avoit été deſtiné par » les raiſons les plus propres à déterminer » votre choix, j'aurois juſte lieu de craindre que ce premier pas, qui doit être une » preuve d'éloquence, ne vous portât à quelque repentir; mais j'ai penſé que votre » aſſemblée, déja remplie de tout ce que l'eſprit a de plus illuſtre, & raſſaſiée de cette » gloire, pouvoit ne plus ſonger à l'augmenter: & que principalement attentifs à celle » du Roi, vous avez voulu avoir parmi vous » un des Généraux qui a le plus ſervi ſous » un ſi grand Maître, & qui puiſſe, par » quelques récits, fortifier les idées que vous » avez déja de ſa grandeur & de ſa gloire: » & je crois devoir la grace que vous me » faites aujourd'hui au bonheur que j'ai eu » de voir ſouvent, & dans la Guerre & pour » la Paix, réſoudre, ordonner & quelquefois

» exécuter par ce grand Roi ce qui a ſi juſ-
» tement attiré notre amour, cauſé la jalou-
» ſie des Nations voiſines, & l'admiration
» de toute la terre. Dans la proſpérité nous
» avons vu ſa modération ; ſa ſageſſe dans
» les revers de la fortune ; ſa fermeté a diſ-
» ſipé les craintes, relevé les courages abat-
» tus de tous ceux qui, par zele, prudence
» ou foibleſſe, vouloient entrevoir les plus
» grands malheurs ; ſon intrépidité dans de
» tels moments, cette grande ſcience de pé-
» nétrer & de renverſer les projets de ſes En-
» nemis, la véritable gloire, la grandeur de
» courage, ont été portés au point le plus
» héroïque, & la Paix glorieuſe qui a ter-
» miné cette longue & dangereuſe Guerre,
» eſt la récompenſe, auſſi-bien que l'effet de
» toutes ſes Vertus ; mais encore une fois,
» Meſſieurs, j'en parlerai comme témoin,
» & non comme orateur ; & en faveur de ces
» récits, qui n'ont pas beſoin d'être relevés
» par le mérite de l'éloquence, vous me par-
» donnerez d'en manquer alors. Meſſieurs,
» daignez me diſpenſer d'entreprendre aucun
» éloge ; votre choix a déja fait celui du Pré-
» lat auquel je ſuccede, & vous avez vu
» vous-mêmes ſon application à remplir ſes
» devoirs, la pureté de ſes mœurs, & cette
» regle dans ſa vie, ſouvent plus reſpecta-

» ble que ce qui brille davantage. Je ſais les
» obligations qu'a votre Compagnie à un
» illuſtre Chancelier, qui, pour comble de
» mérite, s'en fit un de vous marquer la
» plus haute conſidération, & qui, en ſou-
» tenant votre établiſſement, crut augmen-
» ter ſa gloire & lier par-là dans la poſté-
» rité ſon nom à celui de votre illuſtre fon-
» dateur le Cardinal de *Richelieu*, dont la
» mémoire ne finira jamais, n'eût-il laiſſé,
» pour la rendre immortelle, que cet ouvra-
» ge ſi digne d'un ſi grand Miniſtre, ce Teſ-
» tament Politique, où brille l'élévation de
» ſon génie & l'ardeur de ſon zele pour la
» gloire de ſon Maître & pour celle des Fran-
» çois : il ne deſiroit à notre Nation qu'au-
» tant de conſtance & de fermeté à ſouffrir
» patiemment les fatigues, la faim & les lon-
» gues peines de la guerre, qu'il leur connoiſ-
» ſoit d'intrépidité dans les plus grands périls.
» Quelle joie auroit eu ce grand Miniſtre,
» s'il avoit imaginé que de nos jours, & ſous
» le plus grand des Rois, le François, par
» ſes dernieres vertus jointes aux premieres,
» l'emporteroit ſur toutes les Nations ! Nous
» les avons vus pendant une Campagne en-
» tiere ſouffrir ſans murmure le manque d'ar-
» gent & de pain, jetter même le pain dont
» ils avoient manqué pendant deux jours,

» pour courir plus légérement au combat ;
» & leur ſeule valeur leur tenir lieu de for-
» ce & de nourriture dans une action où leur
» retraite n'a pu être imputée qu'à la ſeule
» fatalité ; on les a vus couvrir la terre de
» plus de 20000 de nos ennemis, & ne leur
» laiſſer qu'un champ où les vivants pou-
» voient à peine ſe placer ſur les corps morts
» de leurs compagnons. Pardonnez-moi, Meſ-
» ſieurs, cette légere marque de reconnoiſſance
» pour ces vaillants hommes auxquels l'Etat
» & le Général ont de ſi grandes obligations ;
» ils vous auront celle de rendre leurs actions
» immortelles, comme le ſera tout ce qui
» ſort de ſes plumes célébres, & tout ce qui
» a le bonheur d'être conſacré par les ou-
» vrages de cette Aſſemblée ſi reſpectable,
» par les grandes qualités de ceux qui la com-
» poſent, & de laquelle j'ai une ſi haute idée,
» que mes expreſſions ne peuvent ſatisfaire
» ce que je penſe de ſon mérite, ni ma ſen-
» ſible & vive reconnoiſſance de la grace
» que j'en reçois. »

Il n'eſt pas beſoin, Madame, que je vous diſe combien ce Diſcours a été généralement admiré ; vous en jugerez vous-même en le liſant, & je me contenterai de vous faire part de ce qu'en dit

M. de la *Monnoye* dans cette Epigramme que ce célebre Académicien adreſſe au Roi.

Grand Roi que l'Europe révere,
Villars a fait pour vous, d'une bouche ſincere;
Un diſcours éloquent, fin, juſte, bien ſuivi;
Plus on le lit, plus on l'admire:
En un mot, grand Roi, c'eſt tout dire,
Villars vous a loué comme il vous a ſervi.

M. de la *Chapelle*, Chancelier de l'Académie, répondit au Diſcours de M. le Duc de *Villars* de la maniere du monde la plus éloquente; ſi bien qu'après le juſte parallele que je viens de faire du Maréchal avec *Céſar*, je pourrois auſſi comparer ce fameux Orateur à *Ciceron*; auſſi rappella-t-il dans ſa réponſe ces anciens temps où le Sénat de *Rome* & les fameux Triomphateurs des Nations étoient rangés indiſtinctement dans une Aſſemblée de Citoyens, où la Victoire & les Muſes avoient les mêmes favoris, & où les plus grands Capitaines étoient les plus grands Orateurs. Il puiſa dans l'Antiquité Romaine des exemples des divers perſonna-

ges que M. de *Villars* a ſi glorieuſement remplis, & remercia ce Héros, au nom de l'Académie, de ce qu'il vouloit bien, en s'aſſociant à elle, lui aſſocier auſſi ſes triomphes, & arborer dans ce Tribunal des Muſes les trophées remportés à *Denain*, *Landau*, *Fribourg*, &c. Quoique ce diſcours, dont je ne vous trace ici qu'une idée, ſoit une très-belle piece d'éloquence, comme je n'entreprends point de tranſcrire les ouvrages de l'Académie, je ne m'amuſerai point de vous en donner une copie complette, d'autant mieux que vous pourrez la trouver ailleurs, & je vais finir par une petite Chanſon qui fut faite avant la concluſion du Traité, & qu'on fait encore retentir en l'honneur du Maréchal de *Villars*.

CHANSON.

Nous ſommes demi-douzaine,
Tous bons enfants ſans ſouci,
Qui nous mettons peu en peine
De ce qu'on fait loin d'ici.
Malbourough conquit la Flandre;
Nous la cédons ſans chagrin,

Et

Et n'irons pas la reprendre ;
Car il n'y croît point de vin.

Villars, tu fais des merveilles,
Pour la Paix, comme aux combats ;
Les Enfants de la bouteille
N'ont d'autre appui que ton bras :
Laiſſe en repos l'Allemagne,
Gand, *Tournai*, *Bruge*, *Menin* ;
Mais conſerve la Champagne
Qui nous produit le bon vin.

Quelqu'envie que j'euſſe de finir ma Lettre par la joie, je ne ſaurois éviter d'y inſérer encore un endroit bien triſte, & de vous entretenir auſſi de la mort de la Reine d'Eſpagne, Princeſſe très-accomplie pour le corps & pour l'eſprit, que ſes vertus feront vivre éternellement dans le cœur de ſes Sujets, & dont la mémoire ſera toujours précieuſe par toute la terre. C'eſt le 14 Février 1714 qu'elle eſt morte, après une longue & douloureuſe maladie, & des ſentiments de piété & de réſignation qu'on ne ſauroit trop admirer dans une perſonne de ſon rang & de ſon âge, pour qui la vie devroit avoir plus d'attraits que pour tant d'au-

tres qui ne la quittent qu'à regret : admirons ces effets de la grace, & réfléchiſſons en même-temps ſur la viciſſitude des choſes du monde, & ſur le mêlange des biens & des maux que la divine Providence juge à propos de diſpenſer ; puiſque dans le même-temps qu'elle fait monter le Duc de Savoye ſur le Trône de Sicile, elle fait deſcendre la Reine ſa fille du Trône dans le tombeau. Adieu, Madame ; je vous donne-là une belle matiere à moraliſer, & ſuis, &c. *A Paris ce.*

LETTRE CII.

JE commence ma Lettre par où vous finiſſez la vôtre, c'eſt-à-dire, Madame, par la mort de la Reine d'*Eſpagne*, que j'avois déja appriſe ici, où un Courrier en apporta la nouvelle à M. le Duc d'*Oſſone*. La *Quinteſſence* de la Haye prit enſuite ſoin de la publier, & elle a fait là-deſſus toutes les réflexions

que vous ſouhaitiez que j'y fiſſe. Voici comment elle moraliſe.

Hélas ! grandeurs mondaines, de quoi ſervez-vous, & à quoi êtes-vous bonnes ? C'eſt ſans doute à nous faire comprendre quel eſt le néant de la nature humaine, que vous ne ſauriez garantir des infirmités auxquelles elle eſt aſſujettie, puiſque les têtes les plus cheres & les plus élevées ſubiſſent la commune loi du trépas au plus beau de leur âge, au milieu d'une Cour dont elles ſont les délices, & dans un temps où la paix offre de nouveaux agrémens à cette Cour : mais taiſez-vous, foible raiſon, ſoumettez-vous aux ordres du Souverain Monarque, & ſans examiner pourquoi il fait les choſes, contentez-vous de dire avec S. Paul, ô altitudo ! &c.

Je crois que c'eſt tout ce qu'on peut dire là-deſſus, & qu'après avoir rapporté ce trait de morale de la *Quinteſſence*, vous me diſpenſerez de moraliſer moi-même ſur un ſi triſte ſujet. M. le Duc d'*Oſſone* a donné dans cette occaſion des marques de ſon zele & de ſa magnificence, par le grand deuil qu'il

a pris & fait prendre à toute ſa Maiſon, qui eſt nombreuſe ; ce Seigneur, ayant des légions d'Officiers & de Valets, huit Pages, deux Suiſſes & deux Mores, & ainſi du reſte. On avoit vu briller auparavant tout ſon train dans de magnifiques Livrées à toutes les diverſes fêtes qu'il a données, pendant ſon ſéjour ici, pour célébrer celles de Leurs Majeſtés Catholiques, la naiſſance du Prince *Ferdinand* d'Eſpagne, & dans toutes les autres occaſions où il s'eſt agi de ſignaler ſon zele & ſa ſomptuoſité, qu'il a pouſſé juſqu'à jetter, au pied de lettre, l'argent par les fenêtres, & le répandre à pleines mains ſur le peuple, auquel il faiſoit couler des fontaines de vin, & à qui on avoit abondamment diſtribué du pain, de la viande & des confitures, à diſcrétion, ſur pluſieurs tables qu'on avoit dreſſées dans une vaſte baſſe-cour. Cette fête, dont la *Quinteſſence* de la *Haye* fait une pompeuſe deſcription, donna lieu à ce couplet de Chanſon, ſur l'air de l'inconnu.

Un Prince eſt né ſur le Trône d'Eſpagne;
De ſa maiſon c'eſt le troiſieme appui;
Du bon Champagne
Buvons à lui.
D'*Oſſone* nous met à même aujourd'hui :
Amis, buvons au bonheur de l'Eſpagne.

Voici encore ce que la *Quinteſſence* dit de M. le Duc d'*Oſſone*, en parlant de cette belle fête.

Quel art, quelle richeſſe immenſe,
Dans ſa longue ſuite de chars!
Avec moins de magnificence
Triomphoient jadis les Céſars.
Quelle table exquiſe, abondante!
Quelle légion éclatante
Et d'Officiers & de Valets!
En le voyant ainſi paroître,
On connoît la grandeur du Maître
Qui commande à de tels Sujets.

Quoi que *Philippe* ſe propoſe,
Ses intérêts ſont bien remis;
A ſes ennemis il l'oppoſe,
Ou le préſente à ſes amis.
La ſoif des biens de la fortune,
Aux cœurs des humains ſi commune,
Leur fait ſouvent braver la mort.
Les prodiguer pour ſon Monarque,
C'eſt d'un grand cœur la ſûre marque,
Le plus rare & plus noble effort.

C'eſt-là préciſément ce que fait le Duc d'*Oſſone*, en ſoutenant, par une grandeur & une dépenſe immenſe, le caractere que S. M. C. lui a donné de ſon premier Plénipotentiaire à la Paix générale. Je crois vous avoir déja parlé de l'arrivée de ce Seigneur ici, de la beauté de ſes équipages, de ce caroſſe dont tout le dehors eſt de criſtal & le dedans d'un drap d'or brodé d'argent, & que tout le monde va voir comme une merveille. Il en a pluſieurs autres à peu près de cette force, & une infinité des plus beaux chevaux qu'on puiſſe voir, & vous n'ignorez ſans doute pas que, par ſon rang & ſa grande richeſſe, il eſt en état de bien ſoutenir une auſſi prodigieuſe dépenſe. On remarque dans ſes Armes quelque choſe de fort particulier, c'eſt un cheval au-deſſus de la Couronne; & lorſque j'ai voulu chercher la cauſe de cette ſingularité, j'ai trouvé qu'elle avoit un fondement bien illuſtre : car on voit dans l'Hiſtoire, qu'un Roi de Caſtille ayant eu ſon cheval tué ſous

lui dans une bataille, un Duc d'*Oſſone*, ancêtre de celui-ci, qui étoit à côté du Roi, lui donna d'abord celui ſur lequel il étoit monté ; & ce fut pour éterniſer une ſi belle action, que le Roi voulut qu'on plaçât un cheval ſur la Couronne de leurs Armes. Il y a encore dans ces mêmes Armes des lambeaux qui font l'éloge d'un autre Duc d'*Oſſone*, qui ſe trouvant engagé dans un défilé avec ſon Roi, eut la gloire de le délivrer de la main des Mores, contre leſquels il combattoit, & qui le ſerroient de ſi près, que ſon manteau royal en fut tout déchiré. Ce Monarque, pénétré de reconnoiſſance pour le Duc, dépouilla ſur le champ ce manteau, lui en fit préſent, & ordonna que ces glorieux lambeaux fuſſent gravés ſur ſes Armes, pour ſervir de monument à la poſtérité, & publier à toute la terre l'obligation que la Caſtille avoit à la Maiſon d'*Oſſone*, à qui elle doit deux fois la conſervation de ſes Rois. Chacun ſait que le pere & le grand-pere de ce Duc-ci,

dont l'un a été Viceroi de *Naples*, & l'autre de *Milan*, ont été des hommes incomparables, & qu'on parle des jugements qu'ils ont rendus, comme on parle de celui de *Salomon*. Le Duc d'*Offone* donna une fête *le jour de Saint Louis*, dont vous pourrez juger par ce Couplet.

Sur l'Air de l'Inconnu.

VIT-ON jamais tant de magnificence
Qu'il en parut le jour de *Saint Louis* !
Quelle abondance !
Quel goût exquis !
De tant d'éclat les yeux sont éblouis ;
Admirons donc & gardons le silence.

La *Quinteſſence* dit dans un autre endroit de la deſcription qu'elle en fait :

Pour bien décrire cette fête,
Il faudroit la décrire en Vers ;
Mais je rimerois de travers,
Car j'ai trop de mal à la tête ;
D'ailleurs toujours la Poéſie
Fut ſuſpecte de fiction,
Et je n'ai, ſans prévention,
Vu rien de plus beau de ma vie
Que cette fête en queſtion.

On a fait quantité d'autres Vers à l'honneur de ce Duc, dont je vous ferai part une autre fois : je me contente de vous envoyer à préſent un bouquet qui lui fut préſenté le jour de *Saint François*, dont Son Excellence porte le nom.

Je voulois par des Vers polis,
Grand Duc, célébrer votre fête,
Et des myrthes les plus fleuris
Couronner votre illuſtre tête.
Des demi-Dieux, dont vous ſortez,
Je voulois rappeller l'hiſtoire,
Et montrer que vous ajoutez
Un nouvel éclat à leur gloire.
Mais quand pour un ſi beau deſſein
J'implorois le ſecours des Muſes,
Phébus me retenant la main,
M'a dit : d***, tu t'abuſes.
Va, rengaîne ton compliment,
Rengaîne tes Vers & ta Proſe ;
Pour louer ton Duc dignement,
Tu n'as beſoin que d'une choſe ;
Son illuſtre nom te ſuffit ;
Nommes d'*Oſſone*, & tout eſt dit.

Le diſcernement du Roi *d'Eſpagne* paroît dans le choix qu'il a fait de ſes deux Plénipotentiaires : car le Marquis de *Monteleon*, collégue du Duc d'*Oſſo-*

ne au Congrès d'*Utrecht*, eſt un homme admirable, d'un génie conſommé, d'un eſprit élevé, qui par ſa capacité, ſa droiture & ſes manieres toutes aimables, ne s'eſt pas moins fait aimer en *Hollande* qu'en *Angleterre*, où il avoit déja fait quelque ſéjour, & où il va réſider à préſent en qualité d'Ambaſſadeur ordinaire de Sa Majeſté Catholique auprès de la Reine de la *Grande-Bretagne*, qui a, dit-on, témoigné qu'on lui feroit plaiſir de le lui envoyer. Je me contente de vous parler du mérite perſonnel du Marquis de *Monteleon*, ſa maiſon étant trop illuſtre, & vous trop verſée dans l'Hiſtoire pour ne pas ſavoir quelle eſt la naiſſance de ce Seigneur. Le Roi d'*Eſpagne* le rappelle de *Gênes*, où il réſidoit de ſa part, pour l'envoyer travailler au Congrès; & l'on dit que Madame ſon épouſe, qui eſt reſtée en *Italie*, doit en partir pour venir le joindre à *Londres*; ce qui fait préſumer qu'il y reſtera long-temps, dont les Anglois ſe font un fort grand plaiſir. Mais à pro-

Digitized by Google

pos d'*Angleterre*, je voudrois bien vous mander quelques nouvelles de ce Pays; mais outre que vous en ſavez peut-être plus que moi, les Anglois & les François étant à préſent bons amis, & les chemins ouverts de part & d'autre depuis la Paix; outre cela, dis-je, il n'y a rien là-deſſus qui mérite votre curioſité : les choſes y vont toujours leur train, les deux partis ſe chamaillent toujours; les *Thoris* ont le deſſus juſques à nouvel ordre. La Reine eſt toujours incommodée, & ſes indiſpoſitions augmentent tous les jours. Les Peuples ſont toujours fort animés contre le *Prétendant*, & fort zélés pour la Maiſon d'*Hanover*, qui, par des Loix irrévocables, eſt appellée à la ſucceſſion de la Couronne. Le *Prétendant*, qu'on appelle en *France* le Chevalier de *S. Georges*, vient d'être proſcrit par une Proclamation que la Reine a ſignée, dans laquelle on promet cent mille livres ſterlings à celui qui pourra le remettre entre les mains de la Juſtice, au cas qu'il fût aſſez imprudent

pour aller voyager en *Angleterre*, *Ecoſſe* ou *Irlande*; on a même fait de nouvelles inſtances auprès des Puiſſances que la Paix vient de réconcilier, pour les engager à ne point donner de retraite à ce Chevalier errant, à moins qu'il n'aille ſe fixer à *Rome* ſous la protection de Notre Saint Pere le Pape. On dit cependant que le Duc de *Lorraine*, dans les Etats duquel il s'eſt retiré, lorſque par les conditions du Traité de Paix il a été obligé de quitter la *France*; on dit, dis-je, que ce Duc, qui paroît fort dans ſes intérêts, cherche des raiſons pour ſe diſculper du ſéjour qu'il fait chez lui, & pour ſe diſpenſer de l'en faire ſortir, alléguant que ſon Pays étant un Pays ouvert du côté de la *France*, on peut y entrer ſans ſon aveu, & y reſter de même; je ne ſais pas ſi ces raiſons ſeront goûtées: mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le Chevalier de *S. Georges* eſt à *Bar-le-Duc*, & qu'il eſt très-ſouvent régalé à *Luneville* dans la Cour du Duc de *Lorraine*. Mais il me ſemble qu'en

vous

vous parlant de Paix, & des divers effets qu'elle produit, je devrois vous parler auſſi des réjouiſſances qu'on a faites en *Hollande* pour cette Paix, d'autant mieux que je puis vous en parler comme témoin oculaire; car je me rendis à la *Haye* pour en être ſpectatrice : ce fut là où Meſſieurs les Etats firent éclater leur joie & leur magnificence pour l'heureuſe concluſion de cette Paix, dont ils ont rendu des graces ſolemnelles au Seigneur, en célébrant pour cela un jour de Prieres & d'actions de graces; & après avoir fait retentir leurs Temples, & donné les prémices de leur joie à Dieu, ils en ont donné des marques publiques, en faiſant élever ſur les bords du vivier qui baigne les murs de la cour, & qui eſt un endroit enchanté; en y faiſant, dis-je, élever un édifice de quatre-vingt-cinq pieds de hauteur, qui repréſentoit le Temple de *Janus* : ce Temple étoit d'une figure octogone, ayant quatre grandes faces & quatre petites, ſoutenues par huit colonnes

de l'ordre dorique. Dans les quatre coins on voyoit, sur des piédestaux, les quatre Vertus cardinales, dont chacune étoit représentée par trois emblêmes différents, expliqués par des devises latines très-justes. Premiérement, la Charité représentée sous ces trois emblêmes. 1. Une bourse pleine avec ces mots, *Non sibi dives.* 2. Une fontaine à tuyaux avec ces mots, *Languentem refocillat.* 3. Un vieillard appuyé sur un bâton avec ces mots, *Fultura ruentis.* La Justice étoit représentée. 1. Par une main tenant une balance en parfait équilibre, avec ces mots, *Æqui servantissima.* 2. Un miroir avec ces mots, *Cuique suum reddit.* 3. Une équerre avec ces mots, *Arguit obliquum.* Pour la Prudence. 1. Une pendule, avec ces mots, *Ponderibus modulisque suis.* 2. Une main tenant un compas, avec ces mots, *Nil molitur inepte.* 3. Une fourmilliere avec ces mots, *Nil incauta futuri.* Les trois emblêmes de la Vertu militaire étoient. 1. Le lion de la Hollande, avec ces

mots, *Ad nullius pavet occurſum.* 2. Un homme armé de toutes pieces, avec ces mots, *Ad utrumque paratus.* 3. Deux batteries de canon oppoſées l'une à l'autre, avec ces mots, *Fatis contraria fata rependit.* Il y avoit encore quatre autres inſcriptions, mais ſans corps. Premiérement, *Terram in cœlum hæc lumina vertunt.* 2. *Mortalia cuncta vincat amor patriæ.* 3. *Libertas artium genitrix divitiæ nutrices.* 4. *Omnia proſperè eveniunt Deum ſequentibus.* Du côté du Temple qui regardoit le Midi, il y avoit des trophées d'armes avec ces mots, *In bello militant, in pace triumphant* : & du côté du Nord, ſous de pareils trophées d'armes, on liſoit, *Deus nobis hæc otia fecit.* Sur le dôme du Temple on voyoit une ſtatue de femme repréſentant la Liberté, avec ces mots, *Potior coronis.* Cette ſtatue tenoit d'une main un bâton avec un chapeau, & de l'autre une corne d'abondance. Le Temple étoit entouré de jardins qui en formoient les dehors, & qui repréſentoient les jardins de la

Hollande, & on y entroit par quatre perrons de cinq marches chacun. Tout cela étoit orné de peintures, & entouré des Armes de la Province de Hollande, & de celles des Villes qui la compoſent, parmi leſquelles on avoit le plaiſir de voir des Fleurs de Lys heureuſement mêlées ſous les piédeſtaux qui ſoutenoient les quatre Vertus. On voyoit quatre baſſins dans leſquels couloient quatre brillantes fontaines de feu. Il y avoit des deviſes & des inſcriptions pour toutes les Villes de Hollande. Au-deſſous des Armes de chacune on y voyoit encore quatre deviſes, ou inſcriptions latines pour la Paix, quatre pour la Religion, quatre pour la Liberté, quatre pour le Commerce, & quatre pour les Sciences & les Arts. Celles de la Paix étoient: 1. Quatre couronnes, une de lierre, une de chêne, une de laurier, & ſur ces trois une d'olivier, ayant des olives, avec ces mots, *Frugifera præſtat manibus.* 2. Un olivier chargé d'olives, avec ces mots, *Fructus ejus faciem exhi-*

larant. 3. Un olivier planté à la place des lauriers arrachés, avec ces mots, *Pax una triumphis innumeris potior.* 4. Des fusils, épées, pistolets, &c. pendus au croc, & au-dessus un canon & un mortier, avec ces mots, *Nunc composita quiescunt.* Les quatre pour la Religion étoient : 1. L'étoile polaire qui regarde un Navire, avec ces mots, *Pax in mundo fluctuatis.* 2. Une bousole, avec ces mots, *Hac nulla cæca freta.* 3. Un Vaisseau à l'ancre, avec ces mots, *Me religat solido.* 4. Une Bible & une main dessus, avec ces mots, *Illius in verba.* Les quatre pour la Liberté étoient le chapeau de la Liberté, avec ces mots, *Potior coronis.* 2. Une jument gambadant dans la prairie, avec ces mots, *Potens sui lata degit.* 3. Un aigle qui s'envole ayant rompu sa cage, avec ces mots, *Non erit liberæ reditu.* 4. Le lion tenant d'une griffe un sabre, sur la pointe duquel est le chapeau de la Liberté, avec ces mots, *Hoc vindice tuta.* Des quatre du Commerce, la premiere

étoit un Navire avec ces mots, *Quas ſol habitabiles illuſtrat luſtro.* 2. Une ruche d'abeilles, avec ces mots, *Sibi laborant & orbi.* 3. Une riviere couverte de pluſieurs petits bateaux, avec ces mots, *Divitias pelagi impertit terris.* 4. Une flotte de Vaiſſeaux, avec ces mots, *Hic pluſquam vellus aureum.* Et pour les Arts & les Sciences : une Pallas avec ſon caſque, ſon bouclier & ſon hibou, avec ces mots, *Arte & Marte potens.* 2. Le Mont Parnaſſe avec Pegaſe, & ces mots, *Hæc doctarum Sororum ſedes.* 3. Une Bibliotheque garnie d'inſtruments de Mathématique, avec ces mots, *Omni Sibyllæ & arte inſtructa.* 4. Quelques bourſes vuides, avec ces mots, *Nummi ſunt nobis animæ.*

La décoration du feu des Etats-Généraux, qui étoit auprès de celui de la Province de Hollande, repréſentoit le Temple d'Iſis, où l'on entroit par un arc de triomphe. Il y avoit ſix deviſes latines ; ſavoir le lion ayant le faiſceau de fléches dans une de ſes griffes, avec

ces mots, *Conſtringit fortitudo.* 2. Deux mains qui s'efforçoient de rompre le faiſceau, avec ces mots, *Vis ut nulla virûm.* 3. Une trouſſe garnie de ſes fléches, avec ces mots, *Sic inſtructa mêtuenda.* 4. Une ruche d'abeilles, avec ces mots, *Melliflua ſororum concordia.* 2. Sur l'union des Provinces, avec ces mots, *Zelo libertatis æmulæ & concordes.* La ſixieme m'a échappé. Comme ces édifices ont ſubſiſté quelque tems après les réjouiſſances, on a eu le loiſir d'en examiner les décorations, & j'ai eu par conſéquent celui de faire toutes les remarques dont je vous fais part aujourd'hui, & de trouver par-là moyen de ſatisfaire votre curioſité & la mienne. Mais revenons à ce feu qui fut auſſi bien exécuté qu'ordonné. On tira plus de quatorze mille fuſées, & on eut avant cela la précaution de faire pluſieurs décharges de canon & de mouſqueterie, afin d'obſcurcir un peu l'air, & de faire par-là mieux briller le feu, qui, quoique très-grand, ne cauſa aucuns fâcheux accidents, mal-

gré la foule du Peuple qui étoit accouru de toutes les Provinces pour en être ſpectateur. Cette foule étoit ſi grande, qu'il y eut des fenêtres louées ce ſoir-là cinquante florins piece, & l'on peut dire auſſi que cette fête étoit digne de la curioſité du Public; auſſi fut-elle admirée, même par des admirateurs illuſtres; car la plûpart des Miniſtres qui étoient dans ce temps à *Utrecht*, vinrent à la *Haye* pour y aſſiſter, & furent tous régalés ce ſoir-là par Meſſieurs les Etats dans l'Hôtel des Ambaſſadeurs, qu'on appelle la Maiſon du Prince *Maurice*. Ce fut le 14 de Juin 1713 que toutes ces réjouiſſances ſe firent. Voilà, ce me ſemble, un compte bien exact que je vous rends là-deſſus, & vous devez me ſavoir gré de cette relation, qui ne laiſſe pas d'être un peu pénible, à cauſe de tout ce Latin qu'il m'a fallu raſſembler. Je ne m'amuſe point à vous le traduire, puiſque vous l'entendez auſſi bien que moi. Si cet endroit de ma Lettre, qui n'eſt pas des plus réjouiſſant pour une Dame, ne

vous divertit point, il vous ſervira du moins à régaler les pédants que vous êtes quelquefois obligée d'entretenir. Ainſi, comme les goûts ſont différents, chaque choſe peut avoir ſon uſage. Mais à propos de Latin, je vous dirai qu'il eſt ſi commun ici, que dans une Ville appellée *Leyde*, où il y a une célébre Univerſité, tous les billets qu'on met ſur les portes des maiſons où l'on loue des chambres garnies, ſont écrits en Latin. Comme cette Ville eſt ſur la route d'*Utrecht* à la *Haye*, j'ai fait cette remarque en la traverſant, & le cas m'a paru aſſez particulier. L'Auteur d'un Livre intitulé le *Miſantrope*, en a fait une autre ſur cette Ville, où il prétend que la plûpart des Habitants ſont habillés à la Siamoiſe, parce qu'on y voit une infinité d'Etudiants qui vont dans les rues en robes de chambre; & en effet, j'y en ai rencontré quantité qui avoient des veſtes de tiſſu d'or & d'argent, des bas de ſoie bien tirés, des mules de velours, une robe de chambre magnifique, une perruque

bien poudrée, & qui dans cet équipage ſe promenoient en plein midi dans les endroits les plus fréquentés de la Ville. On trouve à *Leyde* bien des choſes dignes de la curioſité des Etrangers: un vieux Château que les Romains y avoient bâti, & dont les reſtes ſont ſur une hauteur : le jardin de Médecine mérite auſſi qu'on s'y arrête; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'eſt la ſalle d'Anatomie, où entr'autres raretés on trouve une pierre de foudre ſur laquelle les Armes de la Ville ſont gravées : mais c'eſt aſſez parlé des Arts & des Sciences, où l'on peut dire que les *Hollandois* excellent, ſur-tout dans ce qu'on appelle la méchanique : ils entendent l'agriculture dans la perfection; leurs jardins ſont d'un arrangement enchanté, & juſques dans ceux des moindres Payſans on trouve certain goût que les autres Nations n'ont point. Le Canal qui conduit de *Leyde* à la *Haye* eſt tout bordé de belles maiſons de campagne, qui offrent un ſpectacle très-agréable aux voyageurs; il y en a une auprès

du *Geesbrug*, qu'on appelle *Aremburg*, c'eſt-à-dire le Château de l'Aigle, où il y a un aigle ſur la porte, & que l'on dit avoir été autrefois habité par *Jules Céſar*, lorſqu'il fit creuſer ce même canal, que les anciens Auteurs mettent au nombre de ſes Ouvrages. On m'a fait remarquer à deux lieues de *Leyde*, ſur le chemin d'*Utrecht*, un lieu appellé *Podgrand*, qui dans les guerres de mil ſix cent ſoixante-douze, fut le *non plus ultrà* des François, qui ne purent jamais porter leurs armes plus loin. Il y a encore pluſieurs endroits de ces Provinces qui ſont connus par des aventures, ou des époques : mais l'on ne peut pas parler de tout en un même jour ; ainſi je vous en dirai davantage une autre fois : & ſi je ne mets pas les choſes en leur rang, ni les événements en leur place, vous aurez bien la bonté de me pardonner ce dérangement, puiſque je n'ai point de Journal là-deſſus, & que je vous conte les faits comme ils ſe préſentent à ma mémoire, & ſans obſerver de chronologie : car

après tout il n'importe guere que Paſcal ſoit devant ou que Paſcal ſoit derriere. Il me ſemble même que vous n'avez guere plus d'exactitude que moi là-deſſus, & que vous commencez par ce qui vous touche le plus : car vous avez déploré la perte de M. le Duc de *Berri*, avant de parler de celle de la Reine d'*Eſpagne*, qui l'avoit précédée : mais ne nous arrêtons pas, s'il ſe peut, plus long-temps autour des tombeaux, éloignons ces triſtes idées; je vais tâcher de les effacer de votre eſprit, en vous amuſant par la lecture d'une petite Piece intitulée, l'*Apothéoſe du Cocuage*, qu'un cavalier, chagrin de ce que ſa Maîtreſſe s'eſt mariée à un autre, compoſa ces jours paſſés.

L'APOTHÉOSE DU COCUAGE.

CONTE ALLÉGORIQUE.

JADIS Jupin de ſa femme jaloux,
Par cas plaiſant fut pere de famille,
De ſon cerveau fit ſortir une fille,
Et dit : du moins celle-ci vient de nous.
Le bon Vulcain, que la Cour éthérée
Fit pour ſon dam l'époux de Cythérée,

Vouloit

Vouloit auſſi avoir quelque poupon ;
Car de penſer que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornements de Cythere,
Qui, quoiqu'enfants, profeſſoient l'art de plaire,
Fuſſent les fils d'un ſimple Forgeron,
Pas ne croyoit avoir fait telle affaire.
De ſon vacarme il remplit la maiſon ;
Soins & ſoucis ſans ceſſe l'aſſiégerent,
Soupçons jaloux ſon cerveau travaillerent :
A ſa moitié cent fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage ;
Le pauvre époux fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau. De quoi ? de Cocuage :
C'eſt-là ce Dieu révéré dans Paris,
Dieu mal-faiſant, la terreur des maris.
Dès qu'il fut né, ſur le chef de ſon pere
Il eſſaya ſa naiſſante colere.
Sa main novice imprima ſur ſon front
Les premiers traits d'un éternel affront.
A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon hymen il fit guerre cruelle ;
Vous l'euſſiez vu, l'excédant en tous lieux,
Et de ſon bien ſe parant à ſes yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme & le ravage,
Et de brandons allumés dans ſes mains,
Aux yeux de tous éclairer ſes larcins.
Tantôt rampant dans l'ombre & le ſilence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit,
Y fait ſon coup ſans ſcandale & ſans bruit :
La jalouſie au teint ſombre & livide,
Et la malice à l'œil faux & perfide,
Guident ſes pas où l'amour le conduit ;

Nonchalamment la volupté le ſuit,
Pour mettre à bout les maris & les belles.
De traits diverrs ſes carquois ſont remplis;
Fléches y ſont pour les cœurs des cruelles,
Cornes y ſont pour les fronts des maris.
Or ce Dieu-là mal-faiſant ou propice,
Mérite bien qu'on chante ſon office;
Ou par beſoin, ou par précaution,
Il faut avoir à lui dévotion,
Ou lui donner encens & luminaire.
Soit qu'on épouſe, ou qu'on n'épouſe pas,
Soit que l'on faſſe, ou qu'on craigne le cas,
De ſa faveur on a toujours affaire.

ENVOI.

O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtreſſe,
Et qu'un contrat trafiquant la tendreſſe
N'avoit encore aſſervi vos beaux jours,
Je n'invoquois que le Dieu des Amours:
Mais à préſent, pere de la triſteſſe,
L'hymen, hélas! vous retient ſous ſa loi;
Au cocuage il faut que je m'adreſſe:
C'eſt le Dieu ſeul en qui j'ai de la foi.

Qu'en dites-vous, Madame; n'eſt-ce pas-là une dévotion bien placée, & n'y a-t-il pas de la folie à déifier ainſi les crimes les plus odieux? C'eſt ce que faiſoient autrefois les Romains, lorſqu'ils dreſſoient des autels aux vi-

ces & aux maux auxquels les hommes ſont ſujets, & c'eſt ce qui ſe pratique encore dans certains Pays lointains, où les hommes ſacrifient au diable pour ſe le rendre favorable, & éviter d'en être battus : quoi qu'il en ſoit, cette imagination, toute bizarre qu'elle eſt, a quelque choſe de réjouiſſant, & cette folie eſt aſſez agréablement tournée. Je m'en vais donc finir ma Lettre par cet endroit, puiſqu'il eſt agréable & réjouiſſant ; & je renvoie à une autre fois à vous parler du Pere *Queſnel*, qui eſt encore une des choſes rares qu'on voit en Hollande, où il a été obligé de venir chercher un aſyle, & où il eſt fort aimé. Comme tout ce que j'aurois à vous dire ſur le chapitre de ce bon Pere, me meneroit trop loin, j'en demeurerai pour le coup où j'en ſuis ; donnez-moi à votre tour des nouvelles de ce qui ſe paſſe à préſent à *Paris* ſur ſon ſujet, & ſur celui des indociles qui ne veulent pas accepter purement & ſimplement la Bulle de Notre S. Pere le Pape. Je ſuis, &c. *A Utrecht ce*.

LETTRE CIII.

VOUS avez raiſon, Madame, de ne pas vous attacher ſcrupuleuſement à la chronologie, & de parler des choſes ſelon l'ordre avec lequel elles ſe préſentent à votre mémoire. Suivant votre exemple, comme c'eſt la fin de votre Lettre qui s'offre la premiere à mon imagination, je m'en vais contenter votre curioſité ſur le chapitre de la Bulle, & de tout ce qui concerne le Pere *Queſnel*. C'eſt pourtant une matiere très-délicate à traiter, & il eſt dangereux de dire tout ce que l'on penſe là-deſſus. Pluſieurs perſonnes ont été arrêtées & exilées pour en avoir parlé un peu trop librement. D'autres ont eu l'alarme à leur quartier là-deſſus, témoin certain Curé, qui prenant deux Théatins pour deux Jéſuites, & croyant qu'on venoit l'arrêter, ſe jetta aux genoux de ces bons Peres, pour faire une

eſpece d'amende honorable, & leur demander pardon de la liberté qu'il s'étoit donnée, en parlant de la Bulle, & de la répugnance qu'il avoit eue à s'y ſoumettre aveuglément. Mais il eſt bon de vous circonſtancier un peu mieux cette aventure. Je vous dirai donc que la petite *Denelle*, fameuſe Comédienne, étant dangereuſement malade, ſouhaita de mettre quelque ordre à ſa conſcience, & dépêcha deux Théatins à M. *Brebi*, Curé de ſa Paroiſſe, pour lui demander permiſſion de ſe confeſſer. Comme le mal étoit preſſant, & qu'on ne vouloit pas laiſſer mourir cette aimable Pénitente ſans Confeſſion, on fut chez M. le Curé dans une heure un peu indue, & l'on interrompit aſſez bruſquement ſon ſommeil. Le bon Prêtre s'éveillant en ſurſaut, frappé par la viſion des deux Peres noirs-vêtus, & par celle du Frere de la *Denelle* qui les eſcortoit, & qui portoit un juſtaucorps galonné, prit celui-ci pour un Exempt, les autres pour des Jéſuites; & s'imaginant qu'on venoit

le prendre pour le conduire en prison, la frayeur lui fit dire & faire cent choſes toutes plus plaiſantes les unes que les autres, comme vous l'allez voir par cette Chanſon.

CHANSON, ſur l'Air *des Pendus*.

OR écoutez, grands & petits,
Combien redoutable à Paris
Des Jéſuites eſt la puiſſance :
On le voit avec évidence ;
Leur ombre même a fait frayeur
A *Brebi* * ce ferme Paſteur.

Contre la Conſtitution,
Avec peu de précaution,
Une ſeule fois dans la Ville
Il avoit répandu ſa bile,
Diſant qu'elle ne valoit rien,
Comme dit tout homme de bien.

Or voici que par cas fortuit
On vint le réveiller de nuit
Pour fille de la Comédie †,
Laquelle en grande maladie
Lui demandoit permiſſion
De faire ſa confeſſion.

---

* M. *Brebi*, Curé de S. Côme.
† La *Denelle*, Comédienne.

Donc un peu plus tard que le ſoir
Deux Théatins § le vinrent voir,
Avec un brave Gentilhomme (a);
Il étoit à ſon premier ſomme.
Les entendant parler bien haut,
Il s'éveilla tout en ſurſaut.

A la reſſemblance d'habit,
Pour deux Jéſuites il les prit;
L'ame d'épouvante frappée,
Du Gentilhomme porte-épée
Il en fit bientôt un Exempt
Venu pour empriſonnement.

Pour éviter ſi piteux cas,
Il ſe jette du lit en bas;
A deux genoux il les conjure
D'excuſer ſi, par aventure,
Une pauvre fois ſeulement,
Il a lâché ſon ſentiment.

Eux le voyant à deux genoux:
Pour qui, Monſieur, nous prenez-vous?
Lui dirent-ils d'une voix tendre;
Encor pourriez-vous vous méprendre.
Quel peut être votre forfait?
Qu'avez-vous dit? qu'avez-vous fait?

J'ai de la Bulle de Clément
Dit un mot malheureuſement:
Mais ce mot ne fut quimprudence;
Dites au Roi qu'en pénitence

§ Les *Peres Caſſart & Bourſaut*, Théatins.
(a) Le frere de la *Denelle*.

J'accepte ſans reſtriction
Toute la Conſtitution.

Pour vous, mes Peres, vous ſavez
Que je vous ai toujours aimés,
Et que, dès ma plus tendre enfance,
J'ai pris en main votre défenſe
Contre force mauvaiſes gens
Qui vous traitent de garnements.

Les Peres voyant ſon effroi,
Et l'entendant parler du Roi,
Par leurs bas blancs le raſſurerent,
Et comme au piquet * lui montrerent
Pattes blanches, que ſavez tous
Ne ſe point trouver chez les loups.

Or prions le doux Rédemperur
Qu'il garde de telle frayeur
Nos bons Prélats; leur aſſemblée
Pourroit bien en être troublée,
Comme ce Prêtre épouvanté,
Juſqu'à trahir la vérité.

Voici encore une autre Chanſon à peu près ſur le même ſujet, qui vous fera voir que, malgré les défenſes, on ſe donne encore la liberté de raiſonner là-deſſus, & de dire ſon ſentiment à tort & à travers.

---

* Fable de la Fontaine.

Digitized by Google

CHANSON.

ON dit qu'un Bref ſolemnel
Défend le Livre de Queſnel;
Ce n'eſt qu'une médiſance.
On dit que cette défenſe
Vient de la Société,
Pour mâter ſon Eminence;
C'eſt la pure vérité.

On dit que le Parlement
Reçoit ce bref librement;
Ce n'eſt qu'une médiſance.
On dit que ſa Révérence
Y ſoumet Sa Majeſté
Par eſprit de pénitence;
C'eſt la pure vérité.

On dit que pour le certain
Ce Bref condamne Auguſtin;
Ce n'eſt qu'une médiſance.
On dit que par conſéquence
Si le Bref eſt accepté,
Il n'eſt plus de Pénitence;
C'eſt la pure vérité.

On dit que Sa Sainteté
Aime la Société;
Ce n'eſt qu'une médiſance.
On dit qu'en reconnoiſſance
Ces Peres ont projetté
De lui ſoumettre la France;
C'eſt la pure vérité.

Je crois que ſi ces faiſeurs de Cha-

ſons étoient connus, on pourroit les faire chanter en cage ſur un autre ton, car le S. Pere & ſon Fils Aîné veulent être obéis.

Le Pere Dom *Jerôme*, ce célébre & zélé Prédicateur, a payé, par la perte de ſa liberté, celle qu'il avoit donnée à ſa langue. Quantité d'autres Eccléſiaſtiques illuſtres ont ſubi le même ſort, & la Mître ni la Croſſe ne ſauroient en garantir ceux d'entre les Prélats qui manquent dans cette occaſion de docilité. L'Evêque de *Montpellier* eſt, pour un cas pareil, relégué dans ſon Diocèſe, d'où il ne lui eſt point permis de venir en Cour; & l'Evêque de Nîmes, qui avoit voulu ſuivre ſon exemple, auroit encouru la même diſgrace, ſi l'envie d'aller porter le Cahier de la Province au Roi, ne l'eût obligé à ſuivre le conſeil de ſes amis, en ſe rétractant de tout ce qu'il avoit dit. On craint fort pour le Cardinal de *Noailles*, qui paroit vouloir toujours perſiſter dans ſes ſentiments; & l'on croit que cette perſévérance pourroit

Digitized by Google

bien faire tomber ſon chapeau de deſſus ſa tête : c'eſt de quoi le S. Pere l'a déja menacé, & même de pouſſer plus loin les effets de ſon reſſentiment, en cas d'une plus longue obſtination. Vous voyez bien par-là, Madame, que les affaires du bon *Queſnel* ne ſont pas ici en fort bon état, & qu'il ne ſeroit pas trop ſûr de prendre ſes intérêts ; les eſprits ſont même ſi aigris, que lorſque l'on ſe querelle à préſent, la grande menace eſt de dire : j'irai te dénoncer comme *Janſéniſte* ; comme on pourroit dire : j'irai t'accuſer d'avoir été au Prêche. Pour moi qui ne prends ici de parti ni pour ni contre, & qui attends patiemment la déciſion du Vatican là-deſſus, je crois pouvoir vous conter hiſtoriquement les choſes, ſans craindre d'encourir de diſgrace : & comme je plains naturellement les opprimés, je crois qu'il me doit être permis de plaindre le Pere *Queſnel*, dont je crois les intentions bonnes, & duquel l'oppreſſion me touche extrêmement. Il me paroît cependant qu'il a un parti

aſſez fort dans notre Clergé, & je ne ſais ſi cette affaire n'aura point de ſuites plus ſérieuſes; ſi ceux qu'on traite de Janſéniſtes ne pourront point, ſi on les pouſſe à bout, augmenter le nombre des mécontents, & faire *chorus* avec les Huguenots, auxquels on les compare. Pour prévenir ce qui pourroit arriver, & mettre fin aux diviſions qui déchirent l'Egliſe, Sa Majeſté a deſſein de faire aſſembler un Concile National, & M. *Amelot* doit partir pour aller demander au S. Pere la permiſſion de le convoquer. Mais c'eſt aſſez parlé d'affaires ſpirituelles, revenons au temporel, & rentrons par-là un peu plus dans notre ſphere. J'ai vu avec plaiſir la relation que vous me faites de ce qui s'eſt paſſé en *Hollande* lors de la publication de la Paix; votre deſcription eſt des plus magnifiques, & Meſſieurs les Etats ont marqué leur bon goût & leur ſomptuoſité dans cette occaſion. On a fait ici de grandes réjouiſſances ſur le même ſujet; la Gréve a brillé des plus beaux feux;

feux ; le vin y a coulé abondamment, & chacun faiſant éclater ſa joie en ſa maniere, les uns ont danſé, les autres ont bu, d'autres ont rimé. Voici, par parentheſe, une petite Chanſon dont les rues & les carrefours ont retenti.

CHANSON ; Sur l'Air *de Joconde.*

CHANTONS en l'honneur de la Paix,
Cette céleſte Fille,
Qui vient de combler nos ſouhaits
En France & en Caſtille.
Elle affermit *Philippe Cinq*
Sur le Trône d'Eſpagne.
Célébrons cet heureux deſtin
En bon vin de Champagne.

Je ne vous ferai point un détail auſſi étendu là-deſſus, que le vôtre l'étoit ſur les réjouiſſances de la *Hollande* ; car vous ſavez mieux comment les choſes ſe paſſent ici dans ces ſortes d'occaſions, que je ne ſavois comment elles ſe paſſoient en pareil cas dans ce Pays-là. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que l'accueil qu'on a fait ici aux Ambaſſadeurs de Leurs Hautes-Puiſſances,

marque combien l'on eſt aiſe d'être réconcilié avec Elles. Leur entrée a été des plus magnifiques, & le Roi leur a fait une réception des plus gracieuſes. Comme Sa Majeſté étoit alors un peu enrhumée, Elle pria ces Miniſtres de s'approcher un peu plus d'Elle, afin que ce qu'Elle vouloit leur dire d'obligeant ne fût point perdu; & en effet ç'auroit été dommage : car ce Monarque qui, comme vous ſavez, poſſede au ſuprême dégré l'art d'obliger & de plaire, leur dit mille choſes agréables, par rapport à leurs Maîtres & à leurs perſonnes en particulier, & ſes honnêtetés étoient très-bien placées; car ces Meſſieurs, qui ont travaillé au Congrès & que vous aurez ſans doute vus à *Utrecht*, ont beaucoup de mérite & d'eſprit. J'ai vu la harangue qu'ils firent au Roi dans cette premiere Audience, qui eſt auſſi belle que ſi l'Académie l'avoit dictée. L'un de ces deux Meſſieurs eſt reparti bientôt après pour ſon Pays, & l'autre nous eſt reſté en qualité d'Ambaſſadeur ordinaire. On en

eſt fort content ici, & il y fait une belle figure, de même que Madame ſon épouſe, qui a un mérite infini, & qui eſt très-bien venue à la Cour. Il nous eſt venu une Dame de vos quartiers, c'eſt la Comteſſe de *Wartemberg*, dont vous m'avez autrefois parlé, veuve du premier Miniſtre de *Pruſſe*; je l'ai reconnue au portrait que vous m'en avez fait: c'eſt, comme vous dites, une grande & belle femme de bonne mine, & ſa bonne mine eſt relevée par une très-grande magnificence; ſon train, ſa table, la maniere dont elle joue, ſa parure, en un mot, toute la dépenſe qu'elle fait, marque la grandeur de ſes ſentiments & celle de ſon opulence. On n'a jamais vu tant de pierreries; elle en a de toutes les façons, & on lui en voit tous les jours de différentes. Je doute que ſa coëffure puiſſe devenir à la mode ici; car peu de gens ſont en état d'y faire briller des diamants & des rubis de la groſſeur des ſiens. On dit que lorſqu'elle fut ſaluer le Roi, elle lui fit un compliment court & gra-

cieux qui a été fort applaudi. Elle a été logée d'abord à l'Hôtel de la Reine *Marguerite*, rue de *Seine*; mais elle vient de le céder à l'Electeur de *Cologne*.

Le Prince Electoral de *Saxe*, fils unique du Roi de *Pologne*, qui vient faire ſes exercices à notre Cour, en fait déja le charme & l'ornement. Il eſt ici *incognito*, ſous le nom de Comte de la *Luſace*. Lorſque *Madame* le préſenta au Roi, elle lui dit : Sire, Votre Majeſté voudra bien que je lui preſente ici un Gentilhomme d'aſſez bonne Maiſon. Cette Princeſſe avoit bien raiſon, puiſque la Maiſon de *Saxe* eſt des meilleures & des plus anciennes de l'*Europe*, & que quantité de Souverains ſe font un honneur d'en être. On voit briller la beauté de ce Sang dans la perſonne & dans toutes les manieres du Prince Electoral dont l'heureux naturel a été cultivé par les ſoins du Comte de *Kop*, Palatin de Livonie, ſon Gouverneur, qui a bien lieu de s'applaudir d'un Eleve auſſi accompli, qui fait ici l'admiration du Roi & celle de toute la Cour.

Digitized by Google

Sa Majeſté lui a donné toutes les marques imaginables de ſa conſidération & de ſa tendreſſe. Elle lui a fait préparer un appartement dans ſa Cour, où il vient faire ſes exercices, qu'il fait avec une grace enchantée. Tous les chevaux des écuries du Roi & tous ſes équipages ſont à ſon ſervice. Enfin jamais Prince étranger n'avoit été reçu avec plus de diſtinction & d'agrément dans ce Pays-ci. Au reſte, vous avez appris ſans doute par les Gazettes, l'accouchement de Madame la Ducheſſe de *Berri*, qui n'a pas été d'une grande conſolation ; premiérement, parce qu'elle n'eſt accouchée que d'une Princeſſe ; & enſuite parce que cette Princeſſe, qui n'étoit pas venue à ſon terme, n'a vécu que quelques jours. Cet accident a été un ſurcroit de douleur pour la Cour, qui eſpéroit de voir réparer la perte que la Famille Royale a faite. La Maiſon du Prince défunt n'a pourtant pas perdu autant qu'on l'avoit craint ; car le Roi toujours bon, a pris une partie de ſes Officiers ; les autres

ſont entrés au ſervice de M. le Duc d'*Orléans*, & il y en a à qui Sa Majeſté a donné des penſions conſidérables.

Nous avons toujours ici le Prince *Ragotski*, qui eſt fort eſtimé des Savants, & qui paſſe pour un très-bel eſprit.

L'Electeur de *Baviere* a acheté une très-belle maiſon de campagne à *S. Clou*, où il vient ſouvent de *Compiegne*, afin d'être plus à portée de la Cour, qui, comme vous voyez, eſt groſſie par un grand nombre de Princes étrangers qui nous procurent mille plaiſirs. Le Duc de *Baviere* donne de temps en temps de très-belles Fêtes à ſa maiſon de *S. Clou*, où la Cour & la Ville ſe trouvent. Le Maréchal de *Villars*, qui eſt de toutes les Fêtes de ces Princes, leur en donne auſſi à ſon tour, & fait ainſi circuler les plaiſirs : mais comme chacun a les ſiens, ſuivant ce proverbe : *Sua cuique voluptas*, une Dame de votre connoiſſance & de la mienne, vient de s'en donner un, dont les ſuites auroient pu lui être funeſtes. Voici le

fait : la Marquiſe de ***, que vous connoiſſez donc, & que je connois auſſi, laſſée de la mauvaiſe humeur de ſon mari, & fatiguée de ſes ſoupçons jaloux, réſolut de s'en affranchir une fois pour toutes, & de riquer pour cela le tout pour le tout. Comme elle avoit oui dire qu'on guériſſoit ſouvent un mal par cela même qui l'a cauſé, elle réſolut de ſe ſervir de la jalouſie pour le guérir des maux que la jalouſie lui cauſoit ; maux fort ſenſibles pour une perſonne jeune & vive comme celle-là, qui ne pouvoit ſupporter ſans chagrin la privation des plaiſirs les plus permis aux Dames de ce Pays : car ſon époux, toujours inquiet, lui avoit interdit le Bal, l'Opéra, la Comédie, & même les Tuileries, diſant que ces plaiſirs, quelque innocents qu'ils puſſent être de leur nature, étoient pourtant d'un dangereux uſage, parce qu'ils fourniſſoient ſouvent occaſion au crime. La petite femme avoit beau ſe retrancher ſur ſa vertu & ſur la droiture de ſes intentions, il lui répondoit qu'il ne falloit

pas donner lieu aux apparences, & citoit d'un ton décisif cette Sentence de Cesar ; *Il ne suffit pas d'être sage, il faut encore n'être pas soupçonné.* La Marquise, fatiguée d'une morale aussi sévere, se mit en tête de faire sentir à son époux tout ce que la jalousie la mieux fondée a de plus cruel ; elle se leva pour cela d'auprès de lui dans la nuit, affectant de faire le moins de bruit qu'il lui étoit possible, mais en en faisant pourtant assez pour l'éveiller, supposé qu'il eût été endormi ; elle fut ensuite s'enfermer dans un cabinet dont la porte étoit vitrée, & qu'elle ferma par dedans au verrou. L'époux qui ne dormoit nonplus qu'un jaloux, & qui avoit fait le dormeur à dessein de la surprendre, fut bientôt sur ses talons, & la surprit en effet dans un état qui mit le comble à ses peines ; car au travers de la porte vitrée, & à la lueur d'une petite bougie, il la vit sur un canapé, dans les bras d'un jeune blondin. La maison retentit d'abord de ses cris ; il vouloit tout tuer, menaçoit d'enfoncer la porte

ſi on ne la lui ouvroit promptement ; & ce qui lui faiſoit encore plus perdre patience, c'étoit le ſang froid de la Dame, qui ſans s'émouvoir pour tout ce bruit, lui diſoit : voilà ce que c'eſt, Monſieur, de contraindre les femmes ; un peu plus de liberté vous auroit épargné ce chagrin, & je n'aurois jamais pouſſé les choſes ſi loin, ſi je n'avois été animée du déſir de la vengeance. Je vous vais montrer les effets de la mienne, s'écria tout d'un coup l'époux outragé ; je la borne à vous faire enfermer. Alors, ſuivant l'exemple de Vulcain, il ſe réſolut de publier ſa honte, en donnant ſa femme en ſpectacle, & la préſentant à la Juſtice ainſi renfermée avec ſon petit Phebus. Cette réſolution priſe, il ferme la porte en dehors, comme elle l'étoit par dedans, & envoya promptement chercher un Commiſſaire. Ses parents & ceux de ſa femme furent auſſi mandés ſur le champ ; enfin on ne vit jamais pareille rumeur : mais je vous défie de deviner à quoi tout cela aboutit, & quel fut le

dénouement de l'aventure. Le Commiſſaire étant arrivé, & les parents aſſemblés, on examina les criminels, qui, à la confuſion de l'époux, ſe trouverent incapables du crime qu'on leur imputoit, puiſqu'ils étoient tous deux de même ſexe, & que le prétendu blondin n'étoit autre choſe qu'une Femme de chambre de la Dame, qui l'avoit ainſi traveſtie pour ſe délivrer tout d'un coup des chagrins que lui cauſoit la jalouſie de ſon mari : car, diſoit-elle, ou je le guérirai en lui faiſant voir combien les apparences ſont trompeuſes ; ou, ſi je n'en ai pas le temps, & que, forçant la porte du cabinet, il me tue dans les premiers tranſports de ſa fureur, je ſerai guérie moi-même de tous mes maux ; ainſi je me procurerai du repos ou deſſus ou deſſous la terre ; & je ſerai trop heureuſe ſi, à quelque prix que ce puiſſe être, je puis rencontrer la fin de mes peines. L'expédient lui réuſſit ; car la ſcene étant devenue tragi-comique, par la connoiſſance des acteurs & de leur in-

capacité ſur l'article, tout le monde fit convenir l'époux du peu de fonds qu'il faut faire ſur les apparences. Il en convint, & il auroit bien pu dire alors comme le bon Sganarelle, *qui a jamais mieux cru être cocu que moi* ? auſſi conclut-il de même; car dès ce moment-là il proteſta qu'il alloit mettre la bride ſur le cou à ſa femme, & prendre une ſi grande confiance en ſa vertu, que déſormais, quand même il verroit tout, il ne croiroit plus rien. Il faut eſpérer qu'il tiendra parole, car il eſt devenu en effet fort traitable, & ſa femme eſt à préſent auſſi libre que le ſont toutes les femmes à *Paris*. Je ne ſais ſi un remede auſſi violent auroit fait le même effet ſur un autre époux, & s'il ſeroit toujours prudent de s'en ſervir en pareil cas; c'eſt de quoi je doute. Au reſte, je ne ſais ſi vous avez vu la lettre que M. de *Feuquieres* écrivit deux heures avant ſa mort au Roi; elle me tomba l'autre jour en main, & me parut ſi belle & ſi touchante, que quoiqu'un peu de vieille date, (car elle eſt du

mois de Janvier 1711 ;) malgré, dis-je, ſon ancienneté, je réſolus de vous en faire part ; ſi vous ne l'avez point encore vue, elle aura pour vous toute la grace de la nouveauté : & quand vous l'auriez déja vue, vous ne ſerez peut-être pas fâchée de la revoir. Vous ſavez que M. de *Feuquieres*, après avoir très-bien ſervi le Roi, & s'être ruiné dans ſes Ambaſſades, fut enſuite diſgracié, & qu'il ſe retira dans ſes Terres, où il eſt mort, & d'où il écrivit la lettre que voici.

LETTRE de M. DE FEUQUIERES au Roi, écrite deux heures avant ſa mort, le .... Janvier 1711.

SIRE,

» Après avoir mis devant les yeux de Dieu » toute ma vie que je vais lui rendre, il ne » me reſte plus rien à faire avant que de la » quitter, que de me jetter aux pieds de Vo» tre Majeſté. Si je croyois avoir plus de » vingt-quatre heures à paſſer encore au mon» de,

» de, je n'oſerois pas prendre la liberté que » je prends : je ſais que j'ai déplu à Votre » Majeſté ; & quoique je ne ſache pas pré- » ciſément en quoi, je ne m'en crois pas » moins coupable. J'eſpere, SIRE, que Dieu » me pardonnera mes péchés, parce que j'en » ſens en moi un repentir bien ſincere. Vous » êtes l'image de Dieu, & j'oſe vous » ſupplier de pardonner au moins à mon » fils les fautes que je voudrois avoir expiées » de mon ſang : ce ſont elles, SIRE, qui » ont donné à Votre Majeſté de l'éloignement » pour moi, & qui ſont cauſe que je meurs » dans mon lit, au lieu d'employer à votre » Service les derniers moments de ma vie, » & la derniere goutte de mon ſang, com- » me je l'ai toujours ſouhaité. SIRE, au nom » de ce Roi des Rois devant qui je vais pa- » roître, daignez jetter des yeux de compaſ- » ſion ſur un fils unique que je laiſſe en ce » monde ſans appui & ſans bien ; il eſt in- » nocent de mes fautes, & il eſt d'un ſang » qui a toujours bien ſervi Votre Majeſté. » Je prends confiance en la bonté de votre » cœur ; & après vous voir demandé encore » une fois pardon, je vais me remettre en- » tre les mains de Dieu, à qui je demande, » pour V. M., toutes les proſpérités que mé- » ritent vos vertus. »

On remarque dans cette lettre une grande liberté d'esprit, un jugement sain, de la soumission sans bassesse, & des sentiments de piété tout-à-fait édifiants, & l'on auroit de la peine à se persuader que ce fût-là le style d'un agonisant, si l'on ne savoit que M. de *Feuquieres* expira deux heures après l'avoir écrite. Me voici encore insensiblement revenue à parler de morts & de mourants, dans le temps que je devrois songer à vous dire quelque chose de réjouissant : mais il n'y a pas moyen ; & quoi que je puisse faire, j'en reviens toujours à finir mes Lettres par où toutes choses finissent. Si celle de M. de *Feuquieres* ne vous donne pas des idées gaies, elle vous en donnera de chrétiennes, & l'utile doit être préféré à l'agréable. Je ne vous ferai donc point d'excuse de présenter ainsi à votre imagination l'image de la mort, avec laquelle, quelque affreuse qu'elle puisse être, il est à propos de s'apprivoiser, & je me contenterai de vous dire, qu'il n'est pas plus sûr que nous éprouverons

un jour le tranchant de ſa faulx, qu'il eſt ſûr que je ſerai juſques à ce dernier moment votre, &c. *A Paris ce.*

LETTRE CIV.

Vous avez raiſon, Madame, de dire qu'il faut s'apprivoiſer avec la mort, dont nous ne ſaurions parer les coups, & qui fauche, ſans diſtinction, & les Bergers & les Monarques; elle n'a pas plus de reſpect pour le Trône le plus élevé que pour la cabane la plus ruſtique; & nous voyons même que, depuis quelque-temps, elle frappe très-ſouvent au Palais des Princes : notre chere Patrie en a fait une cruelle expérience. L'Empire a ſenti les coups de cette impitoyable ennemie, qui n'a point épargné la *Pruſſe* ni l'*Eſpagne*; & qui du tranchant de ſa barbare faulx vient d'enlever une des plus auguſtes têtes de l'Europe, & d'arracher à la Cour de *Hanover* cette illuſtre Princeſſe

Sophie qui en faiſoit les délices & l'admiration, & que ſes vertus & ſes éminentes qualités illuſtroient autant que ſon rang & que ſa naiſſance. Elle étoit Fille de *Fréderic*, Roi de *Bohême* & Electeur Palatin, & d'une Fille de *Jacques* I, Roi d'*Angleterre*, d'où elle a acquis & tranſporté à l'auguſte Maiſon de *Hanover* le droit de ſuccéder à la Couronne de la *Grande-Bretagne*; droit reconnu & autoriſé par les Loix. Ce fut au ſortir d'une promenade, que cette Princeſſe faiſoit tous les jours dans les beaux jardins de ſa maiſon de *Herenhauſe*, qu'elle fut attaquée d'une apoplexie, dont elle mourut peu de temps après, comblée d'honneur & d'années, & après avoir glorieuſement rempli une longue & brillante carriere. Elle eſt regrettée non-ſeulement dans ſa Cour & par ſes Sujets, mais auſſi de toutes les perſonnes qui avoient l'honneur de la connoître. Son grand âge ne conſole point de ſa perte : car elle avoit conſervé juſques au-delà de quatre-vingts ans cet eſprit ſublime & ce génie

Digitized by Google

ſupérieur, qui l'avoit rendue l'admiration de ſon ſiecle, & l'on peut dire qu'elle étoit de ces perſonnes qui ne devroient jamais mourir. Comme elle étoit en commerce avec *Madame*, vous pourrez peut-être bien avoir vu de ſes Lettres entre les mains de cette Princeſſe, qui lui écrivoit très-ſouvent; & ſi vous en avez vu, vous conviendrez de tout ce que je viens de vous dire. L'hiſtoire de ſa vie ſeroit très-belle, ſi elle étoit faite par une main digne de l'importance du ſujet; on y verroit partout des ſujets d'admiration, & une conduite digne d'une perſonne née de tant de Rois, & dont la poſtérité eſt née pour régner : ſes Sujets préſents & futurs ſeroient inconſolables de ſa perte, s'ils ne trouvoient de quoi la réparer en la perſonne de M. l'Electeur de *Hanover* ſon digne Fils, en qui l'on voit briller ſon mérite & toutes ſes vertus, qu'il tranſmet à ſon auguſte Famille. Vous n'ignorez pas que cette illuſtre défunte étant Fille du Roi de Bohême, Electeur Palatin, étoit par conſéquent

Tante de *Madame* ; ainſi vous ne ſerez pas ſurpriſe qu'elle fût en commerce de Lettres avec cette Princeſſe, qui l'honoroit & l'aimoit tendrement.

Voilà, Madame, de quoi faire paroli à vos moralités, & débuter par où vous finiſſez ; c'eſt-à-dire en préſentant à votre imagination l'image de la mort, & en vous en faiſant comprendre la certitude ; car puiſqu'elle n'épargne pas les Têtes les plus éminentes, nous devons nous préparer aux approches de ſa faulx, & dire, s'il m'eſt permis de citer ici le Texte Saint : *s'il eſt ainſi fait au bois verd, que ſera-t-il fait au bois ſec* ? Mais en voilà aſſez, ce me ſemble, pour le coup, & pour fournir un ample point de méditation, paſſons à quelque choſe de plus réjouiſſant, ou plutôt repaſſons un peu tous les endroits de votre Lettre, afin de tâcher d'y répondre avec ordre. Vous me parlez du Curé de Saint Côme & de ſes frayeurs ; je ne ſaurois vous faire part d'une pareille hiſtoire, ni vous envoyer de Chanſon auſſi jolie que celle

qui a été faite là-deſſus : mais pour ne pas m'éloigner entiérement du ſujet, en perdant de vue Meſſieurs les Eccléſiaſtiques, je vous donnerai des Vers nouvellement faits ſur une aventure qui n'eſt rien moins que nouvelle, puiſque c'eſt ſur la béatification de Saint Guilain. Le tableau qu'on voit dans l'Abbaye qui porte le nom de ce Saint, a donné lieu aux Vers en queſtion, qui ſont intitulés, *la raffle de ſept*, Conte nouveau.

Aſtarot & Guilain, l'un Diable, l'autre Moine,
Diſputoient un jour fortement ;
La choſe arrive rarement ;
Car il n'eſt plus de Saint Antoine
Qu'un Démon tenta vainement ;
Moine & Diable aujourd'hui s'accordent aiſément.
Le ſujet de cette querelle
Venoit pour une M... relle,
Elle étoit giſante en ſon lit,
Toute prête à rendre l'eſprit.
Le Diable prétendoit qu'on lui livrât cette ame,
Digne, ce diſoit-il, de l'éternelle flamme :
Il allégua mille forfaits
Que la Péchereſſe avoit faits.
Cent & cent filles debauchées ;
D'autres avant terme accouchées.
Guilain répondit là-deſſus,
La vieille a dit ſon *in manus*,

Et meurt en bonne pénitente ;
Et partant de l'Enfer elle doit être exempte.
Après avoir bien disputé,
Et long-temps en vain contesté,
Le Diable, se fiant en son adresse extrême :
Rafflons, dit-il, à qui l'aura ;
La fortune en décidera.
Pourquoi tous les Plaideurs n'en font-ils pas de même ?
Guilain dit : je le veux, tirons la primauté ;
Chacun tire de son côté ;
Par malheur elle échoit au Diable,
Qui jette trois six sur la table,
Et dit d'un ton railleur : Guilain, j'en ai beaucoup ;
Malgré son *in manus*, la vieille sera nôtre.
Guilain lui répartit : il faut finir le coup,
Peut-être qu'à ce jeu j'en fais autant qu'un autre.
Il ramene les dez, les met dans le cornet ;
Il tire & fait raffle ne sept.
Cette raffle a de quoi surprendre ;
Mais rien n'est impossible aux Elus du Seigneur.
Dans le sombre manoir la vieille alloit descendre,
Sans un miracle en sa faveur.
Guilain l'obtint, le fait est facile à comprendre.
Après une assez longue vie,
Notre Saint fut canonisé,
Et l'on donna son nom à l'Abbaye.
Là l'on voit un tableau d'un gothique dessein,
Représentant un Diable appuyé sur sa main,
Qui regarde trois dez avec une lunette.
En habit monacal on a peint S. Guilain,
Et la vieille en sale cornette.

Ces Vers n'étoient pas encore ache-

vés lorſque je les arrachai des mains de l'Auteur, qui refuſoit de me les donner; ſi je puis lui arracher auſſi la fin, je vous l'enverrai, ſi-non vous y ſuppléerez vous-même.

Je ſuis charmée du bon accueil qu'on a fait à nos Ambaſſadeurs Hollandois; toutes les gracieuſetés qu'ils ont reçues du Roi, ſont des marques de conſidération pour Meſſieurs les Etats; & le choix que ſa Majeſté a fait de M. le Marquis de *Châteauneuf*, qu'Elle leur a envoyé en qualité de ſon Ambaſſadeur, & qui eſt extrêmement de leur goût, en eſt une preuve bien convaincante. Vous ſavez ſans doute, Madame, que M. le Marquis de *Châteauneuf* eſt un homme d'importance, diſtingué par ſa naiſſance, par ſon génie, homme conſommé dans les affaires, qui a paſſé preſque toute ſa vie dans les Ambaſſades, tant à la *Porte Ottomane*, qu'en *Portugal* & en divers autres endroits, où il a toujours trouvé le ſecret de plaire & de ſervir utilement ſon Maître. On eſt charmé de lui dans ce Pays-

ci, & on le lui a marqué le jour qu'il y a fait ſon entrée, & lorſqu'il a eu ſa premiere Audience de Meſſieurs les Etats, où chacun s'eſt empreſſé de lui témoigner combien on eſt content de voir rétablir une bonne intelligence entre la *France* & la *Hollande*, & de le voir chargé du ſoin de la cimenter & de l'entretenir. Comme vous n'avez jamais été ici, & par conſéquent vous n'avez point vu ce qui ſe paſſe aux entrées des Ambaſſadeurs, je m'en vais vous faire un détail abrégé de celle de M. le Marquis de *Châteauneuf*, dont j'ai été témoin oculaire. Au jour marqué pour cette cérémonie, M. l'Ambaſſadeur partit dès le matin de la *Haye*, accompagné de Monſieur le Comte de *Caſtaniere* ſon neveu, des Gentilshommes de ſa ſuite, & de toute ſa Maiſon. Monſieur le Chevalier de *Rouſſi*, qui, depuis le départ de nos Plénipotentiaires, a été chargé du ſoin des affaires de France au Congrès, voulut auſſi groſſir le cortege de Son Excellence, & toute cette belle troupe ſe rendit à

Delft, où elle arriva ſur les onze heures. Dès qu'on eut mis pied à terre, les Bourguemeſtres de la Ville, accompagnés du Maître d'Hôtel de Meſſieurs les Etats, & de quelques autres Officiers, vinrent complimenter Son Excellence. On ſervit enſuite un magnifique déjeûner, après lequel Monſieur l'Ambaſſadeur fut conduit, avec toute ſa ſuite, à bord d'un *Yacht* de l'Etat, qu'on fit trouver à la porte de la maiſon où on avoit déjeûné. Meſſieurs les Bourguemeſtres de *Delft* prirent congé de Son Excellence; mais le Maître d'Hôtel de l'Etat & les autres Officiers entrerent dans le *Yacht*; on débarqua à moitié chemin de *Delft* à la *Haye*, au pont appellé le *Hornebrug*, où M. du *Tour*, Député de la Province de *Friſe*, & M. *Sloot*, qui l'étoit de celle d'*Oweriſſel*, ſe trouverent pour recevoir Monſieur l'Ambaſſadeur, qu'ils firent placer ſeul dans le fond du premier caroſſe de l'Etat, & ſe placerent vis-à-vis de lui ſur le devant. Trois caroſſes à ſix chevaux de Son Excellence ſuivoient ce-

lui-là. Le premier étoit vuide ; M. le *Chevalier* de *Rouſſi* & le Comte de *Caſtanierés* étoient dans le ſecond, & le troiſieme étoit rempli par M. de la *Bruyere*, Lieutenant-Colonel au ſervice de *France*, & par quelques autres Officiers François qui ſe trouvoient alors à la *Haye*. L'équipage du Chevalier de *Rouſſi* ſuivoit ceux de l'Ambaſſadeur, & étoit auſſi à ſix chevaux. Ils étoient ſuivis d'un fort grand nombre d'autres, les uns à ſix, les autres à quatre chevaux, & quelques-uns à deux : on en comptoit en tout environ cent deux. Ce nombreux & magnifique cortége entra dans la *Haye* par la rue appellée *Wagueſtraat*, & après avoir paſſé par les plus belles, qui ſont le *Hoogſtraat*, la Place, le *Kneuterdyck*, le *Vuorhout*, le *Landhouſtraat*, s'arrêta à l'Hôtel du Prince *Maurice*, où les deux Députés conduiſirent Son Excellence ; & après lui avoir dit qu'il étoit le maître là-dedans, le laiſſerent pour aller rendre compte de ſon arrivée à Leurs Hautes-Puiſſances, qui d'abord firent

firent une députation de huit de leurs Membres ; c'eſt-à-dire de deux Députés pour la Province de *Hollande*, & un pour chacune des autres. Le Baron de *Welderen*, homme de diſtinction & de mérite, qui repréſentoit la Province de *Gueldre*, & qui étoit à la tête de cette députation, porta la parole, & fit un très-beau diſcours, auquel notre Ambaſſadeur répondit ſur le champ avec une éloquence & une grace qui charma tous les Auditeurs. Il avoit un habit brun brodé d'or, & rempliſſoit par ſa bonne mine toute l'idée que donnoit ſa dignité. Les gens de Livrée étoient tous habillés de neuf. Les Pages qui l'avoient eſcorté à cheval avoient des plumets bleus & blancs, & des nœuds d'épaule très-beaux. Après que les compliments furent finis de part & d'autre, on ſervit un très-grand ſouper ſur une table d'environ trente couverts, où les huit Députés & les deux qui avoient conduit l'Ambaſſadeur, ſe placerent avec lui, & avec les Meſſieurs qui l'avoient accompagné. Les

trompettes, timbales, tambours, & autres instruments militaires, qui avoient célébré l'entrée de Son Excellence, animerent ce repas, & tous ceux qui suivirent jusqu'au troisieme jour, qui fut celui de la premiere Audience publique, où M. l'Ambassadeur fut conduit dans le même ordre avec lequel il avoit fait son entrée, excepté que les Pages, qui ce jour-là marchoient à pied, avoient été la premiere fois à cheval. Messieurs les Princes d'*Auvergne*, qui ont fait quelque séjour dans ce Pays, pour y régler des affaires de famille, furent priés par Messieurs les Etats, aussi-bien que le Prince de *Chimé*, & plusieurs personnes de distinction, à tous ces magnifiques festins, qu'on donna pendant trois jours à l'Hôtel du Prince *Maurice*, où la santé de la France a été bue conjointement avec celle de la *Hollande*. & où tout s'est passé avec beaucoup de pompe & d'agrément. Vous voyez, Madame, que nous avons des Princes dans ce Pays-ci, où l'on a même très-sou-

vent vu des Rois. Le feu Roi d'*Angleterre* y venoit autrefois tous les ans, le Roi de *Pruſſe* y a été pluſieurs fois, de même que le Roi de *Pologne*; on y a vu le *Czar* de *Moſcovie*; l'*Empereur* y a paſſé & la Reine de *Portugal* auſſi, & bien d'autres; ainſi il ne faut pas que vous prétendiez que toutes les grandeurs ſoient renfermées dans la Cour de *France*, & qu'on ne puiſſe rien voir ailleurs de beau. Le jeune Prince Héréditaire de *Wirtemberg*, qui eſt plus beau que l'amour, fait à préſent ſes exercices à la Haye, où, quoiqu'il y ſoit en quelque maniere *incognito*, il ne laiſſe pas de briller beaucoup; on n'a jamais rien vu de plus charmant, & pour le corps & pour l'eſprit. Il fait tous ſes exercices dans la derniere perfection, & l'on peut dire auſſi qu'il eſt entre les mains d'un Gouverneur très-propre à cultiver les heureux talents que Son Alteſſe à reçus du Ciel. Voici des Vers qui ont été faits le jour de la naiſſance du Prince.

Pouſſons en l'air des cris de joie ;
Que nos voix s'élevent aux Cieux
Pour célébrer un jour ſi glorieux.
Il faut qu'avec éclat notre cœur ſe déploie,
Marquons l'heureux retour d'un inſtant précieux,
Où pour former un Duc on vit s'unir les Dieux :
Tout ce qu'ils ont de grand deſcendit ſur la terre,
Saturne lui promit de beaux & de longs jours ;
Son fils lui remit ſon tonnerre ;
La mere des Amours le pourvut de ſes charmes,
Et ſur ce tendre Prince imprima ſa beauté.
Le redoutable Mars, en lui cédant ſes armes,
Lui céda ſa fierté.
Minerve l'adopta, lui donna ſa ſageſſe,
Et Junon avec lui partagea ſa grandeur.
Mercure auſſi ſe gliſſa dans ſon cœur ;
De ſes tréſors Plutus lui fit largeſſe ;
L'Amour en ſa faveur ſe démit de ſes traits.
Paré de tant d'attraits
Il n'eſt point de cœur qu'il ne bleſſe,
Tout céde à ſes appas.
Mais ſon cœur déclaré pour la fiere Bellone,
Soupire après l'éclat que la gloire environne.
De ſon illuſtre Pere il marche ſur les pas,
Et ne reſpire encor que l'ardeur des combats.
Cependant aujourd'hui donnons treve à la guerre,
Et ſi nous combattons, n'attaquons que des plats ;
Armons-nous chacun d'un grand verre,
Faiſons des flacons grand fracas.
Honorons ce grand jour ; que Bacchus & ſa ſuite
Mettent Bellone en fuite ;
Ne parlons que de paix
Dans ce jour fortuné qui comble nos ſouhaits.

Digitized by Google

En voici d'autres de la façon de la *Quinteſſence* qui, à pareil jour, lui donna le bouquet que vous allez voir.

MONSEIGNEUR,

» La Princeſſe Renommée que j'ai l'hon-» neur de ſervir, & que vos illuſtres Ancê-» tres ont ſi fort occupée, prévoyant que » vous lui donnerez un jour encore plus d'ou-» vrage, fut fort attentive à qui ſe paſſa à » la naiſſance de Votre Alteſſe Séréniſſime, » dont elle m'ordonne de célébrer demain » la fête : elle veut auſſi que dans ce beau » jour je publie une partie des merveilles qui » arriverent dans celui où Votre Alteſſe Sé-» réniſſime vint au monde ; & voici quelques-» unes des obſervations que ma Princeſſe fit » dans cet heureux moment. »

A pareil jour que celui-ci,
L'Amour accablé de ſouci,
En pleurant, vint trouver ſe mere,
Et pouſſant de triſtes accents,
Lui dit : ah ! Reine de Cythere,
On ne m'offrira plus d'encens.

Cette Souveraine des cœurs,
Voyant ſon Fils couvert de pleurs,
Voulut apprendre ſa diſgrace.

Qu'eſt-ceci, mon cher Cupidon,
Dit-elle ? quelque cœur de glace
Réſiſte-t-il à ton brandon ?

Non, répond le Fils de Cypris,
En redoublant ſes tendres cris,
Ma douleur eſt bien plus amere ;
J'ai vu naître chez le Germain
Un Prince dont la ſeule idée
Me perce mille fois le ſein.

Il a vos yeux, tous vos attraits ;
Il vient de me ravir mes traits,
Mon arc & tout mon équipage,
Et chacun s'écrie en ce jour
Qu'il a ſur moi tout l'avantage,
Et qu'il eſt plus beau que l'Amour.

J'ai vu les Graces vos Suivantes,
De mille appas nouveaux brillantes,
Danſant autour de ſon berceau,
Chanter ce menuet nouveau.

MENUET.

Beau Prince, tout ce que les Dieux
Ont fait de mieux,
C'eſt vos beaux yeux ;
Et vous avez l'air ſi charmant,
Que le Dieu même,
Qui fait qu'on aime,
Ne l'eſt pas tant.

Là-deſſus Phebus eſt venu,
Qui, ſur le ton de l'inconnu

A dit à toute l'assemblée :

Chantez, Germains, cette heureuse journée,
Ce jeune Duc sera plus grand que Mars.
Sa destinée, dans les hazards,
C'est d'effacer la gloire des Césars.
Chantez, Germains, cette heureuse journée.

Les Muses, par mille concerts,
Ont fait, de Province en Province,
Retentir les monts & les mers
Des louanges de ce beau Prince,
Et le Parnasse, &c.

» L'Amour n'auroit de long-temps fini le » récit merveilleux de tant de prodiges qui » ont éclairé l'heureux moment de votre nais- » sance, si Venus, qui souhaitoit de voir » finir les plaintes de son cher Fils, ne les » eût interrompues en cet endroit, & si pour » les calmer elle ne lui eût fait espérer que, » malgré tous les avantages que vous avez » sur lui, il auroit un jour celui de triom- » pher du cœur de V. A. S. & de le rendre » sensible à ses traits. Cette promesse flatta » si fort la vanité de Cupidon, que dès ce » moment il vous céda sans peine le prix » de la beauté, & se résolut à attendre pa- » tiemment l'accompliſſement de la prophétie. » Voilà, MONSEIGNEUR, ce que la Princesse » *Renommée* m'ordonne de vous dire ; il ne » me reste plus qu'à assurer V. A. S. du plai-

» ſir avec lequel j'obéis à ce commandement ; » & du reſpectueux dévouement avec lequel » j'ai l'honneur d'être, &c. »

Je ne ſais, Madame, comment vous trouverez ce tour que la *Quinteſſence* prend pour louer le Prince de *Wirtemberg* ; mais je ſais bien que lorſque vous le verrez à *Paris*, où il doit aller bientôt finir ſes exercices, vous en conviendrez avec moi. Vous connoiſſez le nom & le rang de ce Prince, né pour poſſéder le plus beau Pays du monde, dont le Duc ſon Pere eſt Souverain, qui eſt arroſé par le *Neker*, & voiſin des rives du *Danube* : c'eſt dans les délicieux jardins de ſon Palais, qu'on voit cette célébre grotte de *Stugard*, dont tant de voyageurs nous ont donné de ſi belles deſcriptions, & de laquelle je crois vous avoir déja parlé autrefois. Mais au reſte, il faut que je vous entretienne à préſent d'un Prince dont la vie eſt toute remplie d'événements extraordinaires, c'eſt du Roi de *Suéde*, à qui les entrepriſes les plus périlleuſes, qui au-

Digitized by Google

roient même pu paſſer pour téméraires, n'ont jamais rien coûté; & qui après les avoir tentées par un excès de valeur, a ſu, par une eſpece de miracle, ſe tirer de divers périls auxquels cette valeur outrée l'avoit expoſé, & ſe tirer des mains des Turcs, où il ſembloit naturellement qu'il dût périr. Son hiſtoire paroîtra quelque jour fabuleuſe à la poſtérité, qui aura peine à comprendre comment, ſeul & ſans argent, il a pu faire tête à ces Infideles, &, dans le ſein de leur propre Pays, repouſſer la force par la force, avec une poignée de gens, contre un grand nombre de Janiſſaires, qui ne purent jamais le forcer dans ſes retranchements, & qui effrayés du péril qu'ils lui voyoient braver, tomboient épouvantés ſous ſes coups. On l'a vu tantôt prêt à ſuccomber ſous le parti contraire, & à éprouver tout ce que la politique Ottomane peut imaginer de plus cruel, & tantôt triomphant de ce même parti, en tirer une authentique & pleine vengeance. Enfin il a ſu non-ſeulement parer les

coups qui lui ont été portés, mais encore éviter tous les divers piéges qui lui ont été tendus, dans leſquels il ſembloit qu'il devoit naturellement tomber, & qu'on avoit ſu couvrir avec une adreſſe propre à lui ôter toute ſorte de défiance : en un mot, la maniere dont il a échappé à cette ſanglante bataille, où l'on l'avoit cru perdu, la maniere dont il eſt tombé dans les mains des Turcs, dont il s'y eſt conduit pendant près de ſix ans, & celle ſur-tout dont il s'en eſt tiré ; tout cela me paroît miracle, & le paroîtra ſans doute à d'autres. Ce qu'il y a de ſûr, après toutes les incertitudes qu'on a eues ſur ſon chapitre, c'eſt qu'il eſt en parfaite ſanté, & en chemin pour retourner dans ſes Etats. Il ſeroit à ſouhaiter qu'après tant de peines, ce Héros prît enfin le parti du repos & écoutât moins cette humeur guerriere, qui ſemble menacer le Nord d'une ſanglante Guerre, que les vœux de ſes Sujets, qui, affamés de ſa préſence, ſoupirent après la poſſeſſion de ce bien dont ils ont été ſi long-temps

privés; il ſeroit encore à ſouhaiter que quelque habile plume nous donnât une relation fidele de toutes les actions de ce Monarque, qui, encore un coup, paroîtront incroyables à ceux qui viendront après nous : car il n'eſt pas naturel qu'à trente ans, ou environ, on puiſſe avoir déja fait tant & de ſi grandes choſes. Il manqueroit pourtant à cette hiſtoire une des principales parties qui entrent ordinairement dans celles des autres Héros ; je veux dire les amourettes & les intrigues ; car ce Prince eſt poli, ſans être galant; & Mars n'a jamais balancé l'amour dans ſon cœur, & ne l'a point diſtrait de ſes occupations militaires : je ne ſais ſi l'on doit prendre de-là occaſion de le louer ou de le blâmer : car comme toutes les choſes de la vie ont deux faces, ſi Mademoiſelle *Scuderi* a dit quelque part :

Je crois que d'un grand Roi on doit tout préſumer,
Quand on voit que ſon cœur eſt capable d'aimer.

On voit d'ailleurs tant d'exemples des fautes que cette paſſion a fait faire aux

plus grands hommes, & à ceux qui auroient été incapables d'en faire par d'autres motifs, qu'il ſemble que pour arriver à la perfection, il eſt de la prudence de s'éloigner avec ſoin & d'éviter ce qui a fait l'imperfection de ceux qui, ſans cet unique défaut, mériteroient des louanges immortelles. Quoi qu'il en ſoit, ſi pour l'agrément d'une hiſtoire il faut abſolument qu'il y entre de l'amour, il ſeroit aiſé de faufiler dans celle du Roi de Suéde quelques intrigues du ſerrail, & les aventures galantes des Seigneurs qui ont eu des relations avec ce Monarque, & qui l'ont ſuivi dans les diverſes ſituations où il s'eſt trouvé. Le mariage de la Princeſſe *Ulrique* ſa ſœur, avec le Prince Héréditaire de *Heſſe - Caſſel*, pourroit faire même un des ornements de cette belle hiſtoire. Mais quoi ! je m'apperçois que je m'amuſe à en tracer preſqu'ici le plan, & que j'oublie que c'eſt à quelque célebre plume que cette gloire eſt réſervée. Rentrons donc dans notre ſphere & dans notre moyenne région. Il faut pourtant qu'avant de quitter

ter le chapitre des Princes, je vous parle du mariage du Roi d'*Eſpagne*, dont un Courier a apporté ici au Duc d'*Oſſone* la nouvelle, que vous avez ſans doute déja appriſe à *Paris* : on dit que l'Empereur & quelques autres Souverains en ont été ſurpris ; pour moi qui ne le ſuis jamais de rien, je crois que Sa Majeſté Catholique a eu de très-bonnes raiſons pour convoler ainſi promptement en ſecondes nôces, & que la conſcience y entre pour beaucoup. Ce qui me confirme dans ce ſentiment, c'eſt qu'il me paroît que ce Monarque prend ſes femmes pour les aimer, puiſqu'il les choiſit toujours très-aimables. La premiere l'étoit infiniment, & la Princeſſe de *Parme* qui va lui ſuccéder, eſt très-accomplie pour le corps & pour l'eſprit, & très-propre, comme la feue Reine, à fixer tous ſes déſirs, & à poſſéder toutes ſes inclinations. Voilà ce qu'on peut appeller la ſaine politique, qui tend non-ſeulement au bonheur temporel, mais à procurer les félicités éternelles, en ſe précautionnant contre les tenta-

tions que cauſent ſouvent les attraits des paſſions étrangeres, & en ſe faiſant un rempart des charmes de ſon épouſe, pour ſe mettre à couvert des aſſauts qu'elles peuvent livrer; rien n'eſt plus prudent, rien n'eſt plus Chrétien; & ſi les grands & les petits ſuivoient cette maxime, & qu'on ſe mariât uniquement pour s'aimer, on ne verroit point tant de mauvais mariages, tant d'adulteres & de veuvages prématurés. Mais à propos de mauvais ménages, l'hiſtoire de notre pauvre petite Marquiſe m'a fait une terrible peur; j'ai craint pour ſa vie, j'ai tremblé pour ſon honneur, & j'ai été ravie de la voir tirer ſans crime & ſans péril d'un ſi mauvais pas, & ravie encore de ce qu'elle a ſu par-là convertir ſon époux, & le guérir de ſes incommodes ſoupçons. Je conviens avec vous que le remede eſt violent & d'un dangereux uſage : mais il faut convenir auſſi qu'il eſt quelquefois des témérités heureuſes; & après tout il eſt des ſituations ſi déſagréables, qu'elles font qu'on ſe déplait dans la vie, & qu'on s'expoſe

ſans peine à la perdre. Pour vous dédommager de la peine que vous avez bien voulu vous donner de me faire part de cette aventure, je m'en vais vous en conter une où vous ne trouverez pas la même innocence : elle vient d'arriver dans une Ville voiſine de la *France* & de la *Hollande*; dans une de ces Places qu'on appelle frontieres, & où il y a par conſéquent toujours des Troupes, & par conſéquent auſſi des Commiſſaires pour paſſer ces Troupes en revue. Or c'eſt à la femme d'un de ces Commiſſaires que l'aventure en queſtion eſt arrivée, & c'eſt elle qui en eſt l'héroïne. Un jeune & joli Capitaine s'aviſa de lui en conter, autant pour ſe déſennuyer, que pour pouvoir, par ſon crédit, n'être pas examiné à la rigueur, lorſqu'il faudroit paſſer en revue : cela lui réuſſit d'abord; il devint l'ami du mari & de la femme. Quand ſa Compagnie n'étoit pas complette, on n'y regardoit pas de ſi près : enfin tout alloit à ſouhait, & le cavalier auroit eu lieu d'être content, s'il ſe fût contenté de pouſſer ſeulement

la fleurette ; mais il voulut pouſſer plus loin l'aventure, & ce qu'il n'avoit d'abord fait que par politique & pour s'amuſer, devint un deſſein ferme de former une intrigue, dans laquelle il crut trouver les mêmes facilités qu'il avoit eues à ſe faire écouter : mais ce ne fut pas la même choſe ; on lui oppoſa une réſiſtance qui l'étonna. Il voulut ſavoir à quoi la choſe tenoit ; & après avoir fait jouer divers reſſorts, il fut convaincu qu'il n'y a, comme on dit, qu'à trouver de l'argent, & que la vertu de la Dame ne pouvoit pas réſiſter aux louis : le foible tant connu, on en profita bientôt, & l'époux fut dupé dans les formes. Cette belle vie, qui n'étoit troublée par aucun ſoupçon jaloux, dura juſques à l'arrivée d'une parente campagnarde qui, ſoit qu'elle fût plus jolie que ſa Couſine, ou ſeulement parce qu'elle avoit la grace de la nouveauté, donna dans la vue du jeune Capitaine, qui auroit bien voulu pouvoir changer de mets ; mais comme il n'y avoit pas moyen de propoſer un pareil échange, il ſongea

à s'en faire un ragoût, à la faveur duquel il pût encore trouver du goût à ſon ordinaire, & aiguiſer ſon appétit. Il en parla à la Dame, qui après bien des combats, où ſa vertu avoit moins de part que ſon honneur, ſe détermina à ſacrifier plutôt la moitié que le tout, & à ſouffrir un partage dont ſon amant promettoit de lui tenir compte toute ſa vie; il fut queſtion enſuite de faire entrer la campagnarde dans ce projet, ſans lui en faire une propoſition qui auroit naturellement dû l'effaroucher; pour celà on prit un temps que l'époux étoit fort occupé; & comme il avoit un appartement ſéparé de celui de ſa femme, qui couchoit avec la parente, Madame la Commiſſaire trouva à propos de faire une partie de jeu dans ſa chambre, & de la pouſſer juſques bien avant dans la nuit; après quoi, lorſqu'on ſut que l'époux étoit retiré, & qu'on le crut profondément endormi, le cavalier propoſa aux Dames de lui faire place dans leur lit, alléguant qu'il étoit trop tard pour qu'il pût rentrer

chez lui : la couſine s'y oppoſa ; mais la Dame lui dit qu'elle étoit folle, & que deux femmes contre un homme n'avoient rien à craindre de ſa part, & pouvoient, ſans craindre, en courir les riſques. Cela dit, le cavalier, moitié figue, comme on dit, & moitié raiſin, ſe mit au milieu de ces deux belles, après s'être premiérement fort proprement déshabillé ; & le domeſtique, qui étoit dans la confidence, tira le rideau, que je tirerai auſſi ſur certains endroits de la ſcene, dont vous me diſpenſerez de vous dire les particularités. Mais voici le beau : dans le temps que tout paroiſſoit tranquille dans le logis, & que notre triolet ſe croyoit en pleine ſûreté, on entendit un carillon terrible au-deſſus de la chambre, & l'époux à la porte qui demandoit à entrer promptement, & frappoit d'une force à devoir bientôt enfoncer cette porte, que la Dame ſe hâta de lui venir ouvrir, après avoir fait entrer l'amant commun dans une armoire, dont elle eut ſoin de tirer la

clef: mais comme il y entra au ſortir du lit, l'époux auroit pu, s'il avoit eu l'eſprit libre, appercevoir une partie de ſes habits. Il ne les apperçut cependant pas, & courant avec empreſſement à ſa femme, qui d'un ton aſſuré lui demandoit pourquoi il venoit ainſi troubler ſon repos: ma chere femme. lui dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, je vous demande pardon, ayez pitié du déſordre où je me trouve, de même que d'une pauvre malheureuſe que j'ai miſe en état d'avoir beſoin d'un prompt ſecours, & qui ſe meurt ſi vous ne vous hâtez de lui en donner. La Dame monta promptement en haut avec la parente, que, pour des raiſons que vous comprendrez aiſément, elle ne voulut pas laiſſer ſeule au lit, & l'on trouva la Femme de chambre en travail d'enfant; elle fut ſecourue à temps, & accoucha d'un beau garçon, dont M. le Commiſſaire convint être le papa. La Dame charmée d'avoir cette occaſion de mâtiner ſon époux, lui dit:

Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle eſt maîtreſſe des ſens.

Il ſubit cette mercuriale d'un air confus & interdit, & fut ſe coucher après avoir bien promis de n'y plus retourner. La Dame qui étoit encore plus preſſée de ſe coucher que lui, redeſcendit au plus vîte dans ſa chambre ; & pour dédommager le pauvre Capitaine de ſa frayeur, & du ſéjour de l'armoire, elle lui porta le petit nouveau né, & le régala du recit de l'aventure qu'il trouva des plus plaiſantes, & dont, malgré le froid qu'il avoit ſouffert, il rit du meilleur de ſon cœur. Les Dames eurent ſoin de le bien réchauffer, pour l'entretenir dans ſon humeur joyeuſe. L'enfant fut reporté en haut, & l'on acheva la nuit comme on l'avoit commencée. On ſe leva aſſez tard, & le Capitaine ſortit ſans donner le moindre ſoupçon à l'époux, qui crut qu'il étoit entré le matin pour prendre du chocolat avec ſa femme, & qui auroit pu être long-temps trompé de la même maniere, ſi le cavalier avoit pu ſe taire : mais l'aventure lui avoit paru ſi riſible, qu'il ne put jamais s'empêcher d'en fai-

re part à dix ou douze de ſes amis, auxquels il demanda pourtant le ſecret, & qui, par le même motif & aux mêmes conditions, la conterent à dix ou douze autres ; ainſi ce ſecret devint bientôt le ſecret de la Comédie, & avant l'heure du dîner toute la Ville en fut informée. Le Commiſſaire ne fut pas le dernier à l'apprendre ; les circonſtances en étoient trop bien marquées pour qu'il pût s'y méconnoître. Il en demanda raiſon à ſa femme, qui prétendit qu'il étoit encore trop heureux de faire compenſation, quoiqu'il eût mis double au jeu, & qu'il lui en coûtât l'honneur de ſa parente : ainſi toute ſa vengeance tomba ſur le Capitaine, qui fut paſſé ric à ric, & qui par ſon indiſcrétion perdit auſſi les bonnes graces de ces deux belles, qui le caſſerent aux gages. Il s'en conſola aiſément, n'ayant pas trouvé dans leur conduite de quoi avoir pour elles cette eſtime, qui eſt le fondement & le ſoutien de l'amour. Je ne doute point que vous n'ayez autant d'horreur que moi

de ces femmes qui font la honte de notre ſexe, & le mépris de l'autre : laiſſons-les là pour ce qu'elles valent, & parlons d'autre choſe. J'en ai vu arriver ici une qui m'a paru aſſez extraordinaire : c'eſt *primo*, qu'on a pendu un jeune garçon de dix-ſept ans; & *ſecundo*, qu'un moment avant de le conduire au gibet, on l'a mené à l'Egliſe pour le baptiſer. J'avois d'abord eté ſurpriſe de ce qu'on le pendoit ſi jeune ; mais je le fus encore bien davantage de le voir baptiſer ſi vieux : mais voici comment on m'expliqua le fait. Quoique jeune il avoit déjà été pluſieurs fois repris de la Juſtice, & avoit paſſé par tous les degrés des ſupplices qui conduiſent au gibet. Or on a ici pour maxime, que quand on eſt en état de commettre le crime, on eſt en état d'en ſouffrir le châtiment ; voilà pour la pendaiſon : pour le baptême on m'apprit que ce patient étoit d'une Secte qu'on appelle Anabaptiſtes, qui ne conferent le Baptême qu'aux perſonnes adultes ; non-ſeulement afin qu'elles ſoient en état

de rendre raiſon de leur foi, mais auſſi parce que ce Sacrement efface tous les péchés : & ce fut cette derniere raiſon qui obligea le futur pendu à demander inſtamment à être baptiſé un moment avant de mourir.

Mais il me ſemble que nous allons toujours de mal en pis : car ſi depuis quelque temps nos Lettres ſe terminent par le récit de la mort de quelqu'un, j'arrive à préſent à la fin de celle-ci en vous parlant d'un petit pendement : je veux dire en vous contant l'hiſtoire d'un homme qu'on a pendu ; mais je n'ajouterai pas comme le Gaſcon, priant Dieu qu'ainſi ſoit de vous ; car je fais au contraire des vœux pour votre conſervation & pour votre proſpérité, & je les fais avec la même ardeur que je pourrois les faire pour moi-même, puiſque je ſuis de tout mon cœur votre, &c. *A Utrecht ce.*

LETTRE CV.

JE connois, Madame, le nom & le mérite de M. le Marquis de *Châteauneuf*, & je conviens avec vous que le Roi a traité les Hollandois en ami, en leur envoyant ce Miniſtre. Je ſuis fort aiſe d'apprendre le cas qu'ils en font, & vous m'avez fait plaiſir en me donnant un détail de l'accueil qu'on lui a fait; mais ce qui m'étonne, c'eſt que vous n'ayez pas démêlé, parmi les perſonnes de ſa ſuite, un jeune homme qui fait ici grand bruit par ſes Poéſies; elles ſont même fort recherchées, ſurtout par ceux qui aiment la Satyre, qui eſt le fort de ce nouveau Poëte, dont je m'attendois bien que vous me parleriez, ne croyant pas qu'un homme d'eſprit & un François eût pu ſe dérober à votre connoiſſance. Celui-ci s'appelle *Arouet* (*), & eſt fils d'un

(*) M. de *Voltaire*.

Tréſorier

Tréſorier de la Chambre des Comptes. Voici une piece de ſa façon, qu'il a, dit-on, compoſée à dix-huit ans, & qui auroit beaucoup plus de mérite chez moi, ſi M. de la *Motte* n'y étoit point attaqué & traité d'une maniere que je ne crois pas lui convenir. Bien des gens trouvent que M. *Arouet* ſe donne par-là un fort grand travers : car outre qu'il eſt bien jeune encore pour s'ériger en cenſeur, ſa cenſure pourroit bien être mal placée. L'illuſtre Académicien auquel il s'adreſſe, a bien des partiſans. Pour moi qui ne me crois pas en droit de décider, je vous en laiſſe le ſoin & vous envoie la piece.

LE BOURBIER.

POUR tous rimeurs habitants du Parnaſſe,
De par Phébus il eſt plus d'une place ;
Les rangs n'y ſont confondus comme ici,
Et ces raiſons feroient bien voir auſſi
Le fade Auteur d'un Sonnet ridicule,
Sur même lit couché près de Catule,
Ou bien la Motte ayant l'honneur du pas
Sur le Harpeur, ami de Mecenas :
Trop bien Phébus ſait de ſa République
Régler les rangs & l'ordre hiérarchique,

Et diſpenſant honneur & dignité,
Donne à chacun ce qu'il a mérité.
Au haut du Mont ſont fontaines d'eau pure,
Rians jardins, non tels qu'à Châtillon
En a planté l'ami de Crébillon,
Et dont l'art ſeul a fourni la parure;
Ce ſont jardins ornés par la nature;
Ce ſont lauriers, orangers toujours verds;
Là ſéjournoient gentils faiſeurs de Vers,
Anacréon, Virgile, Horace, Homere,
Vous qu'à genoux le bon Dacier révére,
D'un beau laurier y couronnent leur front.
Un peu plus bas, ſur le penchant du Mont,
Eſt le ſéjour de ces eſprits timides,
De la raiſon partiſans inſipides,
Qui compaſſés dans leurs Vers languiſſants,
A leur Lecteur font haïr le bon ſens.
Adonc, amis, ſi quand ferez voyage,
Vous abordez la poétique Plage,
Et que la Motte ayez déſir de voir,
Retenez bien qu'illec eſt ſon manoir:
Là ſes conſorts ont leurs têtes ornées
De quelques fleurs preſqu'en naiſſant fanées,
D'un ſol aride, incultes nourriſſons,
Et digne prix de leurs maigres Chanſons.
Cettui Pays n'eſt Pays de Cocagne;
Il eſt enfin au pied de la montagne
Un bourbier noir d'infecte profondeur,
Qui fait ſentir la mal-plaiſante odeur
A un chacun, fors à la troupe impure,
Qui va nageant dans ce fleuve d'ordure.
Et qui ſont-ils ces rimeurs diffamés?
Pas ne prétends que par moi ſoient nommés:
Mais quand verrez Chanſonniers, faiſeurs d'*Odes*,
Rauques corneurs de leurs Vers incommodes,

Digitized by Google

Peintres, Abbés, Brocanteurs, Jettonniers,
D'un vil Café ſuperbes cazaniers,
Où tous les jours, contre Rome & la Grece,
De mal-diſans ſe tient Bureau d'adreſſe,
Direz alors, en voyant tel gibier,
Ceci paroît Citoyen du Bourbier :
De ces grimauds la croupiſſante race
En cettui-là inceſſamment croaſſe
Contre tous ceux qui d'un vol aſſuré
Sont parvenus au haut du Mont ſacré :
En ce ſeul point cettui peuple s'accorde,
Et va chercher la fange la plus orde
Pour en noircir les Menins d'Héliçon,
Et polluer le Temple d'Apollon.
C'eſt vainement ; car cet impur nuage
Que contre Homere, en ſon aveugle rage,
La gent moderne aſſembloit avec art,
A retombé ſur le Poëte Houdart.
Houdart, ami de la troupe aquatique,
Et de leurs Vers approbateur unique,
Comme eſt auſſi le tiers-état Auteur
Dudit Houdart unique admirateur :
Houdart enfin qui, dans un coin du Pinde,
Loin du ſommet où Pindare ſe guinde,
Non loin du laç eſt aſſis, ce dit-on,
Tout au-deſſus de l'Abbé Terraſſon.

Il eſt juſte auſſi, Madame, que je vous parle à mon tour d'entrée d'Ambaſſadeur ; mais d'un Ambaſſadeur des plus extraordinaires, non-ſeulement parce qu'il n'en vient pas ſouvent de ſon Pays, mais extraordinaire encore

par ſes manieres. Vous comprenez bien que c'eſt de l'Ambaſſadeur de *Perſe* dont je veux parler. On ne vit jamais tant de badauds dans Paris qu'il y en parut le jour de ſon entrée, qu'il jugea à propos de faire à cheval, diſant qu'il n'étoit pas d'avis de s'enfermer dans une armoire; c'eſt ainſi qu'il appelloit le caroſſe du Roi, dans lequel on vouloit lui faire l'honneur de le placer. Il a fait encore quelques incartades ſur le chapitre du cérémonial, car il prétendoit qu'un Prince du Sang dût le venir prendre pour le conduire à l'Audience du Roi, & ce n'étoit pas aſſez, ſelon lui, d'un Maréchal de France. M. le Baron de *Breteuil* eut toutes les peines du monde à lui faire entendre raiſon là-deſſus; il vouloit abſolument ferrailler à la moindre occaſion où il ſe croyoit léſé; mais on a regardé toutes ces irrégularités avec l'indulgence qu'on doit avoir pour les gens qui ne ſavent pas mieux, & qui ne ſont pas même obligés de ſavoir les us & coutumes d'un Pays ſi

éloigné de celui de leur naiſſance, & dont ils ne connoiſſent ni les mœurs ni les uſages. Notre *Perſan* croyoit pouvoir ſuivre ici les ſiens, & il fut bien étonné lorſque, frappé des attraits de quelques Dames qui avoient été le voir manger, & ayant ordonné à ſes gens de les lui faire garder pour ſon petit coucher, on lui répondit que cela ne ſe pratiquoit pas, & qu'on ne jettoit ici le mouchoir qu'à celles qui étoient d'humeur de le ramaſſer. On prétend qu'il en avoit trouvé de cette derniere eſpece à *Marſeille*, & que c'a été pour effacer certaines impreſſions de ces Nymphes, & en perdre le cruel ſouvenir, que cet Envoyé a fait une quarantaine à *Charenton*. Quoi qu'il en ſoit, il n'en a pas été moins bien à cheval, où on l'auroit pris pour quelqu'un de ces anciens Héros de la Grece. Son habillement avoit beaucoup de rapport avec le leur, & on peut dire que ſa bonne mine contribuoit auſſi à la reſſemblance. Il a les yeux noirs & extrêmement vifs, une

belle phyſionomie, l'air martial & ſpirituel. Ceux qui entendent ſon langage, trouvent qu'il l'eſt effectivement, & qu'il a même du ſavoir. On a imprimé ici une relation de ſon voyage, & de la maniere dont il s'eſt ſauvé des piéges qui lui ont été tendus en Turquie : ſi tout ce qu'il nous conte eſt vrai, il faut convenir qu'il a été bien fin & bien adroit : mais, ſuivant le proverbe qui dit, *qu'a beau mentir qui vient de loin*, bien des gens croyent pouvoir ſe diſpenſer d'avoir une entiere foi en ce qu'il dit ; & comme ſes préſents ne ſe ſont pas trouvés ſi conſidérables qu'on l'avoit d'abord cru, le Public ſe croit en droit de rabattre ſur ſon chapitre, à proportion de ce qu'on rabat du prix de ſes préſents. On nous avoit d'abord dit qu'il étoit chargé comme un bidet d'eſcarboucles, de diamants & autres denrées que ſon Pays produit, & qu'il devoit les répandre à pleines mains ſur ceux qui lui feroient quelques honnêtetés ; mais ceux qui avoient compté là-deſſus ont été obligés de décompter,

& j'oſerois bien aſſurer que toutes les pierreries qu'il a apportées de chez lui, ne valent pas, à beaucoup près, celles que le Roi portoit le jour qu'il lui donna Audience : car Sa Majeſté avoit ce jour-là un habit tout couvert de diamants, duquel, quelque beau qu'il ſoit, on peut dire ce qu'on dit de la coëffure de Madame la Comteſſe de *Wartemberg*, qu'elle ne viendra jamais à la mode, quoiqu'on puiſſe dire auſſi que tous les Princes ont paru à cette cérémonie avec une magnificence extraordinaire, & ſi grande que je doute que le Seigneur *Mehemet Riza Beg* ait jamais rien vu de pareil à la Cour du Sophi de *Perſe*. Le Roi, avec tous ſes ornements royaux, étoit ſur un Trône élevé de quelques degrés. M. le *Dauphin* étoit auprès de lui ; M. le Duc d'*Orléans* brilloit à ſes côtés avec un habit de velours brodé ; tous les autres Princes du Sang étoient placés en leur rang, & tous ſi ſuperbement habillés, que l'éclat des pierreries & la diverſité des couleurs faiſoient le plus bel aſ-

ſemblage & le plus bel effet du monde ; les Princeſſes étoient auſſi ſomptueuſement parées, & placées ſur des amphithéâtres à droite & à gauche, qui formoient une eſpece de haie, au milieu de laquelle l'Ambaſſadeur paſſa gravement. Le Trône de Sa Majeſté étoit placé vis-à-vis de la porte par où il entra dans les appartements, ſi bien qu'en les traverſant il eut toujours devant les yeux cette belle perſpective. On dit qu'il fut d'abord frappé par cet aſpect ; mais la vue du Roi, ni la penſée qu'il pouvoit auſſi en être vu, n'empêcha pas qu'il ne portât la main au cimeterre, & qu'il ne menaçât de ſabrer ceux qui repouſſoient ſon Porte-pipe, qui marchoit en rang d'oignons, avec le Porteur des préſents, & portoit cette précieuſe pipe en pompe & magnificence dans un étui de criſtal : on ne fit pas ſemblant de s'appercevoir de cette ſaillie. Sa Majeſté lui fit l'accueil du monde le plus gracieux, & reçut ſes préſents & la Lettre du *Sophi* auſſi obligeamment qu'il ſe puiſ-

ſe ; vous euſſiez dit que cette Lettre étoit une relique. L'Ambaſſadeur la baiſa & la rebaiſa avant de la préſenter au Roi, diſant qu'elle étoit odoriférante comme l'ambre ; & pour les préſents, il n'y auroit eu perſonne qui, de la maniere dont ils étoient enveloppés & portés, n'eût cru que c'étoit la chaſſe de quelque Saint : & encore un coup, cet Ambaſſadeur eſt à tous égards un Ambaſſadeur extraordinaire. Sa table n'a pas plus de rapport avec celles des Seigneurs de ce Pays-ci, que ſes manieres, qu'il n'eſt du tout point d'humeur de changer. Le Roi l'a fait défrayer pendant toute ſa route ; c'eſt-à-dire depuis *Marſeille* juſqu'ici ; mais malgré la profuſion avec laquelle il a été ſervi, il n'en a pas pourtant fait meilleure chere, & a toujours mangé par terre, à ſon petit couvert, des mets que ſes propres Domeſtiques lui ont apprêtés, & dont ſa Religion lui permet d'uſer. Cette Religion eſt à peu près la même qu'on profeſſe en *Turquie*, excepté

que les Perſans ſuivent la Secte d'un nommé *Haly*, qu'ils ont en grande vénération, & qu'ils donnent pour adjoint à leur grand Prophête *Mahomet*; ce qui fait parmi les Muſulmans une différence pareille à celle qui, parmi les Chrétiens, diviſe les Proteſtants des Catholiques Romains. Mais pour en revenir à ſa table, voici ce qu'il lui faut tous les jours pour ſon entretien, & celui des perſonnes de ſa ſuite, je veux dire des Perſans qu'il a amenés avec lui; trois moutons, un agneau, quarante livres de ris, cinquante de beurre, & trente pots de lait, que ſes Domeſtiques ſont obligés de traire eux-mêmes: voilà les mets qui ſont de ſon goût, & dont l'uſage lui eſt permis; & quoique le Roi lui en ait fait ſervir des plus délicats, il n'a pas voulu manger autre choſe. Il penſa arriver encore un incident le jour qu'il eut ſon Audience; car il vouloit à toute force baiſer M. le *Dauphin*, & paroiſſoit fort ſcandaliſé de ce qu'on s'y oppoſoit: mais

Digitized by Google

de tout ce qu'on conte de lui, rien n'eſt ſi plaiſant que certaine aventure qui lui eſt arrivée en *Provence*, dans un endroit dont je ne ſais pas bien le nom. Les Habitants de ce lieu-là ayant appris les honneurs que notre Perſan avoit reçus à *Marſeille*, réſolurent de lui en faire auſſi à leur tour lorſqu'il paſſeroit par chez eux; pour cela ils préparerent des préſents, & compoſerent une très-belle harangue; & après avoir choiſi des Députés propres à faire leurs honneurs, ils les chargerent de préſenter leurs dons & leurs reſpects à M. l'Ambaſſadeur; mais une petite difficulté penſa les arrêter en chemin, c'étoit de ſavoir comment ils pourroient ſe faire entendre. On aſſembla de nouveau le conſeil; & enfin, à force de chercher, on trouva un Matelot qui avoit été long-temps dans le Levant, qui parloit Perſan comme Provençal, & qui par conſéquent étoit juſtement le fait. Il avoit de l'eſprit: cela n'eſt pas rare en *Provence*; ainſi il eut

bientôt appris la harangue par cœur, & preſque auſſi-tôt tranſlatée. Les Députés le mirent à leur tête, après l'avoir habillé convenablement au rôle qu'il devoit jouer, & dont il leur promit de s'acquitter par merveilles, après leur avoir fait à ſon tour leur leçon, qui étoit de le regarder & de faire toujours ce qu'il feroit, ſans s'embarraſſer d'autre choſe. Chacun promit d'obſerver ce qui lui étoit preſcrit, & l'on fut ainſi au-devant de l'Ambaſſadeur, qui fut ſalué par notre nouveau Maître des cérémonies & par ſes imitateurs de la même maniere qu'il auroit pu l'être dans la Province d'*Erivan*; mais ce qui auroit dû lui faire plaiſir, le mit au contraire en fureur, le feu lui monta au viſage, & portant d'abord la main au cimeterre: ha! malheureux, s'écria-t-il, en interrompant le pauvre harangueur au milieu de ſa période; tu ne ſaurois pas ſi bien nos manieres & notre langue, ſi tu n'étois pas toi-même Perſan,

Perſan ; tu es ſans doute un renégat de *Mahomet* : mais je m'en vais t'abattre tout-à-l'heure la tête d'un coup de ce ſabre ; le harangueur, qui n'étoit pas préparé à ce qui valà, & qui n'avoit pas envie de ſe défaire de ſa tête, ne ſavoit comment ſortir de cet embarras ; il juroit, geſticuloit, & les Députés qui le voyoient faire, ſe démenoient à ſon exemple comme des poſſédés ; mais plus ce pauvre diable parloit, plus il irritoit l'Ambaſſadeur, qui trouvoit qu'il parloit trop bien la langue de ſon Pays pour n'en pas être originaire, & qui avoit toujours le bras levé pour lui faire ſauter la tête. Le harangueur paſſoit un très-mauvais quart-d'heure, & auroit bien voulu n'avoir point accepté une commiſſion auſſi périlleuſe ; mais enfin la néceſſité, qui, comme on dit, eſt la mere des inventions, lui fit trouver un moyen pour ſe tirer de ce mauvais pas ; & à force de rêver, il s'aviſa de prouver par démonſtration à cet in-

crédule & furibond Ambaſſadeur, qu'il avoit toujours été Chrétien, en lui faiſant voir qu'il n'avoit jamais été circoncis. Cette preuve étoit convainquante; mais voici le beau. Les Députés, qui ne le perdoient pas d'un moment de vue, & qui avoient pris toute la diſpute pour des compliments à la Perſane, croyant que cette derniere démarche entroit auſſi dans le cérémonial du Pays, ſe crurent par-là obligés à la même démonſtration, & à faire les mêmes preuves de Chriſtianiſme. Imaginez-vous un peu quel plaiſant ſpectacle ce devoit être; repréſentez-vous tous ces graves Magiſtrats dans l'attitude que je n'oſerois vous dépeindre; je penſe que vous en ririez; car je ne ſaurois m'empêcher d'en rire en vous l'écrivant. Cette maniere de dire ſon catéchiſme étant des plus réjouiſſantes, je voudrois qu'on en conſacrât la mémoire par un tableau pareil à celui de la raffle de Saint Guilain, & que ce tableau fût précieuſement gardé

dans l'Hôtel-de-Ville du lieu où la ſcene s'eſt paſſée, afin d'en inſtruire la poſtérité. Quand on parle ici de cette aventure, on l'appelle le Catéchiſme de *Provence*. L'Ambaſſadeur de *Perſe*, tout extraordinaire qu'il eſt, n'eſt pourtant pas ce qu'il y a de plus extraordinaire à *Paris*, & le petit Abbé *Soyer*, qui à l'âge de neuf ans en fait l'admiration, & qui depuis quatre ans prêche avec un applaudiſſement général, eſt ſelon moi quelque choſe de plus rare & de plus ſurprenant. Le Saint Pere vient d'envoyer une médaille à ce petit prodige, qui la porte toujours pendue à ſon col, & qui, en vertu de cette approbation du *Saint Pere*, prend le titre de Prédicateur Apoſtolique. Comme le Roi lui a fait l'honneur d'aſſiſter à quantité de ſes Sermons, il a joint au titre de Prédicateur Apoſtolique ceux de Prédicateur extraordinaire de Sa Majeſté, & de premier Prédicateur de M. le *Dauphin*. Le Roi lui a donné une penſion

pour ſes études, & le Pere le *Tellier* s'eſt bien voulu charger de prendre ſoin de ſon éducation. Voilà ce qu'on peut appeller une petite merveille digne du Regne de *Louis* le Grand, qui, comme vous ſavez, eſt fécond en miracles. La maniere dont Sa Majeſté ſe porte, & dont Elle ſoutient le poids de ſes années, en eſt aſſurément un ; & il eſt étonnant qu'à ſon âge, & après toutes les épreuves par où ce Monarque a paſſé depuis quelque temps, ſa ſanté ſoit auſſi forte, ſon eſprit auſſi vif ; & que s'il eſt arrivé quelque changement en ſa perſonne, ce changement lui ſoit avantageux ; car effectivement on l'a vu monter à cheval, choſe qu'il n'avoit pas faite depuis long-temps, & au pied de la lettre il paroît avoir rajeuni. Il a toujours cet air grand & martial que vous lui connoiſſez, & il eſt très-ſûr qu'il efface encore, par ſa bonne mine, tout ce qu'il y a de mieux fait dans ſa Cour : c'eſt ce que tout le mon-

de admira lorſqu'il donna Audience au Miniſtre de *Perſe* ; & quoique la Cour fût extrêmement brillante ce jour-là, & qu'elle préſentât un ſpectacle bien pompeux, les yeux des ſpectateurs ne s'attacherent uniquement qu'à regarder le Roi. La Comteſſe de *Wartemberg* n'eſt pas la ſeule qui ſoit venue de loin pour avoir l'honneur de le voir ; & outre le Prince de *Saxe* & le Prince *Ragotski* dont je vous ai déja parlé, nous avons vu ici deux Electeurs de l'Empire, un Prince de *Georgie*, & pluſieurs autres Souverains, dont la plûpart ſe ſont fait un honneur d'aſſiſter à l'Audience dont je viens de parler, & de groſſir la Cour du plus grand Roi du monde. Le Chevalier de Saint *George*, que nous traitons ici de Roi, quoiqu'il ne le ſoit qu'en peinture, n'a abandonné cette Cour qu'à regret, & parce que la politique a demandé qu'on lui fît changer d'air. J'aurois bien voulu que ce Héros dont vous me parlez, qui vient de

ſortir du Pays barbare, où un excès de valeur & ſa mauvaiſe fortune l'avoient jetté & retenu ; j'aurois, dis-je, bien ſouhaité que ce Héros couronné fût venu dans ce Pays-ci, qu'il peut compter lui être ami, rendre grace à la Providence qui l'a garanti de tant de périls auxquels il a été expoſé. Je conviens avec vous que la vie de ce jeune Monarque eſt toute extraordinaire, & que ce ſeroit quelque choſe de curieux que ſon hiſtoire. Je voudrois que quelqu'un pût vous fournir de bons mémoires là-deſſus, je ſuis sûre que vous vous en ſerviriez utilement : car outre que vous me paroiſſez prendre le tour qu'il faudroit pour cela, il eſt encore très-sûr qu'on réuſſit toujours dans tout ce qu'on fait avec affection & avec une eſpece de plaiſir. Vous avez raiſon de dire qu'il n'entreroit pas beaucoup de galanterie là-dedans, à moins que ce ne fût par *épiſode* ; car nous ſavons que ce jeune Prince n'eſt rien moins que

galant ; & que s'il cherche des aventures, ce ne ſont pas, à coup sûr, des aventures amoureuſes. Il auroit pourtant beau jeu s'il étoit dans ce goût : car on dit que bien des Dames ont eu pour lui les mêmes ſentiments que *Taleſtris* prit autrefois pour *Alexandre*. On dit même qu'il y en a une qui s'eſt tranſportée dans le même deſſein ſur la route de ce jeune Monarque, comptant de le charmer par ſes attraits, auxquels elle ſe flattoit qu'il ne pourroit pas réſiſter ; mais ſon voyage n'a pas eu le même ſuccès que celui de cette Reine des *Amazones* ; car la diligence du Prince & la maniere dont il marche *incognito*, & confondu parmi les perſonnes de ſa ſuite, n'a pas permis à cette belle de le voir, ni d'en être vue, & a rendu par-là ſes ſoins infructueux. Je voudrois bien que ceux qu'on ſe donne pour la Paix du *Nord* puiſſent réuſſir, mais je n'y vois pas grande apparence. Au défaut du Roi de *Suéde*, nous avons ici la Reine Douai-

riere de *Pologne* ; le Roi lui a donné le Château de *Blois* pour ſon ſéjour, où l'Electeur de *Baviere*, ſon gendre, qui ne l'avoit jamais vue, a été la viſiter, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs ; il a paſſé quelques heures avec elle, mais il n'y a pas mangé, quoiqu'on eût fait les apprêts d'un grand repas, qu'on eſpéroit que le Prince accepteroit. Voyez, Madame, ſi notre Cour n'eſt pas bien belle & bien nombreuſe, & ſi vous êtes en droit de nous le diſputer, quelque aimables que puiſſent être les Princes que vous avez en *Hollande*. On nous amene tout ce qu'il y a de plus rare : derniérement un jeune Anglois ſe vanta qu'il avoit le plus beau diamant de l'*Europe* ; le Roi voulut le voir, Sa Majeſté convint enſuite qu'Elle n'en avoit jamais vu de plus parfait. Voyez ſi le ſoin que les étrangers ont de venir briller chez nous, ne marque pas bien la bonne opinion qu'ils ont de notre goût, & le cas qu'ils font de notre approba-

Digitized by Google

tion. Sa Majeſté voudroit bien que le S. Pere donnât la ſienne aux explications de M. le Cardinal de *Noailles*, au ſujet de la Bulle : & voici ce qu'elle écrit là-deſſus à Sa Sainteté.

SAINT PERE,

» Mon Conſeil & ma conſcience ne me » permettent pas d'accepter les moyens que » que vous m'avez fait propoſer contre le Car- » dinal de *Noailles*, dont les mœurs ſont » auſſi pures que la Doctrine. Un Concile » National ne conviendroit pas à vos inté- » rêts ; c'eſt pourquoi Votre Sainteté aura » la bonté de donner des explications, ou » de recevoir celles du Cardinal de *Noail-* » *les*, afin que la tranquillité que votre Conſ- » titution a en quelque maniere ébranlée dans » mon Royaume, puiſſe y être rétablie.

» *Signé* LOUIS. «

Selon le ſtyle de cette Lettre, il ſembleroit que les affaires de notre Archevêque ſeroient à préſent en meilleur état ; mais ſes ennemis ſont ſi

nombreux & ſi puiſſants, qu'on ne peut pourtant rien promettre en faveur de ſon Eminence, & ſelon toutes les apparences les choſes n'en demeureront pas là. M. *Amelot* eſt chargé de demander au Pape la permiſſion d'aſſembler un Concile, au cas qu'il refuſe de revoir & corriger ſa Bulle. Encore un coup, je ne ſais ce que tout ceci deviendra, y ayant grande apparence que ceux qui ont excité l'orage, ne le laiſſeront pas calmer; quoi qu'il en ſoit, comme je ne ſaurois finir ma Lettre par un plus bel endroit que par celle du Roi, je n'y ajouterai plus rien, auſſi-bien eſt-elle déja aſſez longue; ainſi il eſt temps que je vous aſſure que je ſuis toujours votre, &c. *A Paris ce.*

Fin du Tome ſixieme.

Digitized by Google

Digitized by Google